Football MAGAZINE
SUPPLÉMENT MENSUEL DE FRANCE FOOTBALL

QUOI DE NEUF ?

CEUX QUI FERONT 63-64

PHOTO ANDRE LECOQ

NUMÉRO 44 • SEPTEMBRE 1963 • 1 F 50

NOTRE COUVERTURE :

La saison 63-64 est commencée. Et avec quel enthousiasme !

PHOTO ANDRE LECOQ

Football MAGAZINE

SUPPLEMENT MENSUEL DE « FRANCE FOOTBALL »

SOMMAIRE N° 44 — SEPTEMBRE 1963

- LA COUPE DE LA LIGUE — page 4
- LES CONFIDENCES DE ROGER COURTOIS — page 8
- TOUS CONTRE MONACO — page 15
- LE CALENDRIER PRO — page 26
- HENRI GUERIN PARLE DES TRICOLORES — page 28
- LES GRANDS DE LA COUPE D'EUROPE — page 35
- TOUT LE FOOTBALL DU MONDE — page 40
- LES JEUX DE F.M. — page 43

AU SEUIL DE LA SAISON

Septembre est le mois du grand rendez-vous. Juin, juillet, août ont été meublés par les compétitions d'été, par les vrais et les faux transferts, par l'affaire Kopa, par le contentieux joueurs-clubs et par la Coupe de la Ligue. On a parlé football dans les campagnes et sur les plages.

Mais c'est maintenant, vraiment, que le football commence.

En septembre, d'un seul coup, toute l'actualité vous tombe dessus : Championnat de France, Coupe d'Europe des Clubs, Coupe d'Europe des Nations. Et le football démarre aussi dans les 10.000 clubs français, là où se forgent les vedettes de demain.

C'est une sorte de réveil, plein de promesses. Du haut en bas de l'échelle, on se prépare, on est plein d'espérance. La balle est ronde pour tout le monde.

Ce numéro de *Football Magazine* doit vous aider à faire votre rentrée à vous aussi, et à reprendre le contact.

Peut-être avez-vous un peu perdu pied pendant ces vacances. Peut-être n'avez-vous pas exactement en mémoire les dates du Championnat, le nom de l'entraîneur grenoblois ou l'adversaire de Monaco en Coupe d'Europe. Vous trouverez tout cela ici, et vous apprendrez, de la bouche même d'Henri Guérin, pourquoi cette saison qui s'ouvre est d'une importance capitale pour l'équipe de France.

Vous pourrez vous pencher également sur les concurrents de la Coupe d'Europe des Nations, dont les étapes décisives vont se dérouler cette saison. Vous rappeliez-vous un certain Italie-U.R.S.S., que Moscou et Milan préparent déjà, et qui va constituer un des sommets de la saison ? Vous allez vous replonger dans cette compétition et vous n'en ignorerez rien.

C'est vrai, vous le sentez bien, que pour le football français, cette saison est grave. Les bruits que font courir sur sa santé ceux qui n'aiment pas le football se compliquent des querelles qui opposent ses propres serviteurs.

Ce climat est malsain. Il crée partout de la défiance, de l'inquiétude. Les dirigeants se sentent traqués, incompris. Les joueurs regardent avec de plus en plus de scepticisme le métier qu'ils ont choisi. Les entraîneurs considèrent leur situation comme particulièrement instable. Et le public, à travers cette amertume et ces rancœurs, se prend à douter du football qu'il aime.

C'est pourquoi, si le football veut reprendre en France la place qu'il est en train de perdre, il doit absolument :

dans un premier temps, refaire son unité, en faisant cesser ses querelles ;

ensuite, s'imposer à nouveau par sa qualité et son ardeur.

C'est devant cette double tâche que le football se trouve, dans notre pays, au seuil de la nouvelle saison.

JACQUES FERRAN.

NOS COULEURS

- Roger Courtois et les Monégasques — page 11
- Jean Snella et les Stéphanois — page 14
- Charles-Alfred — page 31
- Pierre Bernard — page 34

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « Football Magazine » et « Presse-Sport ». Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Rédaction - Publicité - Administration : S.O.P.U.S.I., 10, faubourg Montmartre, PARIS. Tél. : TAItbout 70-80 et la suite. Service vente : PROvence 37-18

ABONNEMENTS : C. C. POSTAL PARIS 5320 95

FRANCE, UNION POSTALE : 6 MOIS : 8 F. — 1 AN : 15 F.

ETRANGER : 6 MOIS : 10 F. — 1 AN : 19 F.

Prix du n° à l'étranger : Belgique : 20 FB ; Suisse : 2 FS ; Italie : 375 lires.

Directeur de publication : P. THOMINET ● Directeur général : Jacques GODDET

Rédacteur en chef : Jacques FERRAN

Rédacteur en chef adjoint : Max URBINI ● Attaché à la rédaction en chef : J.-Ph. RETHACKER

Rédacteur en chef technique : Vieri ANDREINI

CONSERVEZ LA COLLECTION DE « FOOTBALL MAGAZINE ». — Une reliure pouvant contenir les 12 numéros d'une année est en vente à nos bureaux au prix de 5,50 F. Cette reliure est envoyée franco de port et d'emballage contre la somme de 7,50 F pour la France et l'étranger (aucun envoi contre remboursement).

SACRÉ HERBIN !

Quand on s'engage à fond, on se trouve parfois dans des positions acrobatiques. Comme le Stéphanois Herbin contre Grenoble.

GUILLAS EN VERVE

Albert Batteux est reparti de zéro avec Grenoble. Il y a déjà donné un moral du tonnerre à Guillas.

MEKLOUFI DÉCHAINÉ

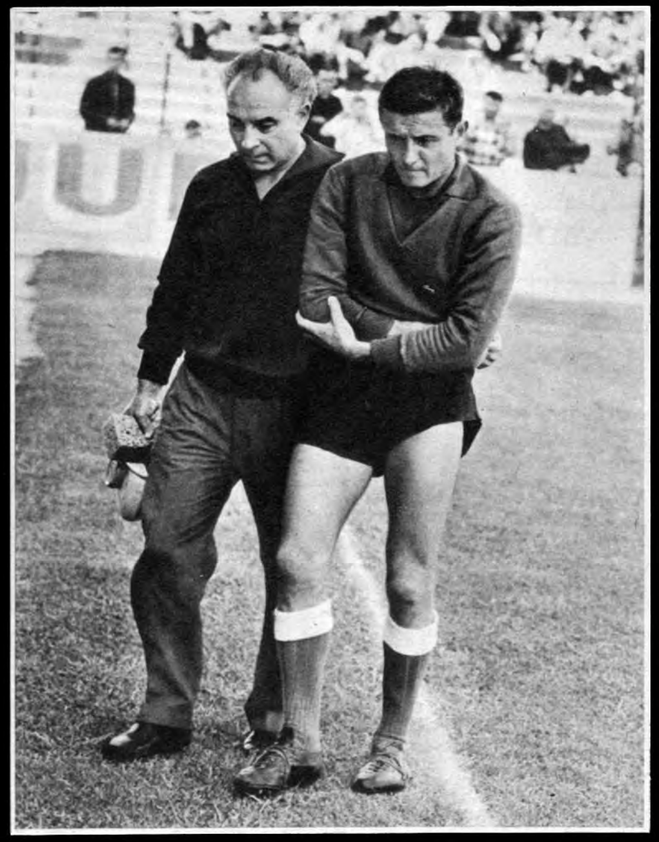
Avec Jean Snella, les Stéphanois fêtent leur retour en Division I. Comme Mekloufi...

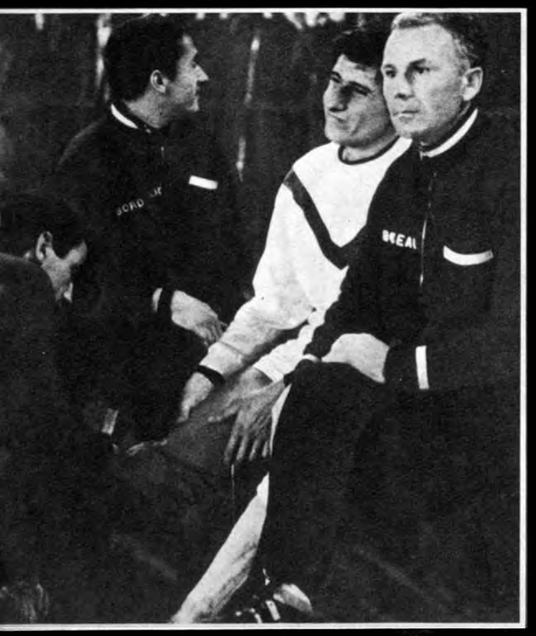
COUPE DE LA LIGUE

DES EXPLOITS DES COUPS DURS

La Coupe de la Ligue a occupé tout le mois d'août des footballeurs pros. Elle a organisé un début de saison qui était toujours désordonné. Les reporters de FOOTBALL MAGAZINE ont fixé quelques images de la dernière journée du tour préliminaire. Les quarts de finale auront lieu le 11 septembre. Ils réuniront : Reims, Saint-Etienne, Nantes (tous trois invaincus), Strasbourg, Cannes, Bordeaux, Rouen et le vainqueur du match de barrage Valenciennes-Aix.

LA COUPE DE LA LIGUE





ALERTE POUR DEUX TRICOLORES

Le Stéphanois Bernard (en haut) et le Bordelais Chorda ont été les victimes des premiers coups durs de la saison.

A L'IMAGE DE STAKO

Le Stade Français n'a pas obtenu sa qualification en Coupe de la Ligue mais il a été, tout de même, l'équipe-phare de la capitale et il s'est bien battu, à l'image de Stako qui inquiète les Strasbourgeois.

BARROU LA TERREUR DU HAC

L'ex-Niçois Barrou a fait de bons débuts sous ses nouvelles couleurs havraises. Son gabarit et son sens du jeu apporteront peut-être au H.A.C. le réalisme qui lui manquait.

POTTIER LE FEU-FOLLET RETROUVÉ

Après une dernière saison très malheureuse, le petit attaquant stadiste Pottier semble avoir retrouvé toute sa verve et toute son adresse. Les défenseurs adverses n'ont pas fini de souffrir.

NOUVEAU DÉPART

POUR UN GRAND NOM DU FOOTBALL FRANÇAIS

CONFIDENCES AU MAGNÉTOPHONE

PAR MAX URBINI ET J.-PH. RETHACKER

ROGER COURTOIS : UNE TERRIBLE SUCCESSION

En prenant la succession de Lucien Leduc, l'homme qui a fait de l'A.S. Monaco une grande équipe, Roger COURTOIS a accepté une terrible responsabilité. Lucien Leduc était très aimé de ses joueurs qui ont même parlé ouvertement de catastrophe, au moment de son départ pour le Servette de Genève. Ne revenons pas sur les circonstances d'une séparation navrante à tous égards. Lucien Leduc est parti. Roger Courtois est là. Max URBINI et J.-Ph. RETHACKER ont posé leur micro devant lui, dans un salon du stade Louis-II. Voici l'homme qui a pris en main l'A.S. Monaco au départ d'une saison capitale. Avec la Coupe d'Europe (A.E.K. Athènes, 18 septembre à Nice, 2 octobre à Athènes), un titre de champion et une Coupe de France à défendre.

Roger Courtois « naturalisé » monégasque.

PHOTOS R. GOTA

QUESTION. — Roger Courtois, ceux qui ont vingt ans ne connaissent pas le très grand joueur que vous avez été. Avant toutes choses, rappelez-nous donc les grandes étapes de votre carrière.

REPONSE. — Je suis né à Genève, vous le savez, et c'est là que j'ai débuté. Tout de suite comme avant centre ! Le football suisse était alors bien meilleur qu'aujourd'hui. Il bénéficiait de la présence de nombreux mécènes qui ne regardaient pas à quelques milliers de francs (de l'époque) pour attirer les meilleurs joueurs du pays et enrôler des vedettes étrangères. C'est ainsi que j'ai quitté un beau jour l'Espérance pour l'Urania, une formation de premier ordre tout comme le Servette, Lausanne Sports et plusieurs autres. Oui, ces équipes étaient très fortes et elles le prouvaient en remportant des succès retentissants contre les Italiens, les Autrichiens, les Français ou les Allemands ! Je me suis donc battu pour conquérir ma place. D'abord barré au centre par le titulaire du onze national, j'ai d'abord montré mon savoir-faire à l'aile droite mais sans manquer une occasion de me faire valoir à mon poste de prédilection.

Ah ! oui, nous en avons fait de bons matches avec mes camarades de l'Urania ! A tel point que je l'ai regretté au cours de ma première saison sochalienne. Mais oui ! C'était en 1933-34. J'avais cédé aux sollicitations du club franc-comtois depuis quelques mois et je me demandais si je n'avais pas commis une lourde erreur.

Avouez qu'il y a de quoi quand on évite de justesse la relégation...

Mais cette déception a été de courte durée. Car, dès la saison suivante, Sochaux a fait un très gros effort de recrutement. Szabo, Duhart et Cie sont arrivés. Les victoires se sont succédé et nous avons été champions en marquant 94 buts. La grande équipe du F.C. Sochaux était lancée...

Q. — Parlez-nous de ce Sochaux qui a marqué toute la période d'avant guerre.

R. — C'était un ensemble merveilleux qui possédait des réservistes internationaux en titre ! Il construisait un brillant football collectif et séduisait tous les publics avec les Di Lorto, Mattler, Cazenave, Szabo, Lauri, Abbegglen, Duhart, Faczinek et j'en passe. Je n'exagère pas en affirmant que son prestige était alors égal à celui du Stade de Reims à son apogée. Ce n'est pas peu dire ! Le Sochaux de 35 à 39 avait, je le répète, un équilibre étonnant. La somme de ses talents finissait toujours par payer. Tenu

MA CARTE DE VISITE

- **Je suis né le 30 mai 1912 à Genève.**
- **J'ai bénéficié de la double nationalité franco-suisse, mais j'ai opté pour la France.**
- **J'ai été deux fois Champion de France avec le F.C. Sochaux (35 et 38), gagnant de la Coupe (37) et champion de Division II (47).**
- **J'ai réussi le doublé Coupe-Championnat avec le Lausanne Sports (44).**
- **J'ai commencé ma carrière d'entraîneur à l'A.S. Troyes (53) qui est montée en Division I (54) et a joué la finale de la Coupe (56).**
- **J'ai porté 22 fois le maillot de l'équipe de France, de 33 à 47. J'y ai été 12 fois avant centre, 9 fois ailier droit et une fois inter droit.**

TRENTE ANS DE FOOT ALL : UNE CARRIÈRE EXCEPTIONNELLE

Tricolore bondissant de 33 à 40.

Sochalien avant et après la guerre.

Tricolore renaissant quatorze ans après.

Troyen durant dix ans.

ROGER COURTOIS

quelquefois en échec pendant 30, 40 minutes ou plus, il gagnait très largement en fin de partie.

Q. — Que disait-on alors de Roger Courtois ?

R. — Eh bien, on en parlait beaucoup moins que des grands joueurs actuels car à ce moment-là les journaux spécialisés ne disposaient pas des moyens modernes et n'offraient pas à leurs lecteurs les mille et un détails d'aujourd'hui. Mais j'avais tout de même la cote d'amour. J'étais petit (1 m 65), ramassé, enveloppé (de 72 à 75 kilos... je vous en reparlerai), vif, remuant. L'adversaire n'avait pas de prise sur moi. Je débordais d'activité, je me démarquais bien et je tirais juste. La preuve : j'ai été le buteur numéro 1 du Championnat en 1934 et toujours classé dans les tout premiers. Je possédais une très bonne détente verticale. J'en ai pris ainsi, des ballons, de la tête ! Tenez, sans faire de comparaison, disons que j'avais des périodes où j'allais au choc un peu à la Altafini. Avec un gabarit différent, bien sûr, mais avec autant de cran et d'obstination.

Au fil des années, mon style s'est pourtant transformé. J'ai compris qu'il n'était pas possible de jouer continuellement de cette manière. Alors j'ai commencé à fuir le but pour attirer un adversaire, construire et ne partir à la pointe du combat qu'à bon escient. J'ai dû être sûrement un précurseur en la matière. Et dès l'âge de 25 ans !

Q. — Il s'est produit un événement assez étonnant durant votre captivité. Il mérite d'être rappelé.

R. — Oui, car au moment de la mobilisation, je pesais entre 72 et 75 kilos, vous le savez. Fait prisonnier, j'ai un jour tenté le tout pour le tout afin d'être rapatrié. Admis à l'hôpital du camp en remettant en évidence une pleurésie d'enfance parfaitement cicatrisée, j'ai décidé du jour au lendemain de supprimer toute nourriture. J'ai ainsi maigri, tenez-vous bien : 12 kilos en moins de deux semaines. Pour réussir ce miracle, je suis resté au lit 23 heures sur 24, en trouvant le moyen, les premiers jours, de faire une séance de culture physique quotidienne. A la fin, j'ai dû renoncer à cette performance car je ne tenais évidemment plus debout. Eh bien, ce poids de détresse (entre 63 et 66 kilos), je l'ai pratiquement conservé à deux ou trois kilos près !

Q. — Et votre deuxième carrière de joueur ?

R. — Rapatrié après bien des efforts avec mon ami Lucien Gamblin, je me suis retrouvé en 42 à Roanne convaincu que le ballon était fini pour moi. J'ai demandé une autorisation de séjour en Suisse sans autre but que de hâter ma convalescence. Les propositions se sont alors succédé à ma grande stupéfaction. J'ai repris le collier au Lausanne Sports. Je n'étais pas tellement sûr de moi, mais l'ancien gardien international Sechehaye a été formidable pour moi. Il m'a redonné confiance. Et en 44, j'ai réussi le doublé Coupe-Championnat avec ma nouvelle équipe.

Je suis rentré ensuite en France (1945) et tout naturellement à Sochaux. J'avais alors 33 ans mais des fourmis dans les jambes. Descendu en Division II, Sochaux est rapidement remonté (1947) avec une attaque mitrailleuse : 141 buts en 42 matches. Pas mal, n'est-ce pas ?

Cette saison-là, j'ai eu une joie profonde, celle de retrouver l'équipe de France quatorze ans après ma première sélection (1933 à Londres face à l'Angleterre). Oui, à 35 ans, au poste d'ailier droit, mon cadet sochalien Michel Jacques jouant à l'aile gauche... Nous avons battu le Portugal (1-0) et j'ai dit ce jour-là adieu à ce maillot bleu porté 22 fois et auquel je dois tant de satisfactions...

Q. — Le moment est venu d'évoquer votre séjour à Troyes. Dix ans c'est quelque chose !

R. — Oui, c'est quelque chose ! De 53 à 63, j'y ai obtenu de bons résultats, la montée en Division I (54), une finale de Coupe (56), que j'aurais jouée si j'avais écouté mes joueurs. A 44 ans, vous vous rendez compte ! Il est vrai que j'étais encore dans le coup. Mais par devoir et par raison, j'ai fait confiance à mes joueurs.

En dix ans, j'ai vu beaucoup de choses à l'A.S. Troyes. J'y ai traversé des moments difficiles, avec des joueurs payés au minimum, faute de moyens financiers. Mais je suis certain que nous en gardons tous de très bons souvenirs au moment de son retour forcé chez les amateurs. Ceux de jolis succès acquis avec de la patience et un football de qualité et dans une heureuse ambiance. N'est-ce pas Thuane, Diebold, Czapski, Thomas, Hjalmarsson, Jensen, pour citer quelques noms, et bien sûr Flamion ? Ah ! si l'A.S. Troyes avait eu des capitaux... Je suis sûr qu'elle aurait pu tenir une place de choix dans le football professionnel. Mais la page est tournée...

Q. — Et elle s'ouvre sur l'A.S. Monaco. Pourquoi et comment êtes-vous arrivé, dans la Principauté ?

R. — Après l'abandon de l'A.S. Troyes, j'étais prêt à quitter définitivement le football et à ouvrir un commerce. Mais de nombreux amis sont intervenus. « Roger ! Il faut continuer ! Tu n'as jamais dirigé une grande équipe ! Pourquoi ne tentes-tu pas ta chance auprès d'un grand club ? » Lucien Leduc ayant quitté la Principauté, j'ai écrit à l'A.S. Monaco. Sans conviction... Quelques jours plus tard, un télégramme me convoquait au stade Louis-II, à ma grande surprise... J'y ai parlé une heure avec M. Romagnan, et nous nous sommes mis rapidement d'accord à tous les points de vue.

Q. — Comment avez-vous pris la succession d'André Leduc ? Ne vous effraie-t-elle pas un peu ?

R. — En juillet, Lucien Leduc a fait avec moi un examen détaillé de l'équipe. Il m'a parlé longuement de tous les joueurs, de leurs forces, de leurs petits défauts. Il m'a précisé ce qu'il fallait attendre des uns et redou-

Heureux de vivre dans un pays de rêve, il ne demande plus qu'un peu de réussite.

COURTOIS : UN GRAND NOM A MONACO

ROGER COURTOIS a pris la succession de Lucien Leduc avec l'enthousiasme de l'un des plus grands footballeurs français de tous les temps. De g. à dr. : Douis, le nouvel entraîneur monégasque, Hidalgo et Cossou.

PHOTO ROLAND GOTA

Football MAGAZINE

ROGER COURTOIS

LE NOUVEAU PATRON

« Ma façon de diriger l'équipe ne doit heurter personne », affirme le nouvel entraineur des champions de France.

En route vers Eze, la merveilleuse retraite des champions de France.

ter des autres, leur façon de vivre et de jouer, etc. Grâce à lui, je connais théoriquement tout mon monde.

Je sais que ma position est délicate. Monaco a réussi le doublé et va jouer la Coupe d'Europe. Or il est plus difficile de se maintenir que de s'élever. Vous le savez comme moi !

Ma façon de diriger l'équipe ne doit heurter personne. Aussi bien sur le plan technique que sur le plan humain.

Je n'ai jamais été un matraqueur, un plastronneur. J'aime bien que tout se passe en famille. Partout où je suis allé, personne ne s'est plaint de moi. J'ai toujours essayé d'arranger les choses. A Sochaux comme à Troyes, de manière à ne gêner personne. J'ai toujours fait la navette entre les dirigeants et les joueurs pour régler tous les problèmes, pour former un bloc homogène. Lorsque j'étais prisonnier, on me faisait aussi confiance pour obtenir satisfaction auprès des responsables du groupe. Alors, avec de la diplomatie, de la psychologie et de la patience, je pense que l'A.S. Monaco n'aura pas à se plaindre de moi.

Je demande seulement d'avoir un peu de chance...

Q. — Ne redoutez-vous pas votre éloignement prolongé des grandes compétitions internationales au moment où l'A.S. Monaco va jouer sa deuxième Coupe d'Europe ?

R. — Mais non ! Je ne pense absolument pas que cela puisse jouer un rôle. Le football, c'est le football, il n'y a pas de problème. Quatre ou cinq équipes doivent ressortir du lot dans une Coupe d'Europe où la valeur de base de n'importe quel adversaire, du plus grand au plus petit, est forcément bonne. Il suffit d'être dans un bon jour et le rival dans un mauvais pour triompher de terreurs comme l'Inter ou Benfica. Croyez-moi, tout est une affaire de circonstances. Il faut avoir la baraka au bon moment, même avec de solides arguments.

Non, vraiment, tout cela ne me fait pas peur. La Coupe reste la Coupe où un amateur peut battre un pro. Le football, c'est le football, et il sera toujours le football.

Q. — Que pensez-vous de l'évolution du football au cours de ces dernières années ?

R. — Les problèmes actuels me font souffre. On s'en tient surtout à des mots. Regardez le 4-2-4 ! Il s'apparente terriblement au verrou que l'on appliquait bien avant la guerre. Il est plus ou moins renforcé ou plus ou moins élastique. Mais dans le fond, c'est bien la même chose. Pourquoi s'est-on tourné vers le 4-2-4 ? Parce que les Brésiliens sont devenus champions du monde avec ce système. Mais ne croyez-vous pas qu'ils auraient aussi bien conquis le titre avec une tout autre méthode ? C'est pour moi absolument certain. Tout est une question de valeur. Entendez-moi bien : je ne suis pas pour ou contre une façon de jouer, mais je dis simplement que tous les systèmes sont fonction des hommes dont vous disposez. Les Brésiliens de 34 à 38 étaient aussi très forts. Je pense même qu'ils étaient supérieurs à ceux d'aujourd'hui. La preuve : enlevez Pelé de l'équipe 63 et elle rentre dans le rang. Tandis qu'avant la guerre, le Brésil avait cinq ou six grandes vedettes... Alors ? Où est la progression du football dans tout cela ?

Je le répète : tout est une question d'hommes. Tenez, rappelez-vous la Squadra Azzurra de 38. Elle était aussi très forte. Si on pouvait la replacer dans le football actuel, je suis certain qu'elle serait championne du monde. Mais oui... Elle possédait une très belle ossature avec un Andreolo rayonnant dans une défense qui appliquait le marquage individuel et deux inters sensationnels, Meazza et Ferrari, qui faisaient jouer à merveille des hommes extrêmement rapides. Et voilà... Alors ? Tout cela tend encore une fois à vous démontrer que le football de l'époque était supérieur à celui de nos jours. C'est moi qui vous le dis !

Q. — Selon vous, les grands joueurs d'avant guerre valaient donc ceux d'aujourd'hui ?

R. — Il n'y a aucun doute. Je suis bien placé pour en parler puisque j'ai joué avant et après la guerre. Tout joueur de très bonne valeur de 33 à 39 aurait brillé en 63. On me dit que le célèbre Pedro Duhart, par exemple, était lent et n'aurait rien fait de nos jours. C'est archifaux. Tenez, c'était Douis, avec un sens artistique peut-être plus poussé. Il n'avait peut-être pas son tir, mais son style, ses longues foulées, son dilettantisme. Il gagnait des matches à lui tout seul. Il dribblait deux, trois, quatre ou cinq joueurs « dans un mouchoir » et malgré un marquage très serré. Car on marquait de près à l'époque ! Heureusement, l'arrivée du W.M. a soulagé tous les attaquants. Quand je n'ai plus eu qu'un seul gars sur le dos, faites-moi confiance, j'ai trouvé la vie belle ! Tenez, et sans prétention, je suis convaincu que si j'avais joué en 63, avec les mêmes qualités, j'aurais fait mal, j'aurais gagné pas mal d'argent et je posséderais ma petite villa sur la Côte d'Azur.

C'est sûr. Comment expliquez-vous que j'aie pu jouer jusqu'à 45 ans et qu'à vingt ans d'intervalle, j'aie toujours trouvé le moyen de me tirer fort bien d'affaire ? Parce que j'étais une exception ? Je ne le crois pas. Tout simplement parce que j'étais un joueur de qualité.

Oui, j'aurais brillé aujourd'hui et bien d'autres avec moi. Comme Trello Abbegglen, le Di Stefano d'avant guerre, un équipier extraordinaire qui avait trois heures de football dans le ventre, attaquait, marquait des buts, défendait, donnait la balle dans les pieds du partenaire où qu'il se trouve sur le terrain. Trello, me direz-vous, était un peu lent ? Dans la course, oui, mais pas dans l'exécution et c'est ce qui compte. Regardez Theo, c'est la même chose...

Croyez-moi, quand on parle de lenteur en évoquant l'avant-guerre, on se trompe souvent. A Sochaux, Lauri valait moins de 11" au 100 m., Mattler était champion de Franche-Comté en 11"2, Leslie faisait aussi des temps sur 100, 200 et 400, Finot était champion de Paris deuxième série du 200, 800 et 1.500 mètres et s'entraînait avec Sera Martin.

Le football de certaines équipes d'avant guerre était peut-être plus fouillé, plus décomposé que celui d'aujourd'hui. Mais vous aviez aussi des formations méridionales comme Marseille, Cannes et Antibes qui jouaient déjà à la manière d'un Sedan !

Q. — Et sur le plan international, que valaient ces joueurs et ces équipes ?

R. — Les uns étaient fort bien cotés et les autres obtenaient de très bons résultats. Le football français faisait continuellement des progrès avec plus d'étrangers de classe qu'aujourd'hui. Ces étrangers tenaient les postes-clés (arrière central, inter, avant centre) mais éprouvaient de plus en plus de difficulté à s'imposer. Tenez, Abbegglen m'a dit un jour : « Sans la guerre, je suis certain que la France aurait possédé en 40 l'une des meilleures équipes nationales d'Europe et qu'elle aurait fait du bruit si la Coupe du monde avait eu lieu en 42 ! »

Encore une preuve ? On commençait alors à rechercher les vedettes françaises. J'ai reçu personnellement de sensationnelles propositions de Boca Juniors. Oui, 400.000 francs de l'époque... C'était en 39 et je n'ai pu les accepter pour diverses raisons.

Oui, je le répète, le football d'élite était remarquable il y a 20, 25 et 30 ans. Ce qui a progressé, c'est seulement la base avec la formation de nombreux entraîneurs. Grâce à eux, les petits clubs jouent parfois aussi bien que les grands. Voyez la Coupe...

Vous pensez peut-être que Roger Courtois a la nostalgie de son temps ? Pas du tout. Il n'a pas oublié ce qui s'est estompé pour les uns et qui est de l'histoire pour les autres. On va plus vite sur un vélo, parce qu'il est plus léger, parce qu'il y a un dérailleur. On saute plus haut à la perche avec le fiberglass. Mais le ballon pèse le même poids et il est toujours rond, et il y a toujours vingt-deux joueurs...

Au stade Louis-II, son nouveau domaine ensoleillé, dans un cadre unique au monde.

« DUHART, C'ETAIT UN PEU DOUIS, ABBEGGLEN... UN DI STEFANO... »

Pour Roger Courtois, aucun problème : Pedro Duhart (à gauche) et Trello Abbegglen (à droite), deux grandes vedettes du super-Sochaux d'avant guerre, auraient parfaitement réussi dans le football moderne.

« Le football sera toujours le football... »

Football MAGAZINE

LE RETOUR DE JEAN SNELLA

Les anciens de Saint-Etienne et Pierre Bernard ont retrouvé avec joie un Jean Snella qui a tout de suite recréé une ambiance extraordinaire autour de lui. De g. à d., accroupis : Foix, Domingo et Richard Tylinski ; au deuxième rang : Herbin, Snella, Ferrier et Bernard, gardien des Tricolores.

PHOTO ANDRE LECOQ

Ils sont 36 au départ, 18 dans chaque division. Les uns ont de grandes ambitions, comme Monaco, représentant du football français en Coupe d'Europe, les autres espèrent tenir un rôle intéressant. Football Magazine **vous les présente avec celui ou ceux qui portent leurs espoirs.**

NOUVEAU DÉPART

POUR LES 36 ÉQUIPES PROS

DIVISION I

TOUS CONTRE MONACO !

MONACO

PERETTI DERRIERE LES VEDETTES

Bien sûr, il y a les vedettes en titre pour la Coupe d'Europe. Mais il y a aussi les jeunes ! Prête à prendre la relève, la « nouvelle vague » monégasque est composée de Robin, Fouque, Bailet... et Claude Peretti.

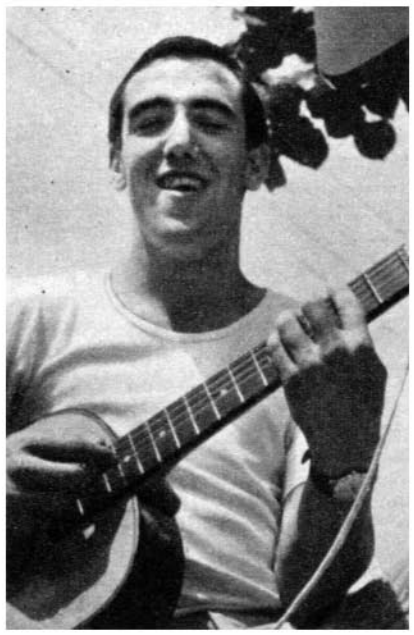
Peretti est âgé de vingt-deux ans. Il est d'origine corse. Signe particulier : menton en galoche. C'est un des nombreux « enfants du Cavigal », ce club niçois qui forma Herbin, Marchetti et autres Ferry. Avec les juniors niçois — ils sont demeurés d'excellents copains — il connut les plus belles récompenses dans le Sud-Est, puis fut dirigé vers l'A.S. Monaco. Sans transition, il passa des rangs juniors à ceux de l'équipe monégasque de C.F.A. Avec elle, au poste d'avant centre, il fut sacré champion de France 1960-1961, à l'issue d'un saison qui le vit figurer parmi les meilleurs buteurs d'une compétition d'un niveau très relevé.

Son service militaire terminé, il a été cette année incorporé dans la formation professionnelle à l'occasion des deux premiers matches de Monaco en Coupe de la Ligue.

Certes, le club de la Principauté fit des débuts malheureux dans cette épreuve, puisque deux revers furent enregistrés à Cannes, puis à Toulon. Mais un des attaquants monégasques les plus remarqués fut sans conteste le jeune Peretti. Son remarquable sens du but, sa vitesse de course, la puissance de son tir des deux pieds, ne laissèrent pas indifférents, tant s'en faut, les supporters azuréens et varois.

L'entraîneur des amateurs monégasques, Louis Pironi, ne tarit pas d'éloges sur son compte. Roger Courtois ne manquera pas de donner définitivement sa chance à ce buteur-né, et les fervents supporters de ce garçon attachant et bien élevé ne s'en plaindront évidemment pas.

Tony BESSY.



Il connait la musique, le jeune Peretti ! Mais il a aussi le punch...

ANGERS

UNE GARANTIE SIGNEE BRUEY

Stéphane Bruey est devenu un inamovible Angevin. La meilleure preuve c'est qu'il est devenu un pêcheur à la ligne de première force dans ce pays qui comporte tant de cours d'eau et où l'on apprécie les fines lignes.

Comme Guillot, Bruey est un garçon de la banlieue, mais de la banlieue sud. Formé comme lui au Racing, après avoir joué à Monaco, Bruey s'est définitivement fixé sur les bords de la Maine. Il est l'âme du S.C.O. d'Angers, en même temps que son meneur de jeu. Cette année, il n'y a pas eu d'hésitation entre lui et son mentor Abel Doize pour signer à nouveau son contrat. Bruey sait qu'il est bien à Angers, et tous les Angevins savent que Stéphane est la cheville ouvrière du club sur le terrain. Il a encore ceci en commun avec Guillot qu'il fut également quelque peu mésestimé, encore qu'il ait été plusieurs fois international. Cependant, Bruey est un de ces joueurs qui « fait jouer » ses partenaires, et ce « détail » pourtant de première importance, échappe, malheureusement trop souvent aux observateurs. Pour cela, Bruey possède une technique parfaite, et surtout un sens du contre-pied en rotation. Pour cela, il faut posséder une technique aussi aisée d'un pied que de l'autre, et très rares sont les joueurs qui peuvent prétendre posséder cette qualité. Stéphane Bruey est également un joueur très complet parce qu'il est doté d'un tir redoutable qui lui permet de marquer de nombreux buts au cours de la saison, et d'en faire marquer un nombre encore supérieur à ses partenaires, grâce à sa grande clairvoyance.

Bien qu'il ait aujourd'hui trente et un ans, Bruey devrait avoir encore sa chance dans une équipe de France A ou B, qui ne possède pas tellement d'atouts de cette valeur.

Certes, l'intéressé n'y pense même pas, étant resté sous le coup du match contre l'Italie au cours duquel il fut retiré à la mi-temps sans qu'on sache trop pourquoi. Lui, aimerait quand même le savoir un jour, et la meilleure façon serait encore de lui redonner sa chance

Robert VERGNE.

Toujours égal à lui-même, Bruey ne décevra personne.

BORDEAUX

UN BUTEUR NOMME DE BOURGOING

Il a débarqué en août à Bordeaux venant de Nice. Il arrivait précédé par une solide réputation de technicien, d'organisateur, de marqueur de buts. International français et argentin, il avait fortement impressionné Salvador Artigas les deux fois qu'il le vit jouer contre ses hommes. Et c'est sur la demande de leur entraîneur que les dirigeants bordelais firent appel à lui. Lui, c'est Hector De Bourgoing, l'une des seules acquisitions des Girondins qui vont présenter cette saison une équipe à 90 % semblable à la précédente. C'était, en effet, une des grandes lignes de la politique bordelaise de ne pas bouleverser une formation qui possède déjà un style acquis en seconde division et amélioré la saison passée en nationale.

Et pourtant, la seule arrivée de l'ex-Niçois va quelque peu modifier la façon de jouer des Bordelais. Malgré des critiques, Salvador Artigas n'avait pas voulu changer sa façon d'opérer la saison passée. La défense bordelaise était le point fort de l'équipe. C'était donc sur elle que reposerait l'édifice girondin. Les faits devaient lui donner raison. Mais Artigas voit en un clin d'œil le meilleur parti

TOUS CONTRE MONACO ! (suite)

De Bourgoing, c'est la garantie d'une attaque bordelaise plus efficace.

que l'on peut tirer de onze footballeurs. Il ne veut en aucun cas être prisonnier d'un système.

« Avec Gori et De Bourgoing, je vais enfin disposer de deux hommes pour le centre de l'attaque. Nous allons donc nous tourner vers le 4-2-4, tactique que nous ne pouvions pas employer la saison passée avec le seul Gori et épisodiquement Brahim ou Couecou. Mais nous avons aussi des joueurs à forte personnalité comme Gori, Abossolo, Robuschi ou Chorda. Nous devons en tenir compte. Bordeaux présentera donc un nouveau visage grâce à l'appoint d'un attaquant de valeur. Il va devenir plus offensif mais la défense n'en sera pas pour autant négligée. »

En disant ces mots, Artigas a souri. Oui, il sera encore difficile de percer le solide rideau que tisseront devant Ranouil les Moevi, Chorda, Baudet, Calleja et autres Navarro. Et ce, même si l'attaque marque de nombreux buts...

André NOGUES.

LENS
LECH LE CHEF DE FILE

Le départ de Wisnieski a laissé à Lens un sentiment mitigé de satisfaction et d'amertume à l'orée d'une saison qui s'annonce encore plus délicate que la précédente.

Satisfaction d'abord ou plutôt soulagement, car la somme ainsi apportée permet de combler un déficit qui prenait une allure menaçante, inquiétude ensuite car le départ de son attaquant international, auquel s'ajoute celui de Placzek devenu Lillois, détruit la stabilité d'une équipe déjà menacée par la relégation.

Nécessité oblige et les dirigeants lensois, après avoir soupiré, se penchent déjà sur le nouveau problème qui se pose à eux : il ne s'agit même plus de faire la preuve d'une quelconque ambition, mais bien de lutter pour la survie en Division I.

Pour cette tâche qui s'annonce, malgré sa modestie, périlleuse, l'entraîneur Elie Fruchart a reçu une nouvelle fois la confiance unanime de son entourage.

Sans doute parce qu'il est le seul homme qui puisse répondre positivement à la politique du club, axée vers la recherche locale et la formation de jeunes talents.

Maryan, Vincent et Wisnieski sont issus de son œuvre et cette triplette d'internationaux représente sa meilleure référence.

En attendant des lendemains plus fastes, Fruchart passe sa vie dans son monde familier, le football de tous les âges et de tous les étages, s'efforçant d'extraire de leur gangue quelques nouvelles valeurs sûres.

Georges Lech s'est déjà révélé comme le grand chef de file de demain, mais d'autres, tels que Gillou et le gardien Graczyk ont fait un grand pas vers la titularisation.

Chaque rencontre du stade Bollaert voit généralement se dérouler un lever de rideau que la qualité des participants rend infiniment attractif et qui permet de recevoir le jugement du public.

Fruchart et le président Michaud suivent ces rencontres amicales avec passion, y trouvant de

Lech peut devenir le patron de l'attaque lensoise.

sérieuses raisons d'espérer. Encourageant, conseillant à voix haute du haut des gradins, le premier partage avec le second une confiance enthousiaste et certains spectateurs ont pu l'entendre dire, alors qu'il assistait à une rencontre de jeunes :

« Vous voyez, la relève est là, mais il nous faut tenir le coup deux années encore. »

Michel LEBRET.

LYON
PETIT FLEURY DEVIENDRA GRAND

A vingt ans, il connaît tout de la gloire et de la réussite sportive. A vingt ans, il est le dieu de Gerland et les contrats de matches amicaux de l'Olympique Lyonnais exigent sa présence.

Di Nallo, l'enfant prodige de l'Olympique Lyonnais.

Fleury Di Nallo, pourtant, n'a pas le physique de l'idole. Petit, brun, trapu, timide, il passe inaperçu en voyage au milieu de ses immenses coéquipiers. Sur le terrain, c'est autre chose.

Fleury, footballeur, possède déjà un fameux palmarès : international junior, Espoir et B, il a connu la grande consécration en marquant deux buts contre la Hongrie et un autre contre le Brésil la saison dernière. Pourtant, parfaitement lucide, il n'a pas dit un mot quand Jasseron et Tamini l'ont évincé de l'équipe lyonnaise pour la seconde édition de la finale de Coupe de France. Fleury n'était plus « dans le coup » et il le savait. Enfin, au début de cette saison, au moment du renouvellement des contrats et alors que beaucoup de ses coéquipiers « poussaient » la traditionnelle chansonnette, Di Nallo accepta d'emblée les conditions de son club en disant à Tamini : « A vous de juger. Je vous fais confiance. » C'est pourquoi il faudrait faire un pont d'or à l'Olympique Lyonnais pour qu'il accepte de se séparer de son petit prodige qui, la maturité aidant, deviendra le patron de l'O.L. de demain.

Les dirigeants lyonnais, comblés par les résultats de leur équipe la saison dernière — cinquième du Championnat après avoir été champion d'automne, finaliste de la Coupe (deux fois) — ont été déçus par le bilan financier. Ils estiment qu'après avoir réalisé une saison inespérée, il est illogique que le club ait eu de la peine à équilibrer son budget. C'est pourquoi comme la plupart de leurs collègues français, ils se montrent prudents et réservés en matière de recrutement. Il faut dire aussi que, grâce à Tamini en particulier, l'O.L. n'a qu'à se féliciter de sa politique de jeunes entreprise depuis quelques années. En trois ans, l'O.L. n'a pas déboursé un sou pour un transfert, se contentant d'échanges judicieux et d'arrivées de cadets et juniors.

Lucien Jasseron, pour sa seconde saison à Lyon, disposera donc à peu près du même effectif, en regrettant toutefois le départ de l'arrière monégasque Nowak qui avait apporté solidité et sang-froid à la défense. Il aimerait, bien sûr, avoir un homme neuf en attaque qui pourrait, par exemple, être échangé avec Combin dont l'utilisation avec Di Nallo pose des problèmes. En attendant, il garde confiance car l'O.L. est riche en hommes de valeur et la relève est prometteuse. A titre indicatif, n'oubliez pas le nom de Dumas, un jeune attaquant de 18 ans, bachelier de fraîche date et grand footballeur de demain.

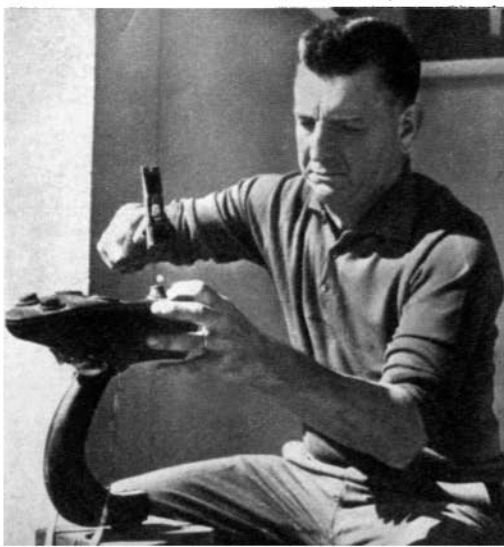
Jacques THIBERT.

NICE
DU TEMPERAMENT ET... ANDOIRE

S'il ne s'est pas passé grand-chose durant cette morte-saison qui est pour la promenade des Anglais la plus animée, si par voie de conséquence l'O.G.C. Nice ne différera guère sur le papier, il n'en reste pas moins que Numa Andoire et ses amis du comité de gestion, tous plus ou moins déçus par les très modestes performances du club durant l'exercice 1962-1963, se croient en droit d'attendre une éclatante réhabilitation dans le courant de la prochaine saison qui sera peut-être celle des surprises, tant il semble que la plupart de nos formations d'élite vont passer le plus clair de leur temps à... « se chercher ».

Pour Nice donc, qui reste une équipe de tempérament, toutes les occasions seront bonnes pour tenter de renouer avec un passé qui fut particulièrement florissant jusqu'en 1959. Mais encore faudra-t-il, bien sûr, qu'aucune autre ponction ne vienne s'ajouter à celle que représenta le récent transfert du Franco-Argentin De Bourgoing à Bordeaux. Reste à savoir si le club azuréen pourra conserver tous ses hommes, notamment les Cornu, Maison, Leonetti et Lamia qui constituent en quelque sorte l'ossature du onze, mais qui ne sont pas tellement tentés par une nouvelle saison sur la côte. Si toutefois ces hommes de base demeurent — et on les voit mal partir tout d'un coup en bloc — Andoire le malin pourra espérer autre chose qu'un rôle de comparse, tant en Championnat qu'en Coupe. Car, comme il l'a souligné lui-même, le retour au bercail d'un garçon de l'envergure de Gianella (meilleur buteur de Division II l'an passé à Béziers) est de nature à faire oublier le départ de De Bourgoing et, d'autre part, la confirmation de plusieurs garçons appelés à assurer la relève, tels Kerrit, Cauvin

Nice fidèle à Numa Andoire, champion du réalisme.



et Teisseire, sans compter quelques amateurs d'élite dont Serrus, paraît devoir conférer davantage d'équilibre et d'enthousiasme à l'O.G.C.N.

Et puis, il y aura encore les Rustichelli, Giner, Boragno, Dandru, Van Mol et Auzoberry, autant de personnalités marquantes qui donnent à penser à Numa Andoire que ce qui a le plus manqué à son équipe jusqu'alors, c'est la cohésion, cette unité, cet esprit de corps qu'il se chargera, avec ses arguments particuliers et si pittoresques, de rétablir... pour le plus grand bien de chacun : « On a toujours besoin d'autrui et même de plus petit que soi », rappelle Andoire, qui entend tirer le meilleur parti de l'amère leçon subie, pour les motifs en question, la saison écoulée.

Victor SINET.

NANTES

GUILLOT LE MAITRE A JOUER

Le F.C. Nantes va donc débuter pour la première fois de sa carrière en Division I, et, bien sûr, les craintes assaillent les supporters les plus réservés.

Certes, ceux qui croient qu'une équipe est d'abord constituée de

Guillot est de retour en Division I où il rivalisera avec les meilleurs organisateurs.

noms, risquent d'être inquiets quant au comportement des nouveaux promus. Mais ceux qui estiment que le football se joue avec des joueurs dont la compréhension mutuelle est un atout majeur sont aujourd'hui certains : le F.C. Nantes peut jouer un rôle intéressant, cette saison, parmi l'élite.

Et puis, ceux qui décidément rêvent de « grands noms » en possèdent un puisque aussi bien Jean Guillot est l'un des meilleurs joueurs français, grâce à sa technique parfaite et à sa remarquable vision du jeu. Jean Guillot, qui a toujours été un garçon très timide, commence quand même à prendre une certaine confiance en soi en passant le cap de la trentaine. Mais il a fallu que son entraîneur José Arribas le persuade à longueur de jour de ses qualités pour que Jeannot prenne cette confiance qui lui a souvent manqué. A l'heure actuelle, il est chef d'attaque d'une équipe qui comporte beaucoup d'espoirs dont on reparlera certainement avant longtemps. C'est pourquoi Jean Guillot devrait connaître une saison magnifique en première Division, qui serait le couronnement de sa carrière de grand joueur méconnu.

José Arribas en a fait évidemment son homme de base et il est même possible qu'en cours de saison il lui confie un rôle analogue à celui de Theo à Monaco, à charge pour les partenaires de Guillot d'aider leurs camarades dans sa tâche de « ratissage » de balles.

Quoi qu'il en soit, les premières sorties du banlieusard avec son équipe seront suivies très attentivement, et ce d'autant plus que les Nantais débuteront à Paris, face au Stade Français.

Robert VERGNE.

NIMES

LE PARI DE LANDI

L'équipe nîmoise qui a longtemps tenu les premiers rôles sera-t-elle en mesure, cette saison, de maintenir son standing ? C'est la question que se posent ses supporters.

Il n'est pas douteux que le départ de Pierre Bernard qui, maintes fois, sut provoquer ou conserver la décision obtenue par son équipe, constituera un lourd handicap. La défense nîmoise a perdu là un rempart étonnant, et cette instabilité sera aggravée par l'absence de Bettache rendu libre.

Le Marocain offrait des « inconvénients » que le président Chiariny a reconnus en ne renouvelant pas son contrat. Mais sa classe en faisait un élément de premier ordre.

C'est Landi qui prendra la difficile succession du gardien international. Et c'est à lui que nous nous sommes adressés pour situer le nouveau départ de Nîmes.

« J'ai un lourd remplacement à assumer, nous a-t-il dit, car évidemment la comparaison sera difficile. »

Louis Landi a fait ses preuves maintes fois dans les rares occasions qui lui furent données de défendre les buts nîmois, mais il ajoute :

« Voué au rôle de doublure permanente, vous avouerez que je n'avais pas une tranquillité totale de l'esprit. Je manquais et de confiance et de compétition. Maintenant, je crois pouvoir, libéré de ce complexe, affirmer mes qualités. »

Landi a donc l'ambition de s'imposer. « Il est encore trop tôt pour juger de nos possibilités actuelles. Je pense cependant que notre équipe, qui conserve son ossature, aura pour elle sa cohésion et saura donner la preuve de son dynamisme et de son excellent esprit collectif. »

Nîmes aborde cette nouvelle saison avec une formation amoindrie, d'autant que son comportement défensif très autoritaire lui donnait une base solide. Mais l'enthousiasme et la volonté font des miracles... Surtout avec un Kader Firoud, toujours aussi sûr de l'avenir et qui a déjà fait sensation, sans avoir besoin de super-vedettes enrôlées à prix d'or.

R.-J. GEBELIN.

Bernard parti, Landi n'a plus aucun complexe.

R.C. PARIS

WATTEAU OU L'ERE NOUVELLE

Il n'a pas dix-huit ans et il est la première recrue du Racing pour la nouvelle saison, une recrue d'un grand club, et qu'à ce titre l'on veut auréolée déjà de gloire et de panache. Cette jeune réputation pèse à Michel Watteau, parce qu'il n'a pas pleinement conscience de l'avoir encore méritée. A Roubaix, c'était l'enfant du pays et le joueur chéri du public que sa facilité avait conquis. Il dominait de la tête et des épaules une équipe d'une sympathique modestie.

Mais Paris ne connaît pas cette optique familière et le public de la capitale, qu'il imagine intransigeant et glacé, lui fait peur.

On lui a dit que le Racing, sifflé de façon coutumière et parfois stupide à son entrée, devait repartir chaque dimanche à la conquête d'une assistance qui se défend de lui être attachée. On lui a ajouté que ses nouveaux camarades, rodés à ce fait, ne se souciaient qu'occasionnellement des réactions populaires.

Mais Michel Watteau conserve encore l'enthousiasme, enrobé d'une certaine naïveté qui est l'apanage de la jeunesse et la conquête des spectateurs est ancrée dans ses conceptions du football.

Les dirigeants de la rue Ampère se sont d'ailleurs tournés résolument vers cet esprit. Marcel Galey l'affirme : « Que nous reproche-t-on ? Notre inconstance ; eh bien ! il faut que cette inconstance disparaisse. »

On ne veut plus d'un vernis brillant, mais qui s'altère rapidement, d'une équipe éternellement capable du meilleur comme du pire, de sautes inattendues d'humeur et de tempérament...

Cette orientation a circonscrit étroitement le recrutement et justifie les hésitations des responsables parisiens, qui entendent demeurer fidèles à leur politique.

D'autres jeunes sont déjà depuis quelque temps dans la maison et les quelques sorties fugitives qu'ils effectuent leur permettent de s'imposer progressivement.

Les mois qui viennent les mèneront vraisemblablement vers la titularisation : Gérard Grizzetti, adroit et clairvoyant, Edouard Kula, solide et infatigable, font déjà partie du Racing de demain.

La constance dans leur comportement, dans l'effort, est une de leurs qualités premières et une garantie pour un avenir dont on veut exclure le mot incertitude.

Michel LEBRET.

En Watteau, le R.C. Paris possède l'un des grands espoirs français

TOUS CONTRE MONACO ! (suite)

REIMS

PLACE AU TANDEM COTTIN-KOPA

Lorsque le départ d'Albert Batteux fut rendu public, et que prit ainsi consistance le malaise régnant au club champenois après son élimination de la Coupe d'Europe par l'équipe hollandaise de Feyenoord, nombreux furent ceux qui se demandèrent avec inquiétude ce qu'allait devenir le glorieux Stade de Reims. On fit alors certains rapprochements et, même, on envisagea le pire.

En fait, la « bombe » n'eut apparemment aucun effet dévastateur. Elle sembla au contraire donner un coup de fouet à l'équipe rémoise qui, toujours sous la conduite de Batteux, atteignit les demi-finales de la Coupe de France et termina 2e du Championnat.

Et maintenant le Stade de Reims repart pour une nouvelle campagne, mais sans Albert Batteux remplacé à la barre par Camille Cottin qui cumulera désormais les fonctions d'entraîneur et celles de directeur sportif. C'est une innovation. Mais la charge est lourde pour un seul homme, et c'est pourquoi Cottin, en ce qui concerne la direction technique de l'équipe rémoise, sera secondé par Raymond Kopa. Se connaissant depuis longtemps, s'estimant réciproquement, les deux hommes doivent parfaitement se conjuguer, et leur collaboration pourrait se révéler, à l'usage, extrêmement féconde.

Au surplus, Cottin ne part nullement dans l'inconnu, en ce sens que la formation qu'il prend en main ne différera guère de celle qui opéra la saison dernière. Reims a seulement perdu Colonna (transfert libre) et Sparza (prêté à Lille) et n'a fait signer que deux nouveaux professionnels : Claude Robin qui était déjà au club, et le Dunkerquois Louis Bourgeois, avant centre de l'équipe de France amateurs.

Mais on verra encore sous les couleurs du club présidé par M. Henri Germain : Barreau, Wendling, Kaelbel, Rodzik, Hiégel, Siatka, Moreau, Soltys, Kopa, Akesbi, Dubaele, Vincent, Sauvage et peut-être Piantoni dont on continue à espérer la guérison.

Avec un tel effectif, on fait tout de même plutôt envie que pitié... et l'on peut encore viser très haut !

Marcel LARDENOIS.

Cottin et Kopa, ou la plus difficile des successions.

Gasparini et Loncle s'entendront pour faire oublier Goujon.

RENNES

LONCLE-PELLEGRINI UN DUO « EN OR »

Le départ de Goujon au F.C. Rouen a conduit l'entraîneur rennais Antoine Cuissard à prévoir, dès avant le début de la saison, une solution de rechange. Il l'a trouvée en effectuant tout simplement un léger déplacement de deux des autres éléments de son attaque, lesquels constituaient déjà à la fin de la précédente saison le tandem majeur de la division offensive bretonne. Il s'agit des deux Malouins, Loncle et Pellegrini, qui formaient l'aile gauche de l'équipe et s'entendaient comme larrons en foire.

Loncle, bien entendu, demeurerait intérieur mais passerait de gauche à droite, Pellegrini occupant le poste devenu vacant. Il ne s'agit pas pour ce dernier d'une innovation, bien au contraire car c'est cet emploi qu'il occupait dans les rangs amateurs. Il ne tenait, en équipe professionnelle, celui d'ailier qu'en raison de la présence de Goujon, mais il s'y était parfaitement adapté en raison de son indéniable classe. Son passage à l'aile lui aura de toute façon permis de s'aguerrir et il paraît maintenant suffisamment mûr pour endosser de plus grandes responsabilités.

Cette modification sera la seule importante apportée à la formation bretonne. Elle a provoqué toutefois l'apparition d'un nouvel ailier gauche, l'ex-Vendômois Calinski.

Notons, tout de même, que les Rennais ont, d'autre part, décidé de se séparer de Ziemczak, car ils sont satisfaits du jeune Brucato qui s'est fort bien acclimaté. D'ailleurs, quelque peu « refroidis » par les mésaventures qu'ils ont connues avec les vedettes, ils misent entièrement sur la jeunesse. Cette saison, leur « doyen » sera Loncle (27 ans) !

Leur ambition ? Réussir durant toute la saison aussi bien que pendant la première partie du précédent Championnat. Il leur est, en effet, permis d'espérer qu'ils ne connaîtront pas les mêmes avatars que durant l'hiver dernier...

André MAUSSION.

ROUEN

GOUJON UN BRETON CHEZ LES NORMANDS

Yvon Goujon, le Breton de Lorient, est sans conteste l'un des personnages les plus pittoresques du football français. Certains vous diront, avec juste raison sans doute, qu'il est préférable de ne pas le donner en exemple aux jeunes générations footballistiques. Mais Yvon a au moins un mérite, celui d'apporter un peu de fantaisie et de couleur dans un milieu qui en a bien besoin. Yvon, pétri de classe sur le terrain, n'est pas dans la vie le petit garçon que l'on dit parfois. Il a choisi de faire ce qui lui plaît où et quand il en a envie, il n'accepte aucune des contraintes imposées par les conventions et le métier de footballeur et, horreur !, les voies du mensonge et de la dissimulation lui sont impénétrables. Comme le dit Jean Snella qui le connaît bien et a gardé pour lui une sympathique affection : « Il faut prendre Yvon tel qu'il est, avec ses défauts et ses qualités, exceptionnels dans les deux cas. Je le connais bien et j'ai tout essayé quand il était encore jeune et malléable. Mais, voyez-vous, j'ai rarement rencontré un garçon qui attire autant la sympathie et la fidèle amitié. Car Yvon serait capable de donner sa chemise à un coéquipier dans le besoin. »

Après deux ans passés au Stade de Rennes, auquel il a beaucoup apporté, Goujon vient donc d'être transféré au F.C. Rouen. C'est le plus gros effort du club normand depuis de nombreuses années et cette acquisition devrait lui permettre de tenir un rôle brillant la saison prochaine en Division I. La forte personnalité d'Yvon Goujon, qui tentera de récupérer sa place en équipe de France, épanouira une attaque qui compte déjà avec Dalla Cieca, Buron, Destrumelle et quelques autres, des hommes de valeur.

Le F.C. Rouen s'engage ainsi résolument dans la voie du prestige, que son passé, son rayonnement et ses possibilités lui imposaient. Le stade Robert-Diochon a fait lui aussi peau neuve et ses nouvelles tribunes, agrandies et modernisées, lui permettront de meilleures recettes en Championnat et en matches amicaux. Max Schirschin, l'entraîneur du F.C. Rouen, aura ainsi à sa disposition tous les atouts pour réaliser une grande saison, à condition que son entente avec Sa Majesté Yvon ne souffre pas du caractère d'airain des deux hommes. Ce ne sera pas l'aspect le moins intéressant du F.C. Rouen 64.

Jacques THIBERT.

Pour Goujon, il s'agit simplement de vouloir.

Avec Jean Snella, tout est redevenu possible à Saint-Etienne.

SAINT-ETIENNE

LE SNELLA DE SES SOUVENIRS

Il y a des signes qui ne trompent pas. Pour la première fois depuis quatre ans, Saint-Etienne n'a pratiquement pas compté de réfractaires au début de cette saison. La montée en Division I avait été, bien sûr, une bonne affaire pour tout le monde, mais le retour de Jean Snella n'est certainement pas étranger à cet excellent climat moral recréé. Les visages épanouis et les regards brillants des joueurs étaient là pour l'attester quand Snella fit son entrée au siège, le jour du rassemblement de fin juillet. Les retrouvailles furent simples, mais leur chaleur était communicative et l'on sentit instantanément qu'un feu nouveau allait brûler à l'A.S.S.E.

On peut se demander maintenant si « l'exil » de quatre ans de Jean Snella n'a été que préjudiciable au club ou si, finalement, il n'a pas été en partie bénéfique. Les dirigeants stéphanois qui ne voulaient pas croire en 1959 au départ de leur entraîneur furent catastrophés une fois mis devant le fait accompli. Ils devaient s'apercevoir un peu plus tard qu'ils avaient commis une monumentale erreur et, fidèlement, pendant 4 ans, ils allaient s'attacher à la réparer. Dans ce sens, dans la mesure où il fut prouvé par l'absurde que sans Snella, l'A.S.S.E. n'était plus l'A.S.S.E., alors oui, cet exil fut bénéfique.

Jean Snella, lui, de toute façon, n'a pas perdu son temps. Deux fois champion de Suisse avec le Servette en quatre ans, il a beaucoup donné, beaucoup vu et beaucoup retenu. Mais, le temps de l'exaltation et de la découverte passé, Snella s'est aperçu que le football suisse, semi-professionnel, lui laissait un goût d'inachevé et qu'il ne pouvait pas lui donner autant qu'il aurait voulu. Et puis, Snella, Stéphanois jusqu'au fond du cœur, ne pouvait se résoudre à abandonner à jamais le club de ses souvenirs. Alors il est revenu, il a retrouvé son petit bureau du stade Geoffroy-Guichard, ses ballons, sa pelouse, ses Ferrier, Tylinski, Mekloufi, Herbin, plus mûrs de quatre ans, il a repris sa vie d'entraîneur stéphanois qu'il n'aurait jamais dû quitter.

Ce retour de Snella, c'est bien sûr le plus grand événement de l'intersaison, événement qui cache presque l'arrivée de Pierre Bernard. Les résultats de début de saison et un tonitruant 6-1 sur l'Olympique Lyonnais sont venus étayer cette impression que Saint-Etienne était bien armé, sept ans après, pour reconquérir le titre de champion de France. C'est aller un peu vite en besogne, me direz-vous ! Oui, certes, mais avec huit inter-

nationaux A — Bernard, Tylinski, Foix, Ferrier, Domingo, Herbin, Faivre, Mekloufi — l'effectif stéphanois vaut bien celui du Reims des grandes années. Et comme le grand Jean Snella est revenu, tous les espoirs sont permis à l'A.S. Saint-Etienne.

Jacques THIBERT.

SEDAN

VANDOOREN L'ARDENT ARDENNAIS

L'hiver, là-haut, dans les Ardennes, le froid est rude et la bise mordante. Ne s'habitue pas qui veut à ce climat impitoyable et ne gagne pas qui veut au stade Emile-Albeau sur les terrains gelés de décembre ! C'est sans doute pour cela que Jules Vandooren le Nordiste a accepté avec enthousiasme le poste d'entraîneur d'une équipe qui correspond exactement à ses idées, à ses principes et à son énergie débordante. Ce retour dans le football professionnel du terrible Jules marque, pour Sedan, une évolution assez nette. Jusqu'à présent, l'U.A. Sedan-Torcy tenait dans trois hommes : Lucien Laurant, le président.

Un homme fait pour les Sedanais : Jules Vandooren !

diplomate, pondéré, patient ; Maurice Laurant, le directeur sportif, bouillant, réaliste, actif ; Louis Dugauguez enfin, le meneur d'hommes, infatigable, bourru mais passionné. Ce triumvirat avait conduit le club ardennais au faîte de la gloire depuis un titre de champion de France amateurs (1951) jusqu'à deux victoires en Coupe de France (1956, 1961). On s'était habitué à cette organisation remarquable qui œuvrait sans heurts, sans bruit, avec efficacité et l'on pensait qu'il en serait toujours ainsi. Mais la vie évolue vite et le football avec elle. Dugauguez, qui menait de pair l'entraînement de l'équipe pro et l'astreignant travail de directeur commercial des Draperies Sedanaises grâce à son exceptionnelle résistance, ne pouvait plus tenir ce régime infernal. Une équipe pro, avec les responsabilités qu'elle entraîne, demande trop et le métier de technicien du textile, avec l'évolution des méthodes de fabrication et de vente ne supporte plus le partage. Alors, le triumvirat a fait appel à un quatrième homme, Jules Vandooren, qui par son caractère et son tempérament, semble le plus apte à rester dans la « ligne » du club.

On peut se demander pourtant si deux hommes à la forte personnalité comme Dugauguez et Vandooren feront bon ménage. Poser la question n'a rien de désobligeant — c'est plutôt un hommage à une époque où l'indépendance de caractère n'est pas toujours très prisée — mais cela paraît nécessaire. Le président Lucien Laurant a, là-dessus, une idée très précise : « La dernière saison nous a apporté la conviction qu'il nous manquait peu de chose pour toucher au but. Mais comme il n'est pas question pour nous de pratiquer une politique de vedettes, nous devons accentuer celle des jeunes. Dugauguez, déjà surchargé, ne pouvait pas tout faire. En le libérant de son rôle d'entraîneur, il pourra mieux se consacrer au recrutement et à l'orientation du club. Certes, Dugauguez et Vandooren ne seront pas toujours d'accord, mais ils sont intelligents tous les deux, et ils ont acquis le sens de la diplomatie avec l'âge. Non, je suis persuadé que tout ira bien et que Sedan, tout en progressant encore, tiendra son rang. »

Le départ de Maryan au Stade Français aura eu le mérite de mettre les finances du club à l'aise mais l'effectif reste de valeur avec des garçons comme Roszak, Jacob, Fulgenzy, Roubaud, Michelin, Lebert, Lemerre et une pléiade de jeunes joueurs très doués. La politique sedanaise n'a pas varié d'un cheveu et Jules Vandooren va pouvoir, enfin, extérioriser en toute confiance son enthousiasme.

Jacques THIBERT.

STADE

A L'IMAGE DE MILUTINOVIC

Depuis plusieurs saisons déjà, le Stade s'est mis en tête de ravir au Racing le titre de meilleure équipe parisienne.

Chaque année il a fait un sérieux effort de recrutement, mais chaque année il a échoué. Au cours des cinq dernières saisons, ses fins de Championnat furent souvent hantées par le spectre de la relégation.

Cette fois, le Stade a perdu Skiba, qui, à 35 ans, s'en est allé comme entraîneur de La Chaux-de-Fond ; Lerond qui, à 32 ans a renoncé à l'équipe de France — dont il avait le capitanat — et au football professionnel pour rentrer dans la « vie civile » ; Eschmann, que ses intérêts rappelaient en Suisse, et Bourbotte. Le Stade a donc fait appel à Péri, 22 ans, un arrière central qui a la taille d'un deuxième ligne de rugby, Maryan, 27 ans, alter ego de Lerond dans le 4-2-4 de l'équipe de France, Peyroche, 26 ans, un inter formé à l'école Snella, mais qui est davantage un tireur qu'un constructeur, et Milutinovic, 30 ans, un centre avant de classe internationale que le Racing n'a pas su garder.

Milutinovic ou l'ambition d'un super-Stade Français.

Ainsi, les pertes du Stade ont été compensées par des arrivées de joueurs plus jeunes, mais tout aussi expérimentés et par l'acquisition d'un sérieux espoir, Robert Péri, un Méridional de plus dans cette équipe parisienne dont le seul parisien est Raymond Bellot.

Tous les nouveaux ont été enchantés de l'atmosphère qu'ils ont trouvée dans ce club. Est-ce partout, en effet, que l'on voit un président de club rassembler autour d'une excellente table, chez un traiteur renommé, son équipe affligée de deux défaites consécutives dans une compétition officielle et dire à ses joueurs : « Je veux ignorer vos défaites, j'ai confiance en vous pour l'avenir. »

Est-ce partout qu'on voit en ce temps où l'on parle d' « esclavage » du footballeur un club laisser toute liberté à son meilleur joueur, abandonnant le football pro pour la vie civile, sans lui demander la moindre contrepartie, alors qu'il devra verser 300.000 F (1963) pour acquérir les services de son remplaçant ?

Maryan, Peyroche, Péri, Milutinovic se sont sentis tout de suite adoptés par leur équipe et l'ont adoptée aussi spontanément.

De ces quatre nouveaux, l'homme qui aura sans doute le plus d'influence sur la marche de sa nouvelle formation paraît être Milutinovic. Et, chose curieuse, cette transformation viendra probablement de sa propre métamorphose.

Milos, ombrageux, s'était un peu buté au Racing. Il n'était pas, sur le terrain, comme il l'espérait ; il ne constatait autour de lui qu'individualisme ; il s'était replié sur lui-même et était devenu à son tour un « joueur solitaire ».

Au Stade, il s'est à nouveau ouvert à la collectivité et s'est inscrit dans cette collectivité. Il a pris la direction de l'attaque stadiste ; non pour son propre compte, mais pour le bon rendement de tous, de Loubet, de Pottier, de Peyroche, d'Alba,., et eux tous se déclarent enchantés d'opérer à côté d'un tel joueur qu'ils comprennent, qui les comprend, et leur rend la tâche si facile. Le Stade 64 sera sans doute ce que sera Milos 64.

Jean CORNU.

STRASBOURG

HAUSS TOUJOURS LA

Il appartient pour ainsi dire à l'inventaire du Racing Club de Strasbourg : il y a signé sa licence professionnelle, dès la fin de son service militaire, en... 1948. René Hauss entame donc sa quinzième saison sous les couleurs alsaciennes, les seules qu'il ait portées après son départ du F.C. Lingolsheim, un club amateur des faubourgs de Strasbourg, où il fit ses premiers pas de footballeur.

Hauss reste un exemple pour tous les Strasbourgeois.

Exemple presque unique sur le plan de la fidélité, René Hauss, qui fêtera à la Noël ses 36 « printemps », l'est aussi sur celui de la conscience professionnelle. « Jamais je ne sable quoi que ce soit un soir de victoire », affirme l'ancien. « Même le lendemain du match, je ne bois que de l'eau minérale pour laisser récupérer mon organisme. D'ailleurs, Solange, ma femme, évite soigneusement de me servir sauces, crèmes ou mayonnaise. Ne croyez pas cependant que je veux faire figure de précurseur. Je trouve simplement que c'est tout ce qu'il y a de plus normal... »

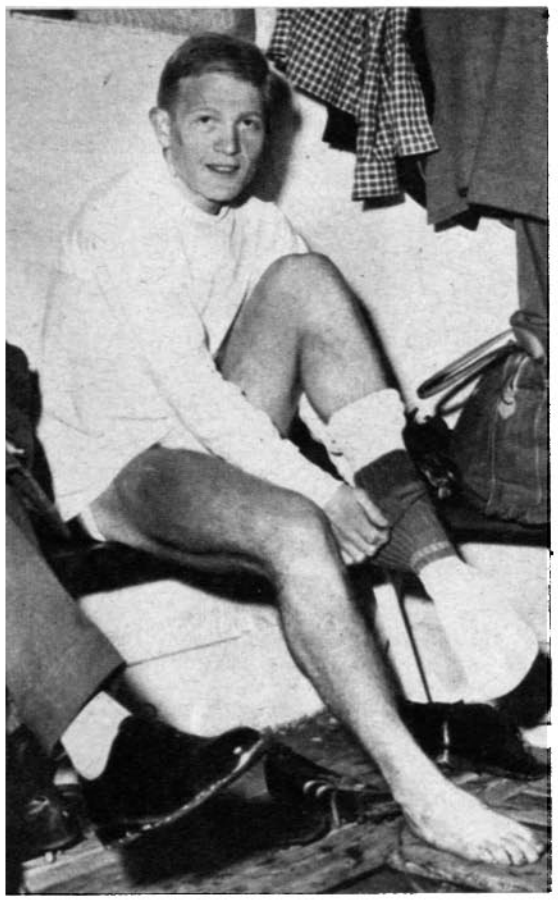
Capitaine et arrière droit du R.C. Strasbourg, entraîneur diplômé qui a pris en main les jeunes de son club, René Hauss symbolise la volonté et la ténacité alsaciennes. Il est le seul, avec Stieber, qui ait disputé toutes les rencontres de la saison dernière, et il a de plus, été l'élément le plus régulier, le plus sûr du « onze ».

Il va sans dire que Hauss n'a pas l'intention de raccrocher en si bon chemin : « Nous sommes à présent une formation bien soudée, malgré le rajeunissement des cadres et je pense que nous le resterons en dépit du départ de Georges Peyroche au Stade. On trouvera certainement le Racing alsacien aux alentours de la 10e place. »

« En basculant plutôt vers la première moitié du tableau », précise Robert Jonquet, qui a rassuré les supporters en continuant à entraîner le R.C.S. « Avec ces deux descentes et ces deux barrages, il convient de se méfier ! ».

Grâce à l'épanouissement du gardien Schuth, l'international amateur, prêt à prendre la succession de Remetter, de l'arrière Sbaïz, l'ex-Stéphanois qui vient d'épouser une charmante Strasbourgeoise, des demis Forny et Merschel, des attaquants Gress, Hausser et aussi Zanotti, un stagiaire de Freyming, qui a déjà donné de fort belles promesses, et au concours des « vieux », Devaux, Stieber, Gonzalès, Zsamboki, Koza, Nabat, Leblond, Muller, le coach « Bob » Jonquet compte remplir une nouvelle fois son contrat à la satisfaction générale. Il serait étonnant qu'il n'y parvienne pas.

Freddy KOENIG.



Bruneton ou un Toulouse F.C. rajeuni et plus vivant que jamais.

TOULOUSE

BRUNETON OU UN SANG NOUVEAU

La moyenne d'âge de l'équipe toulousaine atteignait la saison dernière 28 ans...

Un rajeunissement auquel on aurait déjà dû penser depuis longtemps s'imposait... Encore fallait-il le réaliser judicieusement, sur plusieurs saisons bien entendu...

Le président Doumeng est un homme éclectique et réaliste, joignant à ses fonctions de dirigeant celles de maire de Noë (coquette bourgade située très près de Toulouse) et de secrétaire général d'un important organisme agricole.

Il résolut, en accord avec son entraîneur, Léon Deladérière, d'acquérir Régis Bruneton, l'actif demi de l'O.M., 24 ans et volontaire...

Si la première opération se trouva parfaitement résolue (pour 80.000 F), par contre la seconde tarda à se réaliser, Schultz n'acceptant pas tout d'abord de servir d'échange avec le centre avant Grochulski (25 ans) de Nancy, huitième meilleur buteur de Nationale 1962-63 !

Contrarié sur l'attitude de son joueur, le président toulousain signifia à celui-ci : « Vous avez un mois pour trouver un nouveau club, sinon je résilie votre contrat ! » Et Schultz finit par donner son accord.

Heureusement pour les Toulousains, en quête d'un leader d'attaque, le Redstarman Baraffe, 21 ans, avait rallié à temps la « cité rose » pour jouer dès le 3 août à Béziers en Coupe de la Ligue... C'est d'ailleurs lui qui réalisa le but initial de la saison.

Précisons que tous les joueurs furent placés sur la liste des transferts payants. Marseille en profita pour faire des offres intéressantes à Boucher. A 31 ans, l'international toulousain accepta « l'affaire ». Ainsi, en 1963-64, le capitaine du T.F.C. conservera ses galons, mais à la tête des troupes du président Luciani, après dix ans de « bons et loyaux services » sous les couleurs « rouge et blanc ».

« P'tit Léon » Deladérière, premier intéressé par toutes ces transactions, nous confirma le bien qu'il pensait de ces récents changements : « La saison écoulée, nous confia-t-il, je n'étais qu'un entraîneur débutant ! Or diriger, composer et psychanalyser une équipe demande un certain laps d'adaptation ! C'est fort d'une meilleure expérience que j'entreprends ma tâche cette année. Sur le plan technique, nous pouvions, la saison dernière, rivaliser avec les meilleures formations. Hélas ! face à des ensembles plus jeunes, nous fûmes quelquefois dépassés... Je m'attacherai donc, cette saison, à surveiller d'abord la condition physique des joueurs, ensuite leur comportement technique. Les stagiaires Abache, Globès, Lehuraux, Micas figureront à tour de rôle dans l'équipe afin de s'aguerrir et si M. Doumeng veut poursuivre sa politique « jeunesse », je demeure persuadé que d'ici deux saisons Toulouse possédera ce « sang nouveau » indispensable pour pouvoir tenir les premiers rôles...

Je suis persuadé que nous ferons mieux que l'an passé », dit Léon Deladérière, toujours aussi gouailleur, mais conscient de ses responsabilités.

Confidentiellement, ajoutons que « P'tit Léon » a promis ferme à son président de finir parmi les trois premiers du classement de Division I.

Georges BONNEMAISON.

VALENCIENNES

TOUT SUR LES EPAULES DE MASNAGHETTI

Serge Masnaghetti, roi des « buteurs », a l'impression d'avoir travaillé... pour le roi de Prusse. Pendant toute une saison, il avait œuvré, avec l'aide de ses camarades, pour égaler le record d'Anderson. L'objectif atteint, il pensait voir monnayer ses talents par un transfert, rêve de tout footballeur croyant la vie meilleure... ailleurs Hélas ! aucune demande ne fut formulée pour lui et après quelques jours de réticence, il se remit à la disposition de ses employeurs pour employer la formule consacrée.

Il sera donc cette saison encôre l'homme de base de la formation valenciennoise. L'homme sur qui reposera — plus que jamais — l'efficacité de l'ensemble. En effet, si aucun élément nouveau n'a été acquis (Markiewicz et Koehl, prêtés, étant simplement rentrés au bercail), l'attaque s'est dangereusement affaiblie : Lubiato a abandonné le football pour reprendre l'exploitation vinicole paternelle, et Keller, moins philosophe que Masnaghetti, n'entend pas rejouer s'il n'est pas transféré. Malheureusement pour lui, il faut être trois pour conclure un transfert, l'acheteur étant de loin le plus difficile à trouver.

Bref, le quintette offensif, avec deux titulaires et demi, pour employer l'expression de Domergue, le militaire Guinot ne pouvant se produire qu'épisodiquement au côté de Masnaghetti, et Guillon paraît très léger. Les jeunes sont encore tendres et l'on comprend que le responsable valenciennois déjà mis en état d'alerte par la blessure de Masnaghetti, indisponible pour la première phase de la Coupe de la Ligue, tourne en rond et réclame des renforts. Les finances du club ne permettant pas de procéder à des acquisitions, reste l'éventualité d'échanger des défenseurs en surnombre.

Jamais une saison n'aura débuté dans des conditions aussi fâcheuses. Que Masnaghetti soit de nouveau touché et ce sera la catastrophe !

De surcroît, navré que la pénurie d'effectifs supprime toute émulation nécessaire à une formation ayant constamment tiré le maximum de ses ressources, Domergue redoute déjà la relégation. Désabusé, il résumait ainsi la situation : « L'Equipe » titrait, il y a quelques mois, que V.A. était l'équipe de l'avenir. L'affaire paraissait possible à l'époque, mais aujourd'hui on se surprend à espérer : pourvu que V.A. n'ait pas été l'équipe du passé ! »

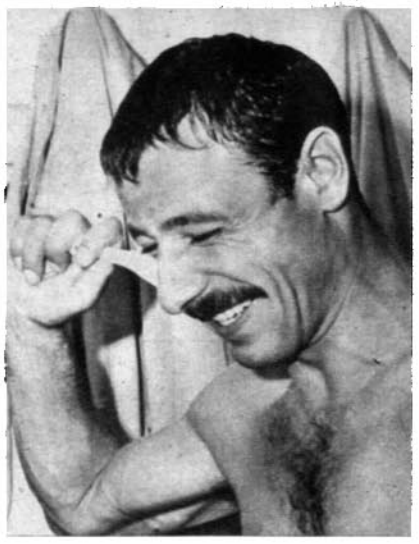
René PENEZ.

Masnaghetti fera tout pour conserver sa couronne.

DIVISION II

AIX

VIVE NAGY !



Voulez-vous parier que Nagy fera beaucoup parler de lui à Aix ?

Il y a dix ans exactement, l'Association Sportive Aixoise était admise dans le concert des clubs professionnels. « Tout nouveau, tout beau », dit le proverbe. Ce fut vrai pour le club provencal qui se lança dans des folies dès le jour de son admission.

La méthode fut désastreuse sur tous les plans et quelques années après, les responsables en arrivaient à une politique beaucoup plus sage, ô combien !

Maintenant il n'est plus question d'acquérir des joueurs en renom, sinon pour encadrer les jeunes formés au club ou recrutés dans la proche région. C'est ainsi que le 10e anniversaire de l'A.S. Aixoise a été marqué par le transfert à Aix de Ladislas Nagy, qui fut détrôné au Stade Français, justement par un pur produit de l'Association Sportive Aixoise : Georges Carnus.

Nagy, avec l'expérience d'une longue carrière professionnelle, avec des qualités physiques et morales qui sont indéniables, doit apporter énormément à l'équipe du président Germain Reynier, notamment assise, sûreté et constance qui lui faisaient défaut depuis le départ pour la capitale et la consécration de Jo Carnus.

A Aix, dans l'ambiance d'un club modeste qui n'a rien de comparable avec celle qu'il put connaître à Nancy ou au Stade Français où il fit l'essentiel de sa carrière, Nagy est à même de prendre le départ d'une deuxième carrière. Le gardien à moustache doit faciliter l'éclosion des jeunes que prépare Bela Herczeg et qui ont noms : Richard, Pin, Plante, Revelli, Véran, Valentin, Esposito, Ledonche, Biancheri, etc. qui représentent maintenant la force vive du football aixois, lequel repose aussi sur l'Ivoirien Abdou Sené et l'Espagnol Luciano Plaza, qui font office de chevronnés dans cette jeune formation provençale.

Raymond MARC.

POUR DEUX PLACES AU "PARADIS"

BESANÇON

MEERSEMAN AVEC LE MINIMUM

Pour savoir ce que pense exactement Roger Meerseman qui entame sa troisième saison au RCFC en qualité d'entraîneur, il faut se lever de bon matin, comme on dit en Franche-Comté, car cet homme du Nord, peu bavard, ne livre qu'assez rarement le fond de sa pensée.

Toutefois en faisant les questions et la moitié des réponses, en interprétant ses silences, on arrive à soulever un coin du voile sur ses regrets et ses espoirs. Le moins qu'on puisse dire c'est que la situation actuelle n'engendre pas l'optimisme chez l'entraîneur bisontin.

« Votre effectif actuel se réduit à cinq joueurs pros : Rocco, Bonato, Grévin, Fruhauff et Zimmermann. Est-ce vous qui avez fixé le nombre des éléments à conserver et choisi ces derniers ?

— Ce sont les dirigeants qui, contraints par des impératifs financiers, ont décidé de se limiter au minimum autorisé. Pour le choix j'ai naturellement formulé un avis dont on a tenu compte dans la mesure où les joueurs pressentis voulaient bien accepter les conditions proposées par le club.

— Ce qui laisse sans doute entendre que vous n'avez pas eu entière satisfaction ?

— J'aurais voulu conserver au moins deux pros de plus, car même en complétant l'effectif avec Roset, Crionnet et Savoie, stagiaires la saison dernière, et quelques amateurs du cru, nous n'arrivons qu'à un total de douze joueurs valables. C'est peu pour tenir le coup durant toute une saison. Par ailleurs le rajeunissement exagéré d'une équipe est une arme à double tranchant : celle-ci risque de pécher par manque de maturité et d'expérience.

— Franchement, que pensez-vous de votre nouvelle équipe et de ses possibilités ?

— La défense ne me donne pas d'inquiétude. Ses éléments sont

Le travail ne fait pas peur à l'obstiné Meerseman.

ardents, robustes, adroits... Et la présence en son sein d'anciens comme Grévin et Bonato lui confère un certain métier. Pour l'attaque c'est différent : Fruhauff et Zimmermann sont des valeurs sûres, encore qu'ils soient tous deux inconstants. Certes, Crionnet, dont la technique et la vision du jeu sont remarquables, peut devenir à brève échéance le cerveau de cette attaque. Mais Commerçon et Bouchaton, aux qualité prometteuses, ne sont pas encore mûrs pour réussir de grandes choses. En outre, l'ensemble est assez léger, je crains qu'il ne manque de vigueur et de force de pénétration, il me faudrait deux éléments, un constructeur qui sache diriger les jeunes et tirer les ficelles, et cet oiseau rare que cherchent tous les clubs, un avant centre marqueur de buts.

— Et vous ne pensez pas pouvoir obtenir l'un et l'autre avant le début du championnat ?

— Je vous l'ai déjà dit, les finances du club interdisent la moindre acquisition, et un joueur prêté, il faut quand même le payer. Peut-être qu'un accord interviendra entre les dirigeants et Juliani ; ce dernier qui la saison dernière n'a pas vu son meilleur rendement pour plusieurs raisons d'ordre privé, pourrait me rendre de précieux services.

— Pour résumer, quelles sont vos ambitions et vos objectifs ?

— Faire honorablement figure dans la compétition, satisfaire notre public qui est assez difficile et préparer l'avenir, bien qu'on ne sache pas de quoi celui-ci sera fait. »

S. GROSFILHEY.

BEZIERS

PLEIMELDING MISE SUR BACQUIER

Est-ce un cas unique ? Il doit être au moins assez exceptionnel... L'A.S. Béziers démarrera cette saison dans le Championnat de Division II sans présenter à son public un seul joueur professionnel nouveau. La réussite obtenue en 1962-63 avec Cristol, les progrès réalisés par les Lavagne, Facerias, Dupuy, sans parler de Bourdel, affirmé depuis plus longtemps, ont incité à poursuivre le recrutement parmi les amateurs régionaux. Pour combler en partie le vide créé par le transfert de Cristol au Stade et la restitution de Gianella à Nice, l'entraîneur Pleimelding compte sur un avant centre de 18 ans, Bacquier, venu de Mazamet. Un autre jeune, Masini, un Montpelliérain, est destiné à doubler Fioriti au poste d'arrière central. C'est tout, et c'est peu, si ces deux garçons déçoivent ; ce sera suffisant si l'un au moins — de préférence le premier — confirme les espoirs que l'on met en lui.

Ce résultat ne surprendrait pas tellement les dirigeants et les supporters biterrois, qui ont une confiance totale dans un entraîneur dont la capacité pour former les joueurs encore novices est unanimement reconnue et proclamée. Et aussi pour faire rendre aux autres tout ce qu'ils ont en puissance. Car si les amateurs cités plus haut ont accompli à Béziers des

Pleimelding a perdu deux sérieux atouts mais il a des jeunes.

progrès extraordinaires. Gianella s'y est vraiment révélé, et des hommes comme Vidal et Salen y ont peut-être réalisé la meilleure étape de leur carrière.

Si, comme la saison dernière, les « espoirs » sont encadrés par des joueurs expérimentés — à cet égard, l'acquisition définitive de Vidal est extrêmement souhaitable — l'A.S.B. pourra obtenir, malgré ses ressources modestes, un classement honorable en Championnat. Ses supporters ne lui demanderont pas davantage.

André MAURY.

BOULOGNE

DOUGLAS LE GLADIATEUR

Qu'on le veuille ou non, l'U.S. Boulogne, c'est tout de même bien Douglas. Sa haute stature, sa couleur de peau, son shot éclair et puissant, voilà de quoi se faire remarquer sur un terrain de football et c'est pourquoi, bien souvent en déplacement, les spectateurs voient d'abord Douglas et ensuite l'équipe boulonnaise.

Cette saison encore, l'étonnant avant centre boulonnais conservera son poste car il y aura assez peu de changements dans l'équipe d'André Cheuva qui n'aura perdu que Garofalo et Bonnet et qui a décidé de faire entière confiance aux jeunes. C'est pourquoi Payen, prêté par Lille, est arrivé pour garder les buts et qu'un jeune attaquant d'Alger, Catarino, a été engagé tandis que Grabowski (Dunkerque) revient à Boulogne.

Il appartient donc à Douglas « l'ancien » de diriger la jeune cavalerie Papin, Zapetta, Grabowski, Catarino, Martin, qui l'entoure. C'est ainsi que Douglas a subi une transformation spectaculaire. Lui, le finisseur, le buteur, occupe maintenant une position repliée au centre du terrain et travaille la balle comme un véritable inter. Cela ne l'empêche pourtant pas de tenter sa chance au but car il veut défendre sa réputation d'homme « valant » depuis quatre saisons à Boulogne 17 buts en Championnat et plus de trente buts au total dans sa saison.

Jusqu'au dernier moment les dirigeants boulonnais se demanderont si Douglas restera dans leur attaque. En effet, à la fin de la saison dernière, Charleroi avait fait une offre commune pour Bonnet et Douglas. L'offre était particulièrement intéressante mais le géant noir n'a pas voulu « s'expatrier ». Ensuite ce fut un match d'essai avec Reims. Un match au cours duquel Douglas conquit le public rémois par son côté spectaculaire. Mais finalement l'affaire ne s'est pas réalisée, les dirigeants rémois n'étant pas tous d'accord sur son sujet et la majorité ayant opté pour le Dunkerquois Bourgeois.

Il n'en est pas moins vrai que Douglas, qui porte depuis cet essai des bas « rémois » à l'entraînement, progresse continuellement. Il sera encore demain l'élément de base de l'équipe boulonnaise qui compte toujours sur l'expérience du Yougoslave Tasic au poste de relayeur et qui possède un trio défensif de première sûreté avec Porquet, Turcy, Bolton, trois garçons de moins de 24 ans.

Michel DERUMAUX.

Avec un Douglas toujours aussi puissant, Boulogne créera des surprises.

CANNES

MURO LA MERVEILLE DES HESPERIDES

Lorsque les équipes de Cannes et de Monaco pénétrèrent de nouveau sur le terrain, après la mi-temps, lors de la Coupe de la Ligue, les spectateurs furent déçus : Muro n'était plus là.

« Un match tous les trois jours, à mon âge, je finirais par y laisser

mes vieilles plumes » — et l'entraîneur-joueur de l'AS Cannes décida de ne pas reparaître devant le public niçois. Un public niçois qui retrouvait l'artiste qu'il avait connu quatre ans auparavant, et qu'il se prenait à regretter.

Oui, durant les quarante-cinq minutes qu'il joua, Alberto Muro a certainement fait naître quelque nostalgie chez les supporters de l'OGCN, le club auquel il appartint avant d'aller à Nancy. Toujours cet art du contre-pied, de la feinte, de la passe et du tir. Ce fut un récital.

A trente-six ans, Muro demeure un des tout premiers attaquants opérant en France.

Le secret de cette forme ? Une conscience de tous les instants. Il ne s'accorde aucun écart, aucun répit. Pendant ses vacances à Montbéliard, il s'est entraîné avec Paul Wartel. Chaque jour, tous tous deux s'en allaient dans une salle « travailler » pendant une heure.

C'est à ce prix que l'Argentin de Cannes assume avec un égal bonheur sa double fonction de joueur et d'entraîneur. Un rôle extrêmement ingrat qu'il est le seul d'ailleurs à tenir en France.

« Cette année, nous jouons mieux que la saison dernière. D'une part, je connais mieux mes joueurs et, d'autre part, notre équipe est plus solide. En défense surtout. Je crois qu'il faudra compter avec nous. »

Tony BESSY.

Cannes possède en Muro un entraîneur-joueur unique en son genre.

CHERBOURG

L'EXPERIENCE DE SBROGLIA

Jules Sbroglia aura 35 ans à la fin de l'actuelle saison. Autant dire qu'il terminera sa carrière pro à Cherbourg en juin prochain.

Son menton pointe toujours autant, son verbe est toujours aussi haut et aussi précipité ; seuls ses genoux, ses vieux genoux, sont un peu plus « pâles » qu'autrefois. Ce sont d'ailleurs ses genoux qui lui causent quelques tracas au début d'une saison qu'il ne voudrait pas manquer.

Car c'est lui, Jules Sbroglia, qui aura, sur le terrain, la responsabilité d'une équipe rajeunie, transformée tant dans ses dirigeants, que dans ses joueurs et ses idées.

Cherbourg possède en Sbroglia un obstiné et un battant.

Des responsables nouveaux sont venus en cette quatrième année d'expérience professionnelle. Ils ont transféré Simon et Moine à Nantes, rendu leur liberté à Muller, Yapi, Khima, Scapinello et Baillez. Ils ont recruté Saddek, Lekkak, Lhomme, Herbault, Bolis... Ils ont changé la formule et se sont, avec l'aide de l'industrie locale, résolument orientés vers le semi-professionalisme. Ils ont voulu réaliser un sorte d'association dirigeants-joueurs-spectateurs. Cette association ne marchera que si personne ne triche.

S'il n'y a pas de réussite en fin de saison, Cherbourg risque de disparaître.

Pour sa dernière saison, « Sbro » ne voudrait pas qu'on pût lui imputer une telle faillite.

FORBACH

LA MOISSON DE DUPAL

La saison passée, en ce qui concerne le recrutement, Louis Dupal avait été mis devant les faits accomplis. Il avait donc travaillé avec le moyens du bord. Ce fut plutôt pénible.

Cette fois, en revanche, il a eu son mot à dire. Il a sillonné la région minière durant des mois pour superviser les meilleurs amateurs du coin. Forbach, plus « Cendrillon » que jamais, ne peut pas se permettre d'acheter cher ! Cela ne veut pas dire qu'avec les amateurs il fera plus mal qu'avec des pros en fin de carrière !

La moisson est abondante. Avec les nouveaux Akamaniuk, Gricar, Wieczorek venant s'ajouter aux anciens Konrady, Housselstein, Urbaniak, Olexa, l'U.S. Forbach a une allure merlebachoise très prononcée. Abondamment saigné, le S.O. Merlebach n'est pas content, on s'en doute. D'autre part Franck et Raspotnik (Stiring), Sinnes (Hayange), auxquels on peut adjoindre Breitling, Lang et Koenig,

Pour Dupal la patience est presque toujours récompensée.

sont également susceptibles de faire quelques matches avec les pros. Beaucoup de jeunes, en somme...

Comme il l'a fait à Lens où il aida Theo, Wisnieski, Stopyra, Polak, Ziemzack à s'épanouir, Louis Dupal compte bien « révéler » à Forbach quelques-uns de ces jeunes, notamment les espoirs Koch, Atamaniuk, Sinnes, Gricar.

Au chapitre des doléances, il déplore le départ du solide défenseur alsacien Merschel, retourné à Strasbourg qui l'avait prêté.

Pour l'entraîneur forbachois, l'équipe forbachoise ainsi retouchée, entourée et guidée par les quatre seuls professionnels 100 % du club (Konrady, Kowal, Salladarre, Bachortz) devrait jouer un très bon rôle.

A.-J. BOULLIUNG.

GRENOBLE

ALBERT BATTEUX A 20 ANS

Vous voulez mettre votre club au régime et vous vous offrez l'entraîneur le plus cher de France. Avouez que vous n'êtes pas logique. » C'est ce que s'est entendu dire M. Behr, le président grenoblois lorsque la venue d'Albert Batteux au club alpin fut définitivement réglée. Pourtant, au fur et à mesure que les jours passent, le F.C. Grenoble est persuadé qu'il a réalisé le transfert le plus étonnant et le plus bénéfique qui soit en enrôlant Batteux sous sa bannière.

Ce transfert de Champagne aux Alpes de l'ex-entraîneur de l'équipe de France se fit d'ailleurs d'amusante manière. Batteux, avisé que Reims se séparait de lui, surmonta son immense déception et attendit les offres. Mars, avril, mai passèrent sans qu'aucun club se manifestât. Ni en France, ni à l'étranger. C'est alors que M. Behr, rencontrant Batteux, l'aborda timi-

Albert Batteux a retrouvé ses vingt ans à Grenoble.

dement, persuadé qu'il faisait fausse route et que sa démarche avait même quelque chose d'inconvenant. Batteux l'étonna alors par sa franchise : « Je pourrais vous dire que j'ai dix offres. En fait, je n'en ai aucune. Mais aller à Grenoble ne me déplairait pas, parlons-en. ». M. Behr, surpris, se demanda alors dans quel guêpier il s'était fourré et dans quelle impasse financière il s'engageait. Mais Batteux, superbe, le rassura : « Mes prétentions financières sont illimitées, dans un sens comme dans l'autre. » C'est ainsi que Batteux alla à Grenoble.

Il est bien évident pourtant que si Batteux l'avait désiré et avait suffisamment patienté, il aurait pu aller à Monaco ou même à Benfica. Mais Batteux n'est pas, au sens propre du terme, un homme d'argent. S'il l'avait été, il n'aurait jamais laissé passer l'offre de Barcelone, il y a quelques années.

Non, si Batteux a accepté d'aller à Grenoble, c'est parce qu'il y a trouvé de la sympathie et d'immenses possibilités. Et puis, la décision de Reims de se séparer de lui l'avait fouetté dans son amour-propre, non pas tant la décision elle-même que les intrigues et les bassesses qui l'avaient entourée. Alors, repartir de zéro, bâtir à nouveau quelque chose et confondre ses détracteurs qui mettent en doute sa valeur et sa carrière, c'est tout le rêve d'Albert Batteux le Grenoblois.

Les Grenoblois, leur président M. Behr en tête, n'ont pas encore digéré leur descente en Division II mais ils ont le mérite de reconnaître leurs erreurs. Ils ont décidé de repartir sur des bases financières saines tout en refusant de brader leur effectif et de se séparer de Roland Guillas qui n'a pas encore justifié son retentissant transfert de la saison dernière. Persuadés que Grenoble, ville en pleine expansion, peut devenir un foyer ardent du football, ils veulent bâtir quelque chose de durable sans précipitation hâtive, cette précipitation qui leur a coûté si cher. C'est pourquoi ils ont fait appel à Albert Batteux et à son expérience. Ils ne lui demandent pas un retour immédiat en Division I, mais pour l'instant d'éveiller le F.C. Grenoble et de le rendre conscient de ses possibilités. Avec un effectif intéressant dans lequel on compte Guillas, Ludo, Donnard, Stopyra, notamment, avec une équipe de dirigeants jeunes et dynamiques, avec un public prêt à s'enthousiasmer, Albert Batteux a les moyens de faire de grandes choses. A lui de jouer !

Jacques THIBERT.

LE HAVRE

LE RETOUR DE DEVROEDT

De toutes les conversations entretenues par le président Robert, Jean Martinne ou Pierre Crinière, le secrétaire général, il apparaît que le H.A.C. s'apprête à vivre une saison modeste. Cette attitude est dictée à la fois par des impératifs financiers, mais aussi par le souci de refaire au sein du club doyen un climat de camaraderie et de bonne volonté. On sait que Di Loreto est parti pour Blois. Pour le remplacer au titre d'entraîneur et de meneur d'hommes, plusieurs noms avaient été évoqués. C'est en définitive sur l'international hollandais Arie Devroedt que s'est porté le choix des responsables normands. On se souvient encore au Havre et à Rouen de la brillante carrière de joueur que Devroedt avait effectuée dans les années 51-52. Après avoir passé brillamment les examens du stage de Reims, Devroedt était retourné dans sa Hollande natale. Il s'occupa de plusieurs clubs. Tous les renseignements accumulés par MM. Robert et Martinne étant excellents, Devroedt retrouva donc Le Havre où il n'a gardé que de très solides amitiés. Joueur consciencieux, technicien de premier ordre, footballeur de combat, il a maintenant réalisé la synthèse de ses qualités passées pour les mettre au service de l'entraînement. Dès les premiers contacts avec leur nouvel entraîneur, les joueurs havrais ont été

fixés. Camaraderie et discipline sont les premiers éléments du travail. Devroedt ne nous a pas caché qu'en restant fidèle au 4-2-4, il compte également sur le succès du

Avec Devroedt les Havrais auront une ligne de conduite bien tracée.

football offensif. C'est pourquoi son grand souci est de trouver un buteur.

Peu de transferts ayant été réalisés, il semble que l'équipe normande sera sensiblement la même que celle qui évoluait la saison passée. Certes Samoy est parti pour Lille et Bouchache à obtenu un transfert libre qui lui permet de retourner en Algérie, plus précisément à Philippeville. De Mola n'est pas encore rentré de Buenos Aires et les frères Soukhane, à l'heure où nous écrivons ces lignes, n'ont pas encore donné de leurs nouvelles. Bien entendu, la structure de l'équipe se trouve ainsi démantelée.

Les buts seront gardés alternativement par l'amateur Bourgier et par le stagiaire Ballanger. Le premier est du style Ruminsky. Ses qualités sont la puissance et l'intervention. Seul son dégagement laisse encore à désirer. Le second, d'un gabarit plus modeste, est le genre de portier nerveux, très fort sur sa ligne, mais qui a encore besoin de s'améliorer dans le commandement de sa défense. On ne cache pas au H.A.C. le désir d'incorporer des amateurs venus de la division d'honneur et qui, la saison dernière, sous la direction avisée de Villenave, ont réalisé de gros progrès. Ce sont le centre avant Sanchez, l'intérieur Février et le demi Paillet. Il semble qu'actuellement, seuls Ferrari et Halberda n'aient pas encore trouvé un terrain d'entente avec leurs dirigeants. Mais on espère fermement que cette situation sera dénouée avant le 1er septembre.

Ainsi le H.A.C. qui entend repartir sur des bases nouvelles, avec à sa tête un homme comme Devroedt, peut fort bien se comporter dans la compétition future.

André PONSOT.

LILLE

BIGOT
OU LE QUITTE OU DOUBLE

Pour la quatrième fois consécutive, le L.O.S.C., « porte-drapeau » du football français durant les dix années de l'après-guerre, démarre en Deuxième Division...

Ce long purgatoire doit rapidement prendre fin si l'on veut que le football sauve, dans la capitale de la Flandre, la brillante situation qu'il a connue et qu'il cherche à retrouver.

De cela, tout le monde est conscient et, pour tenter de réussir, le club nordiste a fait peau neuve.

Sur le plan direction tout d'abord. Toute « l'équipe » de l'ancien premier président de France, M. Louis Henno, s'est retirée. Les destinées du L.O.S.C. sont maintenant aux mains d'hommes jeunes et brillants, dynamiques et pleins d'ambition, avec à leur tête, M. Jean Denis.

Sur le plan sportif ensuite, avec le retour au bercail de Jules Bigot, ancien capitaine d'un des « onze » de la grande époque, qui a accepté la difficile mission de ramener le club au premier rang.

Homme de caractère, ancien major du stage de Reims, Bigot a jalonné sa carrière de belles réussites, au Havre, à Toulouse, à Lens et tout récemment à Bruges où le « Cercle » ne tenait absolument pas à perdre l'homme qui avait mené à bien une saison qui semblait, au départ, désespérée, tant le « matériel » mis à sa disposition était léger.

Réussira-t-il là où d'autres Lillois comme lui (Vandooren, Baratte, Poitevin) ont échoué ?

Indiscutablement, sa tâche sera ardue, d'autant qu'on lui pardonnera peu, après l'effort tout particulier qui a été fait pour mettre à sa portée un maximum d'atouts.

On a beaucoup parlé de Lille ces derniers mois, précisément en raison des démarches effectuées pour « remettre à neuf » un effectif qui perdait Van Gool (retour en amateurs), Jacquet, Konieczka, Debeilleix, Luczak, Hartmann, B. Lefèvre, Levandowicz...

Autant que l'on puisse en juger par les premières rencontres, le recrutement a été judicieusement fait.

En défense, les internationaux Charles Samoy et Marcel Adamzyck, qui appartenaient respectivement au Havre et à Nancy, ont apporté cette sûreté dont on déplora tant de fois l'absence par le passé. Stakowiak, et les jeunes Navarro et Dacquet, complètent une ligne qui doit être très forte lorsqu'elle sera parfaitement homogène.

En attaque, Bourbotte (revenu lui aussi au club de ses débuts), Faynot (ex-Stade) et Oleksiak (ex-Saint-Etienne) constituent avec les Baden, Lafranceschina, Montagne, un bon « noyau ». Il apparaît cependant que Lille manquera d'un véritable finisseur. Jules Bigot espère-t-il le trouver en Lafranceschina dont il avait fait, à Lens, le deuxième buteur de la Division Nationale ?

Une chose est certaine : l'entraîneur lillois est particulièrement influent. Depuis qu'il a retrouvé Clauws, celui-ci est redevenu le meilleur Lillois ! Pourquoi Lafranceschina ne ferait-il pas de même pour le plus grand bien du LOSC... qui n'en demande pas plus pour posséder — enfin ! — tous les éléments de réponses au « quitte ou double » dans lequel il est engagé ?

René VERKRUSSE.

Le retour de Jules Bigot : un coup de fouet pour le football lillois.

Si Jean Robin ne réussit pas ce sera à désespérer de l'O.M.

MARSEILLE

ROBIN
LA DERNIERE CARTE

Un nouvel O.M., semble-t-il, est né. M. Zaraya s'est retiré de la scène, après une politique qui a conduit le club au bord du gouffre. C'est le docteur Luciani, un homme qui a l'appui de la municipalité, qui lui succède, sans moyens ni grandes espérances. En vérité, si l'on nous permet ce rapprochement, cela ressemble étrangement, dans un autre genre, à cette fameuse République fasciste italienne constituée après la première chute du Duce et qui ne survécut guère aux abus du premier et long régime totalitaire mussolinien. Comment imaginer en effet que ce nouvel O.M. de fortune pourra sans financement ni matériel surmonter la profonde crise morale et budgétaire née de sept longues années de lamentables errements ?

Toujours est-il que voici l'O.M. justement revenu au niveau des plus humbles et qu'en attendant de renouer avec son illustre passé — si jamais cela revenait un jour... — il lui faut carrément repartir de zéro, comme un vulgaire Forbach ou Cherbourg et comme si le public phocéen méritait une telle dégradation. Ainsi, en est-on venu à rappeler le bon Jean Robin, l'homme des heures plus ou moins glorieuses, pour assumer une responsabilité technique que lui seul — ne serait-ce qu'en raison de son inaltérable serment de fidélité à cet O.M. dont il est membre depuis... sa naissance — pouvait accepter. Et voilà donc Robin appelé du même coup à abattre ses derniers atouts pour tenter d'opérer un sauvetage qui s'annonce infiniment difficile.

« Nous allons tenter de sauver la situation avec les moyens du bord », a dit le charmant garçon, qui ne se dissimule évidemment pas les difficultés de sa tâche, et d'ajouter : « Bien sûr, nos visées devront être modestes, tout au moins dans l'immédiat. Après, on verra bien. »

Autant vous dire que le grand renouveau tant attendu n'est pas pour demain.

L'O.M. est trop esclave de son énorme déficit pour pouvoir envisager autre chose qu'une sorte de plan quinquennal. Mais on peut se demander s'il survivra jusque-là, d'autant que ce ne seront sûrement pas les recettes de la prochaine saison qui pourront alléger sa dette... Pour l'heure, toutefois, il reste à Robin l'espoir de ne pas trop traîner, puisque aussi bien, Bruneton a été le seul joueur transféré parmi les quelque sept ou huit que l'on espérait vendre. Les Sansonetti, Dogliani, Moulon demeurent donc aux côtés de quelques jeunes — dont Sejnera, Escale, Bordère — avec lesquels Robin entend composer jusqu'au bout. Il y a aussi le solide Boucher, prêté par Toulouse, et il pourrait y avoir aussi Moreira, Milazzo et Roy, si on ne les avait trop acculés. Mais en faisant à ces trois derniers des offres véritablement déplorables (et c'est là, plus qu'ailleurs, qu'une réforme du football pro est souhaitable), le docteur Luciani n'a sûrement rien gagné. Au contraire, c'est l'O.M. qui en sortira perdant. Comme toujours, du reste...

Victor SINET.

Delcampe, c'est du cousu main.

LIMOGES

DELCAMPE
UN DOYEN DE 29 ANS

"Eu égard à la situation financière, il n'est pas question pour nous d'acquérir des vedettes, mais bien de les découvrir." Voilà ce que Maurice Blondel — sinon à la lettre, tout au moins dans l'esprit — s'entendit dire lorsqu'il prit la succession de Pierre Flamion au début de la saison passée. Cette politique pleine de sagesse — qui semble au reste être la seule capable de sortir le football français de l'ornière — n'était pas pour déplaire à cet homme qui fut un « battant » comme joueur et l'est resté comme entraîneur. L'accession de « son » équipe en quarts de finale de la Coupe où elle tomba avec les honneurs — et par péché de jeunesse — devant Reims lui apporta une belle satisfaction.

Cette saison il en espère d'autres, à commencer par le Championnat où Limoges visera le haut du tableau tout en poursuivant sa politique des jeunes.

C'est ainsi que dans le onze, Bernard Delcampe, avec ses 29 ans et demi, fera figure de doyen à côté de Desremeaux (19 ans) promu arrière central, et Taulé (18 ans), autre joueur de soutien en défense. En outre, avec l'international amateur Eugène Laffon, Blondel tient un joueur du champ de grande classe, de même qu'avec Jean-Jacques Meinie. Quant à Pierre Boucher, ses premières sorties prouvent qu'il doit littéralement éclater cette saison comme avant de pointe, ainsi que Mouilleron qui a terriblement progressé, et Alain Barret, ancien ailier gauche de l'équipe de France amateurs. Si l'on ajoute Nourredine, distributeur de jeu extraordinairement doué, et peut-être Touré qui, finalement, resterait à Limoges, on voit que le L.F.C. possédera encore une légion offensive redoutable. Et comme Blondel sait qu'il peut toujours compter sur la solidité des Medebih, Maurelet et Ferry, ainsi que sur Renaud — dont il attend beaucoup — on comprend que le coach limousin n'ait pas peur de l'avenir. Un avenir vers lequel il se tourne résolument avec une équipe qui aura une moyenne d'âge de 23 ans... et de l'enthousiasme à revendre.

Claude FRANÇOIS.

METZ

LA REVANCHE DE SOERENSEN

Si Soerensen confirme ses intentions, Metz fera du bruit.

Si le FC Metz se lance dans une nouvelle aventure, s'apprête à livrer la bataille la plus importante peut-être pour sa survie, Jorn Soerensen, lui, prend un nouveau départ dans sa carrière de footballeur. Pour le remarquable stratège danois, qui pouvait briguer la saison passée le titre absolument symbolique de meilleur étranger de France, tout recommence en effet.

Le football a ses vérités et notamment celle voulant qu'une hirondelle ne fasse jamais le printemps. Pourtant le seul Soerensen a manqué l'an dernier et Metz ne fut pas lui-même. Venu trop tard en Lorraine (en novembre 1961 où ses débuts coïncidèrent avec le désastre du Parc des Princes : un certain 11-2 infligé par le Racing) pour pouvoir éviter la relégation du FC Metz, Soerensen n'a pu être la saison dernière le meilleur atout du club mosellan qui espérait la montée.

Octobre 1962 et Boulogne lui furent fatals puisque, dans un choc avec le portier boulonnais Garofalo, Soerensen contracta une double fracture de la jambe droite.

Une vilaine blessure dont la guérison fut longue, et plus encore la convalescence. Obstiné comme savent l'être les Nordiques, Jorn sut attendre patiemment non sans avoir été à diverses reprises au bord du désespoir, du renoncement. Son malheur faisait aussi celui de son club allant de déception en déception.

On douta même un bon moment de la possibilité d'une résurrection de Soerensen. C'était méconnaître les vertus d'une volonté sans limites.

Pour le sourire d'un petit bout de fille, venue égayer son foyer, Jorn a mis les bouchées doubles. Il voulait être au premier rendez-vous de Jacques Favre, avec l'espoir d'aborder et de finir une saison, sous les couleurs messines. C'est la dernière que prévoit en principe son contrat.

Sera-t-elle celle d'une consécration entrevue un moment l'an passé ?

C'est en tout cas le secret désir de Jorn Soerensen, ce technicien de talent, ce meneur de jeu exemplaire ayant quitté Copenhague il y a près de deux ans pour s'en aller chercher la grande notoriété de footballeur sous d'autres cieux.

Les ambitions de ce garçon intelligent, dans la vie comme sur le terrain, peuvent faire le bonheur de son club. Elles comblent d'aise en tout cas Jacques Favre, résolu à utiliser judicieusement cet atout de premier ordre, ce maître à jouer.

En obtenant du pied droit, c'est-à-dire de sa jambe fracturée, le premier but officiel de la saison du FC Metz, contre Sedan en Coupe de la Ligue, Soerensen a fait un premier pas vers une confiance quelque peu et normalement ébranlée.

D'ores et déjà il est évident que l'équipe mosellane sera tributaire de Soerensen. Il est tout aussi certain que son comportement, ses possibilités, dépendront de la solution du problème des réfractaires Jules Zwunka, Jean Vagneur, Jean-Paul Scheid et Roland Massucci.

Ce sont là, avec Michel Heinrich, cinq candidats au semi-professionalisme que les nécessités actuelles imposent au FC Metz.

Il n'est pas pensable qu'un terrain d'entente ne puisse être trouvé entre les réfractaires et le président Herlory et ce en dépit des tourments financiers que le club de la rue Harelle n'est pas seul à connaître.

Metz jouera son avenir cette saison avec des effectifs encore réduits par le départ de Pierre Tillon (liberté rendue) et celui de Jean Walczak (en quête d'un transfert en Belgique qui tarde beaucoup), voire celui de René Grimbert, toujours soucieux d'émigrer sous d'autres cieux.

La promotion des amateurs Hitz, Kirsch, Niesser, Hardy, Rohr, Gschwendtner et même celle de l'amateur de Reims Richard Gaud (un homme en qui Favre espère beaucoup) n'est pas une garantie permanente pour le FC Metz.

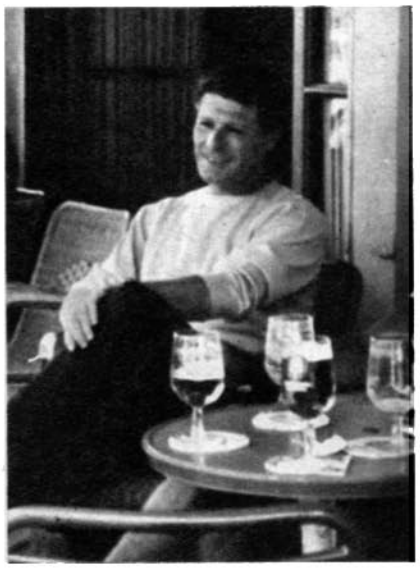
André LEMAY.

MONTPELLIER

LA DEUXIEME CHANCE DE FAVRE

Le S.O. Montpellier saison 63-64 aura un nouveau visage : celui de l'austérité. L'état des finances est tel en effet qu'il amena les responsables à « serrer la vis » et à comprimer les dépenses. D'où une cascade de complications, de protestations, de levée de boucliers des joueurs dont la brutale amputation des salaires (et dans de très sérieuses proportions) provoqua la situation actuelle — assez trouble — que l'on connaît...

Un homme regrette de repartir vers une nouvelle carrière dans des circonstances semblables : Louis Favre, surnommé « Youyé »



Favre c'est tout l'esprit du vieux S.O. Montpellier.

par tous les Languedociens, et que l'on a chargé de la direction et de l'entraînement du club à la place d'Hervé Mirouze, tenu pour responsable — d'une façon par trop désinvolte et excessive à notre sens — de la chute du club en Division II.

Chose curieuse : le remplaçant de Mirouze présente une carrière à peu près parallèle à la sienne. Né le 23 octobre 1923 à Montpellier, Favre signe sa première licence en 1936 à 13 ans, au S.O.M. naturellement. A 17 ans, il commence à jouer avec les pros des rencontres de Championnat. Mais c'est la guerre et la carrière de Youye va s'en ressentir. En 1943, il signe son premier contrat professionnel, joue à Montpellier-Languedoc, puis à nouveau au S.O.M. qui est monté en Première Division.

En 47, Favre « monte » à Paris. Il y joue au Red Star (47-48) puis au Stade Français (de 48-49 en 53). Il « redescend » en Languedoc, joue un an (53-54) à Alès, passe à Sète où il reste 3 saisons (de 54 à 57). A ce moment-là, il revient au S.O.M., passe son diplôme d'entraîneur (juillet 58) et prend en main les équipes amateurs du club.

Sélectionné dans l'équipe de France des Jeunes en 46-47, il l'est en France B (47-48), mais se fracture la jambe en 48-49, et ne peut profiter d'une sélection en France A, qui devait ouvrir à sa jeune ambition et à sa valeur confirmée d'ailier gauche une belle carrière internationale. Et c'est le retour au pays.

Youye Favre prend son rôle très au sérieux. Il est autoritaire, actif, consciencieux. Il ne pourra se manifester, toutefois, qu'à travers les joueurs dont il disposera et pour l'instant, le vent souffle du Nord en tempête dans les plaines bas-languedociennes. Sans doute les anciens joueurs : Dessons, Caraballo, Aubert, Mesas, Marc, Mandaron, Bourrier, N'Doumbé, Calmettes, Senglat, Marcialis, Augé, Ferrier, Michel, sont-ils là et assistent-ils aux entraînements. Seuls, Botella, Dessons, Caraballo, Marc, Michel, Senglat ont rejoué. Les autres sont réfractaires aux propositions qu'on leur fait et qui rabaissent leur salaire dans une proportion (considérable) de 3 à 1.

Avec des troupes aussi disparates à l'heure où nous écrivons ces lignes, Favre réussira-t-il son second départ ? L'avenir seul répondra à cette question...

Georges BUSNEL.

NANCY

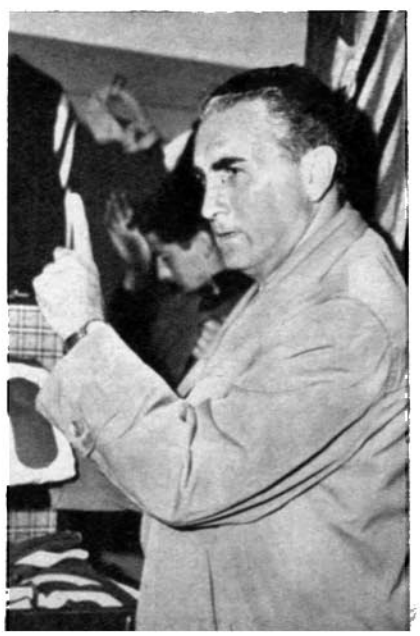
ZATELLI CROIT AU MIRACLE

En 1959, le Dr Boileau et le F.C. Nancy avaient donné à Mario Zatelli l'occasion de prendre le départ pour une nouvelle carrière. L'ancien international l'avait saisie aux cheveux. Alors qu'il avait rongé son frein, loin du devant de la scène, il saisit littéralement à bras-le-corps cette équipe nancéienne qui venait, une nouvelle fois, de descendre en seconde division. Il en faisait un bel outil bien forgé avec lequel, comme en se jouant des obstacles, il replaçait Nancy sur le haut du pavé.

A l'aube de sa cinquième saison en Lorraine, le pauvre Zatelli, redevenu plus que jamais « Mario des Angoisses », reprend un nouveau départ. Mais, cette fois, un grand départ... dans l'inconnu. En tout cas, un bien mauvais départ. De l'équipe qu'il avait dirigée avec tant de sollicitude et de compétence jusqu'à la mener en finale de la Coupe et au 4e rang du classement général, que reste-t-il ? Entre ses mains elle a filé comme sable entre les doigts. Au point qu'on l'a vu, l'autre semaine, diriger l'entraînement... de trois joueurs et que, dans l'équipe qu'il a bien fallu aligner, le 7 août, contre Strasbourg pour le premier match disputé à Nancy, il n'y avait en tout et pour tout, que deux titulaires de la saison dernière ! Allez donc, avec cela, faire bonne figure dans la Coupe de la Ligue et, à plus forte raison, dans le Championnat !...

Mario s'interroge. Après avoir connu des heures fastes avec un club auquel il s'est attaché par des liens sentimentaux très solides, va-t-il assister à la faillite du football pro à Nancy ? Une faillite dans laquelle tout le monde s'accorde à reconnaître qu'il n'y est pour rien. Il veut encore « y croire ». Que Schultz prenne la place de Grochulski, que les vacances argentines de Gauthier et Florindo prennent fin bientôt, qu'Amanieu, Klayer, Gassert, Chevalier tombent d'accord sur les salaires qui leur sont proposés, que Biernat et Valentek ne conservent plus que le souvenir de leurs terribles fractures, que Schwinn, après sa fausse sortie en direction de Creutzwald, soit obligé de revenir au bercail nancéien, que les amateurs Sztur-

A Nancy l'espoir fait vivre Mario Zatelli.



ma, Blanchard, Blum, Forter, Delahaye, Luzi, Gillet, Vicq et Cie s'aguerrissent : alors, avec les fidèles Ferrero et Collot et, peut-être, avec l'appoint de quelque renfort timide, alors, oui, Mario Zatelli pense qu'après ce faux départ, le F.C. Nancy pourrait repartir d'un bon pied et tenir son bout de rôle.

Sinon, c'est à un départ vers d'autres cieux que, la mort dans l'âme, il devrait songer. Et il ne veut pas y croire.

Paul PELOT

RED STAR

DANTHENY ET BERARD NATURALISES AUDONIENS

Comme la saison passée, comme celles qui ont précédé, le Red Star est déjà animé d'une résolution farouche : accéder à la Première Division. Un peu de malchance, une semaine désastreuse et un effectif insuffisant ont éliminé l'hiver dernier l'équipe audonienne de la course à la montée.

Son ambition n'en a pas été amoindrie pour autant, mais au contraire fortifiée sans tomber dans une utopie inquiétante. On

Le talent de Bérard peut faire bien des choses au Red Star.

a le droit d'être modeste en football, mais il est difficile d'être pauvre, et les responsables parisiens se doivent d'espérer sans réserve, mais d'agir avec circonspection.

La nécessité du renfort est là, évidente et reconnue par l'entraîneur Jean Avellaneda.

Deux hommes sont arrivés, destinés à occuper les postes principaux de l'équipe : un gardien, Dantheny ; un avant centre, Bérard.

Le premier est arrivé d'un club qui a disparu, emporté par l'indifférence de son public : Troyes. Il a accepté d'entrer non seulement dans le club, mais dans l'esprit du Red Star et de se trouver en concurrence amicale avec le titulaire précédent : Giussepin. De cette compétition, entre les deux gardiens, de l'émulation qui va en naître, l'entraîneur attend beaucoup, indépendamment de la sécurité que ces deux hommes très près l'un de l'autre en valeur absolue, lui procurent.

Il possède ainsi un dernier rempart à deux faces, à l'abri des méformes, des blessures, en un mot des hasards malheureux de la compétition.

Le second, actuellement militaire à Joinville, jouait à Aix, et sa situation actuelle a évidemment prévalu dans ce changement. De lui, Jean Avellaneda, qui en quelques mois a donné un nom à Baraffe, attend beaucoup. Il espère à la fois son éclosion personnelle qu'il a sentie très proche et par son intermédiaire une concrétisation plus totale d'un système offensif qui lui tient à cœur.

Son adaptation n'est pas achevée, mais son entente avec Rodighiero est déjà prometteuse. Les semaines apporteront à chacun des deux hommes la connaissance de l'autre et par le fait même le plaisir réciproque de se faire jouer.

C'est dans la poursuite de l'opération jeunesse que le Red Star entend réussir dans son entreprise, sauf Baraffe que l'on n'a pu retenir, tous sont restés et s'apprêtent à remettre leur ouvrage sur le métier pour une saison qui sera peut-être celle de la récompense suprême.

Michel LEBRET.

SOCHAUX

KRSTIC HOMME DE BASE

Dans sa version 1963-64, le FC Sochaux-Montbéliard, c'est son entraîneur Roger Hug, cet homme silencieux qui, sans des circonstances particulières qui aboutirent à la descente du club franc-comtois, ne serait pas à la tête d'une formation professionnelle. Ancien de la grande équipe, ce Montbéliardais sage, réfléchi et peu bavard, a, en l'espace d'une saison, accompli consciencieusement un redressement spectaculaire. Sa réussite ne devrait pas surprendre car, depuis des années, à la section de CFA, il avait formé de grands joueurs et obtenu des résultats enviables.

« Notre objectif c'est évidemment la remontée. La saison dernière on débutait dans l'inconnu. J'avais pris les commandes en mars 1962. Avec l'éclatement de l'effectif il fallait « recoller les morceaux », rebâtir une équipe en puisant dans le réservoir de « lionceaux ». Le but a été atteint en ce domaine. Nous avons trouvé un style de jeu et bien des progrès furent accomplis au point de vue collectif. Bourdoncle, Leroy et Molla ont été remis en selle. Nous avons pu construire un onze avec des jeunes tels que Bosquier, Lickel, Schmitt, Gester, venus du CFA, amalgamés avec les nouveaux arrivés comme Krstic, Hugues, Liron, Molla, Latron...

Si nous avions terminé le Championnat en dixième position, personne ne nous aurait jeté la pierre. Cette année nous devrions confirmer. L'absence de Krstic et Leroy durant deux mois avait brisé notre rtyhme et affaibli notre rendement. Il fallait aussi compter avec des fautes de jeunesse, avec l'inexpérience. Très vite nos jeunes ont appris leur métier avec sérieux, avec enthousiasme. Notre effectif est considéré comme complet. Leclerc donne toute satisfaction aux deux ailes. Comme ses camarades il a le sens du jeu et le sens du dévouement à la seule cause de l'équipe. Chez nous il n'y a pas de

Krstic, l'homme de base d'un Sochaux ambitieux.

buteur n° 1, chacun joue pour le partenaire le mieux placé. »

Roger Hug, qui fut le glorieux compagnon de Di Lorto, Mattler, Courtois, Faczinek, etc., se réjouit de constater le goût au travail de ses joueurs et la bonne entente qui cimente l'édifice sochalien : « Nous veillons à ne jamais pratiquer un jeu brutal. Nous ne jouons pas selon les habitudes de l'adversaire. Nous tenons à notre style ». Sur ce terrain, personne ne contestera que Sochaux qui sans « folies » a raison de miser sur la jeunesse, s'attache, sous la férule bienveillante de MM. Bouquet, Deur, Hug et Benoit, à illustrer une manière de sauvegarder les meilleures traditions du vieux club tout en donnant satisfaction au public de 1963-64.

Ajoutons que Roger Hug qui sut redonner une âme — et de l'appétit — à des lionceaux déjà devenus des lions, a eu la chance de disposer d'un « homme de base » tel que le Yougoslave Krstic, un homme charmant, d'une grande probité, qui possède le génie du football et qui le répand autour de lui avec le sourire.

La remontée ? « Le club et les hommes travaillent déjà dans ce sens, mais à cette époque de la saison le FC Sochaux ne connait pas avec précision la valeur des autres prétendants au retour en Première Division. »

Jean-Marie MAULPOIX.

TOULON

LE COCKTAIL DE MIROUZE

Ce n'est pas sans raisons que l'on a pu établir un parallèle entre Albert Batteux et Hervé Mirouze. En effet, si le premier se confondait depuis toujours avec le Stade de Reims, le second, pour sa part, était attaché depuis sa plus tendre enfance à Montpellier. Montpelliérain cent pour cent, Mirouze avait gravi tous les échelons au S.O.M., dont il était l'entraîneur depuis 1956 après y avoir été joueur de 1942 à 1955.

Même dans son épilogue, le cas Mirouze aura donc été identique à celui de son collègue champenois, à cette différence près que le limogeage de Batteux fit grand bruit, alors que celui du mentor héraultais fut exécuté beaucoup plus discrètement.

Le rapprochement entre les deux hommes s'est encore vérifié dans leur manière, à l'un et à l'autre, de repartir en quelque sorte de zéro, puisque si Batteux a accepté d'entraîner Grenoble, Mirouze, quant à lui, s'est tourné également vers un club de Division II, le S.C. Toulon.

Dans l'accueillante cité maritime, Hervé, tel « Bébert » au pied des cimes alpestres, a trouvé rapidement de nouvelles raisons de reprendre goût au football et au « métier ».

« L'ambiance ici est franchement excellente, observe Hervé. Les dirigeants, à commencer par le président Leterreux, sont très conciliants et la situation relativement modeste du club contribue à établir un climat de bonne humeur et de saine camaraderie. Pour ce qui est des joueurs, poursuit le mentor, je dois dire qu'ils sont animés d'un bel état d'esprit et qu'ils peuvent former une équipe dont l'ambition devrait s'affirmer au fil des mois. »

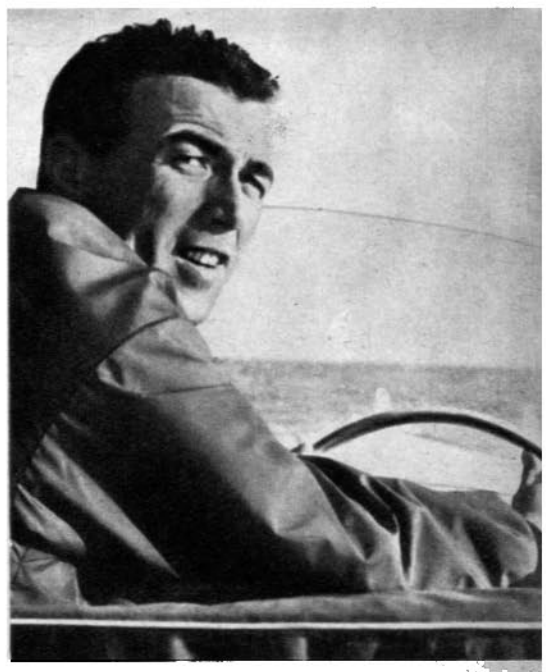
A Toulon, où il est franchement libre de tout mouvement puisque aussi bien il n'a en aucune façon « les poings liés », Mirouze a trouvé un effectif qui n'a rien de miséreux. En effet, il y a d'un côté les Célestin Oliver (toujours solide au poste), Vicot, Borowski, Robinet, Laffont, Salgado, qui apportent le poids de leur science et de leur expérience et, d'autre part, les nombreux jeunes formés au club, tels Simian, F. Blanc, Fabre, tels aussi Meggiolaro, R. Blanc, Aparicio et d'autres encore qui faisaient l'an passé les beaux jours de l'irrésistible équipe junior du S.C.T. qui trusta les succès dans le Sud et à la moyenne de... cinq buts par rencontre.

« De quoi composer un intéressant bloc à base de ce fameux cocktail jeunes-anciens qui paie toujours, assure Mirouze, avant de conclure : « De quoi espérer par conséquent en des jours meilleurs, à condition que l'on nous laisse le temps. »

L'ère Mirouze sera-t-elle pour Toulon celle d'une grandeur retrouvée dont tous les sportifs de la rade rêvent depuis l'ascension manquée de 1959 ?

Victor SINET.

Mirouze a du pain sur la planche à Toulon. Mais il en a vu d'autres...



NOUVEAU DÉPART

POUR L'EQUIPE DE FRANCE HENRI GUÉRIN :

Comme le précise Henri Guérin, la saison passée de l'équipe de France a été celle du renouveau. En tant que telle, elle doit être jugée comparativement, ce qui permet de penser qu'elle a été assez encourageante alors que sur un plan absolu elle apparaîtrait comme assez décevante.

En effet, le recul du temps est nécessaire pour juger de la valeur exacte d'une performance internationale. C'est ainsi que les mauvais résultats enregistrés par l'Espagne, l'Allemagne et surtout le Brésil ont en quelque sorte diminué encore la valeur déjà moyenne des performances réalisées par les Tricolores contre ces adversaires.

Cela dit, il est exact que l'équipe de France, si elle est sortie du tunnel, n'est pas encore en pleine lumière.

Pour y parvenir, il faudra résoudre différents problèmes. Le plus important est d'ordre tactique. Il est vrai que le onze de France a montré

Sur la dune fouettée par le vent du large un homme trottait, torse nu. La mer annonçait sa remontée et l'on eût dit que l'homme avait synchronisé son rythme sur le sien.

Arrivé en haut de la falaise, il s'arrêta un peu pour souffler. Son cheveu déjà rare contrastait avec la puissance qui se dégageait de sa stature d'athlète.

Au détour du chemin, nulle confusion ne pouvait subsister : c'était bien Henri Guérin qui s'entraînait dans les landes qui entourent sa propriété de la Guémorais, petite plage bretonne à quelques kilomètres de Cancale.

Le coin est charmant. C'est également l'avis de Colette et de Léo Ferré qui se sont installés dans la région.

Henri Guérin se prépare donc physiquement pour reprendre l'entraînement de l'équipe de France, mais aussi moralement car il sait très bien que la tâche est double.

Sur sa table de travail, un cahier rouge plein de notes, d'observations et aussi de noms. C'est en quelque sorte le plan de bataille de l'équipe de France à l'aube de la nouvelle saison dont on sait qu'elle sera marquée par le match comptant pour la Coupe des Nations et qui opposera les Tricolores aux Bulgares, à Sofia puis à Paris.

Pendant de longues heures, Henri Guérin a fait en quelque sorte le point de la question pour les lecteurs de « Football Magazine ». C'est cet entretien que nous vous rapportons.

UN BILAN ENCOURAGEANT

Il était nécessaire de faire un retour en arrière, d'analyser encore une fois la saison écoulée, d'en faire le bilan afin d'en tirer le maximum d'enseignements. « Avec le recul du temps, on peut considérer que la dernière saison a été assez satisfaisante si l'on considère qu'il s'agissait d'une saison de renouveau. J'estime qu'il faut objectivement la considérer comme telle. Il s'agissait bien, en effet, pour l'équipe de France, d'une fin de cycle dont le sommet s'est situé à Stockholm en 1958, lors de la demi-finale de la Coupe contre le Brésil, et le point le plus bas à Milan, en 1962, face à la Bulgarie.

Ce cycle d'évolution est d'ailleurs normal et aucune équipe, si glorieuse fût-elle, n'y a échappé.

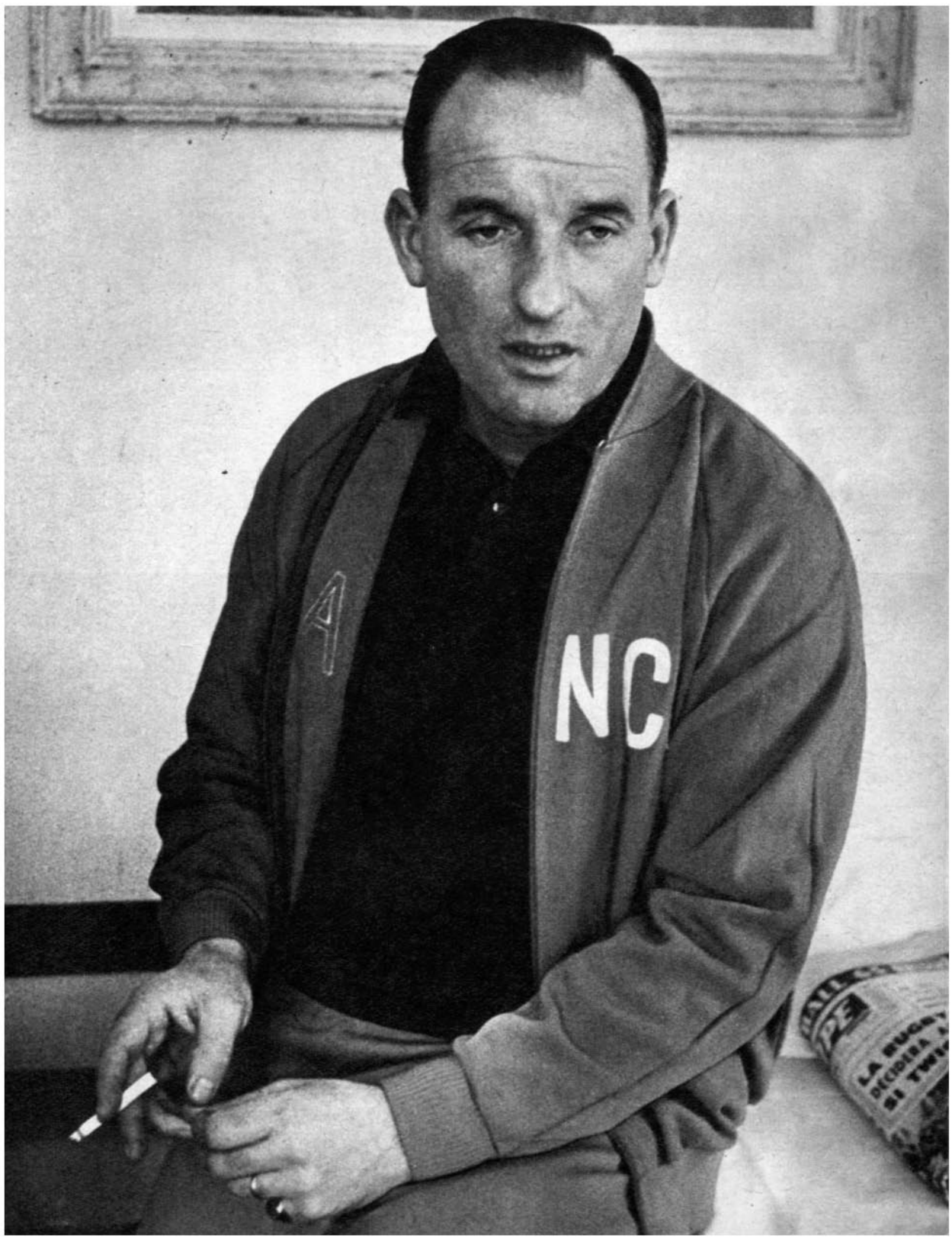
Saison de reprise donc, qui, considérée sous cet angle a été satisfaisante puisque nous avons atteint l'objectif essentiel qui était la qualification pour la Coupe d'Europe des Nations.

Cette qualification, sur laquelle l'équipe de France avait pris une option en obtenant le match nul à Sheffield, se trouvait confirmée par les résultats nuls obtenus à Stuttgart et à Barcelone, respectivement contre l'Allemagne et l'Espagne.

A partir de quoi, et alors que l'on pouvait attendre de l'équipe de France une confirmation plus éclatante de son renouveau, on a enregistré au contraire les déceptions de Rotterdam contre la Hollande et de Colombes face au Brésil.

Mais il conviendrait quand même de rappeler que nous avons archidominé la Hollande et fait largement jeu égal avec le Brésil.

Aussi bien, et compte tenu de cette idée



HENRI GUERIN : « L'équipe de France est à un tournant décisif. »

un visage défensif, compréhensible après Milan mais qui devait progressivement disparaître. Il n'en fut rien — ou presque — au cours de la dernière saison et c'est sans doute là que réside l'échec de l'équipe de France.

Problème à double face d'ailleurs : question d'esprit et d'hommes. Il ne suffit pas de dire qu'on va jouer l'attaque pour y parvenir. Encore faut-il que les hommes soient pénétrés de cet esprit et qu'ils le prouvent.

Les deux penalties occasionnés par Bonnel, inter nominal, sont là pour démontrer que le Valenciennois (dont on ne conteste pas par ailleurs les grandes qualités) n'a pas assimilé ce rôle.

Inversement, la non-sélection de Theo, qui est le prototype du joueur à l'esprit offensif par la précision et l'instantanéité de ses passes, prouve que les responsables de l'équipe eux-mêmes ont l'esprit plus défensif qu'offensif.

Le problème Theo se représentera inévitablement parce qu'il est LE problème fondamental de l'équipe de France. Lucien Leduc a montré le chemin en tirant la quintessence de Theo.

Il suffira de suivre ce chemin avec tout ce que cela comporte de décisions corrélatives.

Et qu'on ne vienne surtout pas nous dire que l'équipe de France manque de joueurs de classe. Ce transfert, certes avorté, de Douis à la Juventus, celui de Wisnieski à Gênes, les progrès fulgurants de Chilan qui ont fait dire à Luciano : « C'est peut-être le meilleur ailier d'Europe », la personnalité des Theo, Goujon, Masnaghetti sans oublier les Loncle, Robuschi ou Peyroche, tout cela prouve qu'il y a du « personnel » de qualité et en quantité.

L'équipe de France est donc à un tournant décisif. Pour le négocier avec bonheur, ses responsables ont des atouts majeurs. Mais des atouts qui devront se conjuguer, non se neutraliser.

L'ÉPREUVE DE VÉRITÉ

UN REPORTAGE DE ROBERT VERGNE

directrice de renouveau, je pense que cette saison 1962-63 a été bénéfique pour l'équipe de France, et je dirai même au-delà des résultats.

LES FONDATIONS

En effet, il y a le résultat spectaculaire — le résultat « sec » comme disent les journalistes — mais aussi le travail obtenu qui ne paye qu'à plus longue échéance.

Il est juste de dire qu'un véritable climat a été restauré dans l'équipe, que le « Club France » a été ressuscité des cendres de Milan. Cela est important et l'on aura bientôt l'occasion de le vérifier.

Sur le plan technique, nous avons adopté le 4-2-4, que nous ne considérons certes pas comme une panacée, mais qui nous a servi de méthode de jeu pour rebâtir l'édifice. Il peut certes arriver que l'équipe de France joue plus ou moins bien, mais on ne peut plus dire qu'elle évolue sans idée directrice, sans plan de jeu, comme ce fut le cas à Milan lors du match capital contre la Bulgarie.

Nous avons également restauré la préparation proprement dite de l'équipe grâce aux stages que la Fédération et la Ligue ont consenti à organiser, grâce également à la presse qui les a réclamés à cor et à cri.

En somme, et pour se résumer, je crois que nous avons terminé les fondations de la « Maison France », Voire du premier étage, ce qui doit permettre de mieux faire comprendre l'étendue de la tâche restant à accomplir.

L'OSSATURE

Et puis, je dirai même surtout, nous avons constitué un noyau, une véritable ossature de l'équipe de France, avec des garçons de 25, 26 ans, sur lesquels on peut compter largement jusqu'à la prochaine Coupe du monde. Ils ont d'abord appris à prendre pleine confiance en leurs moyens, ce qui est l'essentiel de l'expérience internationale et surtout à se connaître, à s'apprécier, donc à se mieux soutenir. C'est seulement à cette condition que l'on crée un véritable esprit d'équipe.

Ces garçons ont nom Maryan, Rodzik, Chorda, Douis, Bonnel, Goujon, Wendling, Ferrier, sans oublier ceux qui ont eu des hauts et des bas comme Robuschi, Sauvage, Herbin, qui nous ont rendu de grands services à certains moments.

Avec de tels matériaux, on peut construire, et même du solide.

On reviendra sur les hommes, mais abordons le style dont on dit précisément qu'il fait l'homme.

Ce 4-2-4 dont on a tant parlé, encore faut-il le bien comprendre afin de mieux l'appliquer. Rappelons sommairement que cette méthode de jeu a été essentiellement destinée à renforcer la défense, par l'appoint d'un quatrième homme, sans affaiblir l'attaque qui en comporte toujours quatre Ce sont les moyens de transmission qui ont été allégés, les agents de liaison étant réduits à deux. D'où la difficulté et l'importance de leur tâche

Ce qu'on demande essentiellement aux « hommes du milieu », c'est une grande clairvoyance, une abnégation et un sens inné du

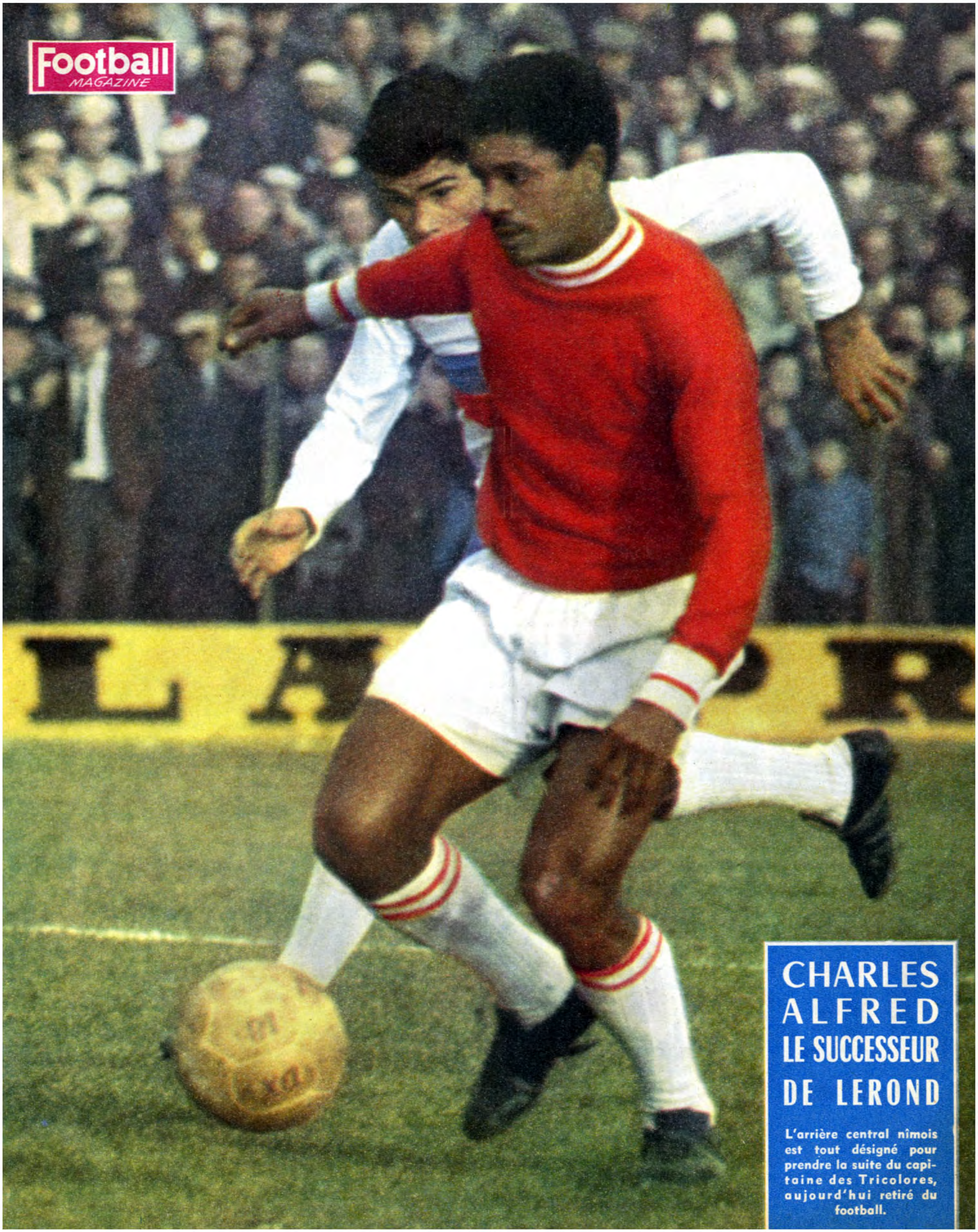
SUITE PAGE 33

DOUIS : le patron des Tricolores aura de lourdes responsabilités.

GOUJON : UN POINT D'INTERROGATION

Transféré à Rouen pour 300 000 francs (record national 63) l'ex-Rennais sera un Tricolore indiscutable... s'il le veut.

Football MAGAZINE



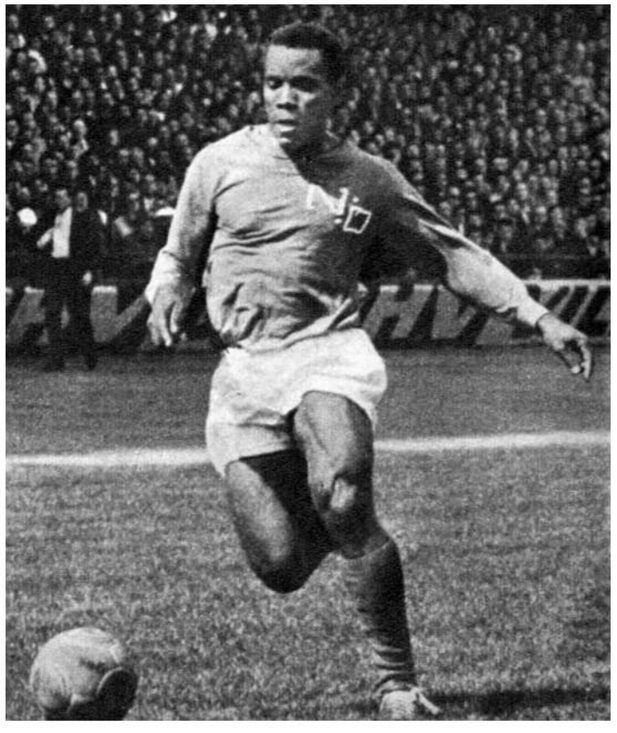
CHARLES ALFRED LE SUCCESSEUR DE LEROND

L'arrière central nîmois est tout désigné pour prendre la suite du capitaine des Tricolores, aujourd'hui retiré du football.

MASNAGHETTI : il retrouvera sa chance.

MARYAN : il demeure un homme de base.

HERBIN : sa classe peut tout lui permettre.



CHILLAN : Georges Verriest et Henri Guérin lui feront confiance.

placement, somme de qualités assez rares chez un seul homme, on en conviendra.

On peut reprocher ce qu'on voudra à Bonnel, à Herbin ou à Ferrier. En fait, ce qu'on pouvait leur reprocher, c'est de ne pas avoir la grande classe d'un Masopust ou d'un Zagalo.

Il est certain que si Bonnel, par exemple, avait le sens stratégique de Theo, ou si celui-ci avait l'activité de Bonnel, nous aurions presque la perfection comme homme du milieu.

Il nous faudra donc travailler dans le sens de la complémentarité quitte à sacrifier l'un de nos « fidèles » : pour ces deux postes essentiels, nous retrouverons Ferrier, Bonnel, Herbin, mais aussi Theo, Piumi, Hidalgo, Stako.

CHARLES-ALFRED SUCCESSEUR D'ANDRE LEROND

Pour le reste, c'est quand même plus facile. Nous avons trois hommes de valeur pour occuper les deux places d'arrière aile : Rodzik, Chorda, Wendling. Ce sera avant tout une question de forme qui les départagera. Maryan est partant certain. Il n'a jamais déçu même s'il a commis une ou deux erreurs, mais qui peut prétendre être toujours irréprochable !

Le gros point de la défense, c'est évidemment le remplacement d'André Lerond. L'expérience d'André tout autant que ses qualités morales en avaient fait un des plus brillants capitaines que l'équipe de France ait connus depuis longtemps.

Pour le remplacer, nous avons songé à Charles-Alfred, à condition, bien sûr, qu'il soit entièrement remis de son claquage. C'est un défenseur impitoyable et son entente avec Pierre Bernard est excellente. Ce dernier est d'ailleurs son plus chaud supporter et cet argument ne manque pas de poids quand on sait l'importance de l'entente entre l'arrière central et le gardien de but pour assurer l'équilibre défensif.

Il va de soi que Pierre Bernard demeure le titulaire incontesté dans les buts. Le néo-Stéphanois est une des valeurs-or de l'équipe de France et nul doute qu'il soit animé d'un bel esprit de revanche à Sofia où il fut battu à la suite d'un but scandaleux lors du fameux match préliminaire de la Coupe du monde.

AUTOUR DE DOUIS

Reste l'attaque. Son homme de base sera évidemment Yvon Douis. L'autre Yvon, Goujon, est moins certain en fonction de son instabilité même. Il nous reste à espérer que ses débuts à Rouen, son nouveau club, soient à la mesure de son talent.

Deux cas, très différents, se poseront encore avec Kopa et Masnaghetti. Le premier cas est double car après les déclarations retentissantes qu'il a faites, Raymond Kopa n'acceptera peut-être pas de jouer, à supposer que Georges Verriest le lui demande.

Quant à Masnaghetti, je n'ai personnellement aucune réticence à son endroit. S'il est « dans le coup », il aura sa chance comme tous.

Reste le problème des ailiers. Je crois qu'il faut revenir à la spécialisation. Le rôle de l'ailier est toujours aussi ingrat et de plus en plus important car il représente un élément capital pour conclure victorieusement le siège de la défense adverse.

C'est pourquoi je pense qu'un garçon comme Chilan s'imposera sans grande discussion à droite. A gauche, Cossou, Sauvage, Robuschi seront, bien entendu, sur les rangs.

Vous voyez qu'après cette revue succincte, on retrouve le problème essentiel qui est celui des hommes du milieu. Je compte d'ailleurs sur la présence de 35 joueurs, c'est-à-dire l'élite, et sur le stage de préparation couronné par le match d'entraînement contre le Standard de Liège pour approcher le plus possible de la vérité. »

Henri Guérin referma ses cahiers de notes et sortit avec son chien parcourir la lande bretonne.

Il sait que cette saison sera capitale pour l'équipe de France comme pour lui-même et il s'y prépare avec un soin méticuleux.

S'il est vrai que le travail sérieux paie toujours, Henri Guérin devrait bientôt connaître ce jour si enivrant qui est celui où l'on sait avoir atteint son but.

Robert VERGNE.

Football
MAGAZINE

PIERRE BERNARD : VIVE LA COUPE D'EUROPE DES NATIONS !

En Coupe d'Europe des Nations l'équipe de France comptera beaucoup sur Pierre Bernard, l'un des meilleurs (sinon le meilleur) gardiens du continent. (PHOTO ANDRE LECOQ)

NOUVEAU DÉPART POUR LA COUPE D'EUROPE DES NATIONS

A L'ASSAUT DE L'U.R.S.S. !

L'U.R.S.S. a conquis la Coupe d'Europe des Nations en 1960, au Parc des Princes. Elle la défend cette saison. La grande épreuve continentale en est à ses huitièmes de finale qui ont commencé avant l'été et seront tous joués avant décembre. Les quarts de finale auront lieu au printemps 64 et le tournoi final à quatre fin juin-début juillet 64 sur le territoire de l'un des qualifiés.

« FOOTBALL MAGAZINE » vous présente l'atout numéro un de chacune des équipes en présence, dont celui de la France qui va retrouver sa bête noire, la Bulgarie.

ITALIE-U.R.S.S.

RIVERA (Italie) : UN MAESTRO DE VINGT ANS

RIVERA : à vingt ans, il a connu tous les succès.

Toutes les étoiles du calcio (où l'on ne fait aucun cadeau), parlent de lui avec une profonde admiration...

Celles du présent :

« C'est le footballeur-né, il n'y a rien à lui apprendre », dit Sivori. « Il fait tout avec une facilité extraordinaire », précise Hamrin. « C'est un modèle de précision », souligne Maldini. « Il peut gagner un match tout seul » affirme Angelillo. « Il a un pouvoir exceptionnel sur le public », considère Corso.

Celles du passé :

« Je retrouve en lui toute ma jeunesse », avoue Meazza. « Il a la maturité d'un joueur de 28 ans », déclare Foni. « C'est, en valeur pure, le meilleur footballeur européen du moment », constate Boniperti.

Cette merveille du calcio, c'est Gianni Rivera, qui a eu vingt ans le 18 août, Gianni Rivera, champion d'Europe, sélectionné dans l'équipe du monde, « Oscar » continental avec ses camarades Maldini et Trapattoni et maître à jouer de la Squadra Azzurra.

Oui, « Il Gianni » est déjà le patron de l'équipe d'Italie, et le sélectionneur Edmondo Fabbri compte énormément sur lui. Le responsable de la Squadra mise d'ailleurs à cent pour cent sur les jeunes. Il a choisi des garçons comme le gardien Vieri (Torino), l'arrière central Guarneri (Inter), l'arrière gauche Facchetti (Inter), le demi Trapattoni (Milan A.C.), les attaquants Corso et Mazzola (Inter), et bien entendu Rivera.

Cette nouvelle vague a 22 ans de moyenne d'âge. Elle est pleine de vie, elle se bat avec un enthousiasme magnifique, elle a recréé un esprit de club dans l'équipe nationale — et fait dire à Maldini, le défenseur de charme, le capitaine-doyen de 30 ans : « Avec ces garçons-là, tout paraît possible. »

C'est donc sans le moindre complexe que la Squadra Azzurra, victorieuse du Brésil (3-0), et de l'Autriche (1-0), abordera le géant soviétique en 1/8 de finale de la Coupe d'Europe, d'abord à Moscou puis à Rome.

Et dans ces deux occasions, Rivera sera un atout maître.

Avec sa façon de tout simplifier quand il le faut et comme il le faut.

Avec ses feintes de corps à peine visibles, et de frappes toujours décisives.

Avec ses grands et ses « petits ponts » spectaculaires et irrésistibles.

Avec son sens de l'harmonie, de la place, du geste et de la distance.

Avec la fierté de ne copier sur personne.

Avec son sang froid à l'instant décisif. Celui d'un vrai Piémontais qui garde les pieds sur terre quoi qu'il se passe, fait la part des choses, va droit au but fixé, gagne de l'argent (beaucoup d'argent) sans le jeter par les fenêtres, se méfie intérieurement des flatteurs et écoute comme un garçon de vingt ans bien élevé les conseils d'un père conscient des réalités parce qu'il a travaillé dur toute sa vie et sait que la gloire est la chose la plus fugitive au monde.

Max URBINI.

YACHINE (U.R.S.S.) : IL EST ENTRÉ DANS LA LEGENDE

YACHINE : il rêve d'une seconde Coupe d'Europe.

Il vient d'atteindre l'âge critique (35 ans) du footballeur mais il reste, en U.R.S.S. et dans le monde, l'un des champions les plus prestigieux que son pays ait donnés au sport. Entré vivant dans la légende, Lev Yachine a apporté au poste de gardien une autre dimension et, à ce titre, on lui gardera estime et admiration.

Lev Yachine eut la révélation de ce qu'il sentait confusément en voyant jouer le Bulgare Sokolov qui, le premier, sortit de sa surface, prit une part prépondérante au jeu collectif et révolutionna complètement la panoplie traditionnelle du gardien. Yachine comprit tout de suite où était la vérité et il décida d'utiliser au maximum ses réels talents de joueur du champ. Il atteint ainsi une véritable perfection dans son rôle de quatrième arrière.

Sa souplesse de chat, malgré sa très grande taille, ses mains énormes ressemblant à celles du basketteur Tatum, son intuition à deviner le geste qu'allait faire l'attaquant adverse, en firent alors l'incontestable numéro un mondial. Son équipement entièrement noir et sa casquette sans forme ajoutèrent à sa légende en le faisant ressembler à une immense pieuvre noire.

Le sommet de la carrière de Yachine eut lieu au Parc des Princes, un soir de juillet 60, contre la Yougoslavie. Cette nuit-là, Yachine fit un match prodigieux, montrant toutes les facettes de son talent et arrachant à lui seul la Coupe d'Europe des Nations. En 62, au Chili, Yachine n'eut que des malheurs et on pensa que sa carrière était virtuellement terminée. Pourtant, Dynamo de Moscou vient de rappeler son diable noir et s'en félicite en dominant le Championat soviétique.

A 35 ans, Yachine n'est pas encore mort et il a bien l'intention de participer cette saison au sensationnel choc qui opposera l'U.R.S.S. à l'Italie en huitièmes de finale de la Coupe d'Europe des Nations. Cette rencontre pourrait bien d'ailleurs décider de l'attribution de la Coupe elle-même. Et si Lev Yachine est dans un bon jour, alors tout est possible.

Jacques THIBERT.

FRANCE-BULGARIE

DIEV (Bulgarie) : UN BUT PAR MATCH

DIEV : le ressuscité du football bulgare.

Le football bulgare a été dominé durant les dix dernières années par l'inamovibilité d'une équipe — le CDNA — au titre de champion du pays et l'omniprésence de la plupart de ses joueurs dans l'équipe nationale. Football sans grandes vedettes, il a toutefois été auréolé par la classe internationale indéniable de certains de ses éléments et qui mit en vedette aussi bien dans le pays qu'à l'étranger certaines individualités tels Kolev, Naidenov ou Bojkov.

Mais tout aussi bien le règne du CDNA que l'exclusivité internationale des vedettes précitées relèvent aujourd'hui du passé. Car par sa victoire en Championnat (pour la première fois depuis 25 ans), un club de province — le Spartak de Plovdiv — vient de normaliser une situation rendue quelque peu néfaste pour le football bulgare par le monopole artificiellement soutenu de l'équipe du CDNA. C'est là incontestablement une double victoire des plus salutaires pour le football bulgare, tant sur le plan individuel que collectif.

Car de nouvelles étoiles commencent à briller sur l'horizon du football bulgare, dont le

rayonnement nouveau est une garantie pour l'avenir. Et l'année 1963 vit la confirmation d'une personnalité marquante, tenue quelque peu à l'ombre jusqu'ici, mais qui, en éclatant, vient de s'affirmer le chef de file de cette nouvelle génération qui doit assurer la relève pour le football bulgare : Todor Diev, grande vedette de la nouvelle équipe championne de Bulgarie et élément percutant de l'équipe nationale.

Diev, avec ses 29 ans, est incontestablement un ancien. Il a d'ailleurs fait ses preuves internationales sur de nombreux méridiens, avant de prendre l'éclat que lui confère la victoire de son équipe à laquelle lui, buteur de la saison, a largement contribué.

Ce colosse (1 m 87 et 88 kg), terreur du Championnat, avec ses 26 buts marqués en 26 matches, est un pur produit de l'école de football de sa ville natale de Plovdiv qui, de tout temps, fut une citadelle du football en Bulgarie (3 équipes en Première Division) et disputa à plusieurs reprises déjà la primauté de la capitale en matière de football.

Diev a connu une enfance difficile, car ses parents (manipulateurs de tabac) ont longtemps peiné pour subvenir aux besoins de leur nombreuse progéniture.

Le caractère du jeune Diev s'aguerrit dès son plus jeune âge, car lorsqu'il vient au sport (il est né en 1934), la rivalité des deux grands clubs locaux, Botev et Spartak, est à son point culminant, provoquant souvent des batailles épiques entre supporters des deux clubs. Le destin a voulu que le père de Diev touche en héritage un petit terrain vague dans un quartier excentrique de la ville, citadelle farouche du club Botev. Mais Diev sent dès ses premiers pas en sport un attrait indéfinissable pour le Spartak. Et la vie ne fut pas souvent facile pour le footballeur en herbe à ses débuts.

Mais bâti en puissance et grandissant rapidement, il sait se faire respecter, d'autant plus qu'âgé à peine de 15 ans, il bat régulièrement ses aînés au sprint (11"5 au 100 m et 6 m 20 au saut en longueur en 1949), car il passe ses journées sur la piste. De football, il n'est pas question. Mais il a un frère aîné, Boris, pour qui le football prime tout. Gardien de l'équipe juniors du Spartak, il oblige le jeune Diev à l'entraîner chaque jour dans un pré voisin, en lui tirant des penaltys et des coups francs à longueur de journée. Aussi Todor acquiert-il une force de frappe de la balle étonnante qui décidera rapidement de sa carrière. Le cas est peut-être banal, mais vaut la peine d'être conté. Accompagnant son gardien de frère à un match dans une ville voisine, Diev se voit enrôlé par l'équipe pour parer au forfait de dernière heure d'un des attaquants. L'histoire veut qu'il marque le but victorieux pour son équipe. Diev est gagné par le football et ne le quittera plus.

Il ne quittera pas non plus son club, le Spartak, auquel il est resté fidèle depuis plus de dix ans malgré les offres les plus flatteuses de clubs de Sofia. Et malgré que les sélectionneurs ne jurent que par le CDNA et ne recrutent leurs internationaux que parmi les footballeurs du club de l'Armée, Diev s'impose à tel point qu'il devient à partir de 1956, et à son tour, international bulgare à part entière.

Et lorsqu'il est au faîte de sa carrière, une terrible maladie s'abat sur ce colosse éclatant de force et de santé : la tuberculose. Les médecins décèlent une caverne et estiment Diev perdu définitivement pour le sport et le football en particulier.

Deux années durant (1958-1959) on ne voit plus Diev dans les stades mais on ne cesse de surveiller étroitement l'évolution de sa maladie. Car il y a évolution. Les médecins crient au miracle, et la constitution généreuse de Diev prend peu à peu le dessus sur la maladie, la caverne se résorbe en un temps record et, en moins de deux ans, complètement guéri, il foule de nouveau la pelouse des stades.

Dès 1960, Diev reprend sa place en équipe nationale. International B à ses débuts (2 sélections), Diev compte actuellement 41 sélections en équipe nationale, pour laquelle il a marqué 17 buts.

Son palmarès international est assez riche puisqu'il compte 116 rencontres internationales (avec son club et diverses sélections nationales). En Championnat, il a été le pilier de son équipe, le Spartak de Plovdiv, pour laquelle il a joué 210 matches au cours desquels il a marqué 187 buts.

Diev poursuit actuellement une seconde carrière, après la terrible maladie qui avait menacé de mettre fin à ses exploits sportifs. Avec son équipe, le Spartak de Plovdiv, il vient de remporter le Championnat de Bulgarie, succès particulièrement appréciable et auquel ne sont pas étrangers les 26 buts qu'il marqua au cours de la saison.

Car Diev reste plus que jamais le buteur, le réalisateur sur lequel compte non seulement son équipe de club, mais aussi l'équipe nationale. Joueur puissant, possédant un jeu de tête des plus efficaces, Diev est un danger constant pour toutes les défenses, car c'est un joueur de pointe très remuant, aussi bien à l'aise à l'aile droite ou l'aile gauche qu'au centre, en meneur d'attaque accompli.

D'ailleurs, l'entraîneur hongrois Volentik, qui a actuellement la charge de la préparation de l'équipe nationale bulgare en vue du match de Coupe des Nations contre la France, le 30 septembre à Sofia, fait de Diev son atout maître de la ligne d'attaque, en faisant de lui un second avant centre chargé de la conclusion de toute descente vers les buts adverses.

Georges MILTCHEV.

BERNARD (France) : UN GRAND PATRON

Après la retraite internationale du trio Colonna, Remetter, Abbes, l'équipe de France se mit à la recherche d'un gardien de but. Lamia le Niçois eut sa chance, mais le catastrophique France-Yougoslavie du Parc anéantit sa carrière internationale. On pensa alors à un jeune qui pourrait s'aguerrir et prendre la place vacante. Taillandier le Racingman faillit bien être celui-là : il débuta contre la Yougoslavie, joua encore contre la Pologne et la Finlande, mais une série de blessures le relégua dans l'ombre.

C'est ainsi que Pierre Bernard, à 28 ans, fit enfin son entrée dans l'équipe de France. On savait bien qu'il avait tous les dons, mais l'épithète d'éternel espoir semblait l'avoir marqué à jamais. A Bordeaux déjà, lorsqu'il avait été international junior, amateur et B, on lui prédisait une très grande carrière. Mais les blessures avaient succédé aux blessures, souvent même quand Bernard était aux portes de l'équipe de France. Ce ne fut donc qu'une revanche sur le sort, lorsque Taillandier, blessé, lui permit de faire ses débuts internationaux contre la Bulgarie à Colombes le 11 décembre 1960.

D'emblée, ce fut pour lui la grande consécration. Son sang-froid, sa sûreté de mains, sa clairvoyance dans ses renvois de balle firent l'unanimité et ses treize sélections suivantes allaient même en faire l'officieux numéro un européen. De cette longue période d'attente et d'incertitude qui précéda son éclosion, Bernard garde un assez mauvais souvenir : « C'est vrai que je me suis parfois découragé, mais il y avait de quoi. Finalement, c'est Sedan qui m'a remis en selle. Là-haut, tout est simple, franc, direct. Personne ne triche et il faut prendre ses responsabilités. Et puis, il y a une ambiance extraordinaire. Oui, c'est mon passage à Sedan qui m'a complètement épanoui. »

Bernard, maintenant, est un patron. Il commande sa défense et, tout en prenant moins de risques, il a amélioré son efficacité. Il excelle à quitter sa ligne pour fermer les angles de tir et ne perd jamais son sang-froid. Enfin, sa détente, son coup d'œil et ses réflexes de chat, en font, lorsqu'il est en forme, l'un des meilleurs gardiens que la France ait possédés.

A 32 ans, au sommet de sa carrière, voilà Bernard bien parti pour une excellent saison avec Saint-Etienne et l'équipe de France qui aborde une saison décisive. Quatre matches sont à son programme : Bulgarie-France, le 29 septembre et France-Bulgarie, le 26 octobre qui peuvent nous valoir une qualification aux quarts de finale de la Coupe d'Europe des Nations. France-Suisse, le 11 novembre et France-Belgique, le 25 décembre. Sans compter, bien sûr, si nous sommes qualifiés, les deux matches de quarts de finale. Un programme qui ne fait pas peur à Pierre Bernard.

Jacques THIBERT.

YOUGOSLAVIE-SUÈDE

JUSUFI (Yougoslavie) : UNE VALEUR-OR

JUSUFI : on le surnomme « mur de défense ».

Le 8 décembre 1939, dans le petit village de « Zli Potok », près de Pristin, le maçon Jusufi déborda de joie. Ce jour-là naquit son fils qu'il prénomma Fahrudin. L'heureux père partageait sa joie avec ses concitoyens. Personne ne pensait en ce temps que le destin de cet enfant, né en montagne dans un coin sauvage de la région yougoslave appelée Kosmet, pourrait être différent de celui de son père avec la vie difficile d'une nombreuse famille dont les hommes doivent s'en aller à « pecalba », le travail saisonnier hors du domicile étant inévitable pour subsister jusqu'à la prochaine saison.

Le père Mahmud était un habile maçon. En été il avait toujours du travail, c'est pourquoi il décida de quitter avec sa famille le village dont le nom même, « Mauvais Ruisseau », dit assez la vie qu'on y mène. En ville sa vie ne fut pas meilleure. Mais il réussit à faire étudier ses enfants. Il se rendit un jour à Belgrade. Il habitait dans la pauvre banlieue de Belgrade, près de la route de Smederevo. Le petit Fahrudin grandissait et avec les autres enfants — dans les faubourgs de grandes villes il y en a tant qu'on ne peut les compter — il courait après le ballon de chiffon. On l'inscrivit à l'école primaire et il commença à aimer le football.

Persévérant, consciencieux, avide de savoir, il joua d'abord dans le petit club Pobeda, classé dans la plus petite division belgradoise.

Dans la maison où habitait la famille Jusufi résidait aussi un supporter de Partizan. Il voyait le dimanche les rencontres de la banlieue, curieux de découvrir un espoir et de le persuader de passer dans son club. Il jugea bien vite Jusufi et le fit entrer che les juniors de Partizan où il s'affirma rapidement. On lui donna le surnom de « mur de défense ». Il l'a conservé...

Le premier grand succès de Fahrudin Jusufi survint en 1958 quand l'équipe des juniors de Partizan enleva le Championnat. Dans ce onze jouaient les frères Cebinac, Kovacevic, le frère cadet Milutinovic et les autres vedettes actuelles. L'entraîneur hongrois Kalocsaï entraînait alors l'équipe première de Partizan. Il décida de jouer tout de suite la carte Jusufi qui avait 17 ans. Jusufi évolua ainsi avec Bobek et Zebec. Dès le premier match il donna raison à son entraîneur.

Depuis, Jusufi est monté en flèche. Il joue régulièrement en équipe nationale. Il donne confiance à sa défense et à toute son équipe. Il sait faire face tout seul dans les graves situations, contre-attaquer et pénétrer jusqu'au but de l'adversaire. Il porte le ballon sûrement et rapidement, crée la panique chez l'adversaire et sollicite le partenaire le mieux placé.

Jusufi est l'un des rares joueurs toujours présents. Il lui arrive rarement d'être blessé. Il est toujours en excellente condition. Il entre vite dans la manière de jeu des autres joueurs. Son jeu correspond à tout système ou toute tactique. C'est vraiment un grand joueur. Le football lui est entré dans le sang.

Jusufi est aussi un bon étudiant. Il a terminé ses cours à l'Ecole des Finances à Belgrade. Son avenir est ainsi assuré. A Partizan il gagne à peu près 1.200 francs par mois. Il est marié. Sa femme Natasa a terminé ses études à l'Ecole commerciale, mais elle ne travaille pas car la jeune famille Jusufi compte déjà deux enfants. Deux fils : Enver, né en 1960, et Alexandres, né cette année.

Jusufi, meilleur arrière yougoslave de tous les temps, espère jouer en équipe nationale

malgré son service militaire très proche... battre la Suède et aller très loin.

Petar STEVCIC.

JOHANSSON (Suède) :
OU LA VIE COMMENCE A TRENTE-CINQ ANS

La Suède a une équipe très expérimentée, puisqu'elle a 30 ans de moyenne d'âge, une équipe qui a battu la Hongrie (2-1), l'U.R.S.S. (1-0) et fait match nul avec la Yougoslavie (1-1) la saison passée. Elle doit ces résultats à un homme qui est, avec Maldini, le meilleur arrière central européen. Il se nomme Eke Johansson, capitaine de l'I.F.K. Norkoepping.

Johansson a déjà 35 ans. Mais il n'est pas « marqué ». Il a pourtant averti ses dirigeants qu'il céderait sa place et ne jouerait plus à la fin de 1963. Mais comme il est toujours là, et meilleur que jamais...

Eke est un hercule. Il ressemble à un acteur de Hollywood. Il a une allure formidable avec ses 1,84 m et ses 79 kilos. Il joue depuis 10 ans dans son club comme arrière et demi. il a gagné 6 fois le Championnat. Mais c'est au centre de la défense qu'il a trouvé sa place. Eke a un sens formidable de l'anticipation. Son tacle est sec et dur mais jamais incorrect. Il est probablement le meilleur spécialiste du tacle glissé. Souvent un avant centre pense qu'il lui a échappé mais perd soudain le ballon.

Ce brave garçon a eu la plus grande déception de sa carrière en 1961, lorsqu'il fut écarté pour les deux matches décisifs contre la Suisse. Les sélectionneurs préférèrent alors Gustafsson, de retour d'Italie. Ce fut la catastrophe. Johansson jura alors qu'il ne jouerait jamais plus dans l'équipe nationale. Mais un changement à la direction de l'équipe nationale l'a fait changer d'avis.

Eke Johansson a joué 39 matches pour la Suède et il en jouera sans doute encore une dizaine. Il vit très simplement avec sa petite famille (un garçon et une fille). Il a construit lui-même une villa élégante. Oui, c'est un homme qui a réussi et fait l'admiration de tout le monde. Si la Suède élimine la Yougoslavie le 18 septembre à Malmoe, le nom de Johansson deviendra célèbre en Europe. même à 35 ans !

Wolf LYBERG.

HONGRIE
ALLEMAGNE DE L'EST

TICHY (Hongrie) :
LE TZIGANE AU PIED D'OR

TICHY : les Hongrois ont une confiance illimitée en lui.

Il jouait encore dans les faubourgs de Budapest aux Cheminots, lorsque « l'équipe d'or » hongroise remportait, l'une après l'autre, de magnifiques victoires. C'eût été alors un sacrilège que de désunir le trio Kocsis - Hidegkuti - Puskas. Néanmoins, Lajos Tichy, âgé de 17 ans, plaidait pour ses droits avec une insistance toujours croissante, et quand, en 1953, il prit une grande part dans la victoire de l'équipe hongroise juniors au tournoi de l'U.E.F.A. à Bruxelles, il fut engagé par Honved, entre Kocsis et Puskas. Dès lors, il fut impossible de le négliger lors de la composition de la sélection nationale. C'est ainsi qu'en 1955, année d'une grande tournée de la représentation hongroise dans les pays du Nord, Gustav Sebes le prit comme réserviste en compagnie d'un autre espoir du moment. Contre la Suède, Sebes fit reposer Hidegkuti et Tichy fit ses débuts internationaux. Il marqua un but spectaculaire. Peu après, il élimina définitivement son illustre prédécesseur qui se retira bientôt du jeu...

Depuis lors, Tichy est un membre très influent de la sélection. le joueur le plus efficace de l'équipe. Il n'est plus avant centre mais inter gauche à côté d'Albert. Sa magnifique constitution et sa force physique (1,78 m, 76 kg) le rendent capable d'affronter les défenses les plus massives. Il tire fort et est aussi un excellent technicien. Sa capacité de travail et sa combativité sont exemplaires.

Ces dernières années il a été toujours le roi des buteurs. Depuis 1957, il a réussi 124 buts officiels ! En équipe nationale (64 sélections) il ocupe la quatrième place avec 47 buts, derrière Puskas 83, Kocsis 75 et Schlosser 59. Les gardiens le redoutent comme la peste, et dans la plupart des rencontres il a toujours un « garde du corps ».

Tichy est un amoureux du football. Le sélectionneur Lajos Baroti a une confiance illimitée en lui. En Coupe d'Europe des Nations, Lajos Tichy sera « l'exécuteur des sentances ».

Lazlo LUKACS.

KAISER (Allemagne de l'Est) :
SON REGNE N'EST PAS TERMINE

Quand, le 20 octobre prochain, l'équipe de la R.D.A. (République Démocratique Allemande, autrement dit Allemagne de l'Est) rencontrera la Hongrie en huitièmes de finale de la Coupe d'Europe des Nations, Manfred Kaiser jouera sans doute son trentième match en équipe nationale. Le blond demi de Wismut Karl-Marx-Stadt est à l'heure actuelle le meilleur footballeur de R.D.A. et c'est lui qui a donné à l'équipe nationale ce visage rénové. Manfred Kaiser (ce nom signifie « empereur ») est un garçon de grande classe, il est modeste, franc, et il est devenu la coqueluche des publics allemands. A 35 ans bientôt, il n'a jamais été expulsé d'un terrain et il est, pour tous, le vivant exemple de la réussite sportive. C'est pour cela que la presse sportive de l'Allemagne de l'Est l'a élu comme « footballeur de l'année 63 ».

Kaiser, de son surnom « Manni », fit ses débuts de footballeur à dix ans dans la ville de Zeitz, au poste... d'ailier droit. Il y acquit notoriété et expérience avant d'être transféré à Gera (où il habite toujours), puis à Aue. Son intelligence et sa technique en faisaient un élément indispensable et il semblait impensable qu'il puisse jouer à une autre place. Puis en 1958, par obligation, on l'aligna comme demi droit au cours d'un match. Ce fut une révélation : on tenait en Kaiser l'un des meilleurs demis d'Europe.

Kaiser est certainement, sur le terrain et dans la vie, l'un des joueurs allemands les plus intelligents. Calme, réfléchi, remarquable technicien, il s'est beaucoup servi de son expérience d'attaquant pour progresser au poste de demi. Il possède ainsi un « sixième sens » pour intercepter les passes de ses adversaires et il est le roi du contre-pied. Il ne lui manque, en fait, pour devenir un deuxième Szymaniak, que la rigueur, la méchanceté dans l'attaque de la balle et... un pied gauche un peu faible. Très clairvoyant (la « Blicktechnik »), Kaiser a l'art du placement et possède l'instantanéité du geste sinon la vitesse de course. Wismut Karl-Marx-Stadt et l'équipe nationale pratiquant encore le système du WM, Kaiser est un véritable demi de cette vieille tactique.

Avec son club, Kaiser a conquis trois fois le titre national et une fois la Coupe. En équipe nationale, il a joué contre Sekularac le Yougoslave, Ivanov le Russe, Hanappi l'Autrichien, Scherer le Tchèque et Eastham l'Anglais en se sortant toujours brillamment d'affaire. « Manni » a joué jusqu'ici plus de 750 rencontres dont 120 internationales avec son club ou l'équipe nationale. Avec lui et avec Peter Ducke l'attaquant, l'Allemagne de l'Est possède de sérieuses chances en Coupe d'Europe contre la Hongrie. Il faut avouer qu'après la Tchécoslovaquie, ce serait un fameux exploit que d'éliminer la Hongrie. Mais à Kaiser, rien ne paraît impossible.

Horst BRAUNLICH.

ESPAGNE
IRLANDE DU NORD

AMANCIO (Espagne) :
UN KOPA MARQUEUR DE BUTS

AMANCIO : de la lignée des « grands d'Espagne ».

L'expérience est la mère de toutes les sciences, affirme-t-on en Espagne. C'est pour cela qu'après son opération jeunesse et les mauvais résultats de l'équipe nationale, le sélectionneur veut faire appel aux vétérans pour donner un peu de sagesse à son équipe car l'ambiance est mauvaise autour du onze national.

A la suite du catastrophique Espagne-Ecosse à Madrid (2-5), le sélectionneur avait démissionné. Après avoir accepté cette démission, la fédération, voulant garder une continuité dans sa politique nationale, est revenue sur sa décision. Lors de l'assemblée générale, cela provoqua un beau scandale qui faillit faire « sauter » le Comité directeur. Heureusement, tout est rentré dans l'ordre et don José Villalonga est tranquille pour les trois ans à venir.

Evidemment, en vue des prochains Championnats du monde, les jeunes continueront à former la base de l'équipe et c'est parmi eux qu'il faut choisir le meilleur joueur espagnol de demain.

Né à La Corogne, il y a 23 ans, Amancio Amado Varela n'est peut-être pas le meilleur joueur du moment, mais la majorité des aficionados pense qu'il le sera dans les plus brefs délais autant dans l'équipe nationale qu'au Real dont il fut la révélation la saison dernière.

Petit, trapu, excellent technicien, il rappelle, par son jeu précis et son dribble, Raymond Kopa lui-même, d'autant plus qu'il joue à l'aile droite. Il a pourtant un avantage sur le Français : il marque des buts. Il en a obtenu 15 la saison dernière au Real, le double de Gento ou de Kopa pour leur première saison. Comme pour Kopa, les socios repochent au club de faire jouer le jeune et excellent inter à l'aile droite. Néanmoins, comme le Français, Amancio, avec sa grande classe, tient admirablement ce poste, donnant entière satisfaction à son nouveau club, à tel point que le sélectionneur, dont un des plus graves problèmes était de couvrir le poste d'ailier droit, a lui aussi fait appel à Amancio.

Comme les aficionados, Amancio croit lui aussi que cette saison sera la bonne : « Je me battrai sur tous les fronts, m'a-t-il dit, mais je dois surtout penser à la Coupe d'Europe avec mon club. Si je réussis devant les Rangers, je suis certain de réussir avec l'équipe d'Espagne et si nous remontons la différence de buts en Ecosse, mon avenir est assuré. Vous dites, les Français, je crois, qu'avec des « si » on peut mettre Paris dans une bouteille, mais je pense qu'à mon âge on a le droit de se sentir optimiste. »

L'optimisme est une des qualités ou des défauts du jeune joueur espagnol qui ne veut pas décevoir tous ceux qui ont misé sur ses prochains triomphes.

José BORIE.

BLANCHFLOWER (Irlande du Nord) :
LE CAPITAINE BIEN-AIME

Tout le monde connaît Danny Blanchflower, gentleman et footballeur, capitaine et demi droit de l'Irlande du Nord et de Tottenham. Agé de 37 ans, il a joué plus de 50 matches internationaux et, en 1962, il mena les fameux « Spurs » au doublé Coupe et Championnat d'Angleterre.

Toujours en forme physique, Blanchflower — avec son équilibre, son calme et sa technique — est l'inspirateur d'une équipe. C'est un homme très intelligent, un « gentil Irlandais » qui a la parole facile. Il est d'ailleurs très connu à la radio et à la télévision. Il écrit aussi des articles pour un journal anglais.

Né à Belfast, capitale de l'Irlande du Nord, il a joué pour quatre clubs : Glentoran (chez lui), Barnsley, en troisième division anglaise, Aston Villa et finalement Tottenham, qui paya 30.000 livres (420.000 F) pour son transfert en 1954. Il obtint sa première « cape » irlandaise en 1950 contre le Pays de Galles. Sauf blessure, il n'a jamais manqué un match international.

Un de ses plus grands triomphes fut quand l'Irlande du Nord élimina l'Italie lors des éliminatoires de la Coupe du Monde 1958 et atteignit les quarts de finale en Suède en battant l'Argentine et la Tchécoslovaquie (après un match d'appui). Bien sûr, la France écrasa ensuite les Irlandais très fatigués. Mais les noms de Blanchflower, Gregg, McIlroy et McParland furent sur les lèvres de tout le monde.

Après une période de malchance, l'Irlande a retrouvé sa confiance l'année dernière avec deux victoires sur la Pologne en Coupe d'Europe des Nations. Sans les services de Blanchflower (blessé), la jeune équipe a tenu l'Espagne en échec (1-1) en match aller du deuxième tour, à Bilbao (le 30 mai). Maintenant, avec le retour du capitaine et aussi de McIlroy, l'animateur de l'attaque, les Irlandais sont pleins d'espoir pour la rencontre de vérité contre les Espagnols à Windsor Park de Belfast en octobre.

Dermot ASHMORE.

AUTRICHE-EIRE

NEMEC (Autriche) : LE COLOSSE QUI A PEUR

Il n'y a plus malheureusement de figures légendaires dans le football autrichien. Le temps des Sindelar, Schall, Vogl, Nausch, Blum et autres Hiden est maintenant dépassé et les derniers grands hommes comme Ocwirk, Stojaspal, Koerner, Melchior, Happel ont eux-mêmes pris leur retraite. Il reste, bien sûr, le recordman des sélections, Gerhard Hanappi (93 fois), mais il n'est plus que l'ombre de ce qu'il fut et il ne joue maintenant que pour son plaisir.

En d'autres termes, il n'y a plus en équipe d'Autriche de joueur capable, par son génie sa technique et sa classe, de gagner un match à lui tout seul. Il ne reste que des garçons comme Eric Hof, qui réalise un exploit en dix matches, ou de bons « ouvriers » ambitieux, luttant de toutes leurs forces.

Le joueur le plus marquant de l'équipe nationale d'Autriche est en définitive son avant centre Horst Nemec, un immense gaillard de 1.92 m pour 90 kilos. Grand par la taille, Nemec est loin de valoir ses illustres devanciers, mais il est tout de même un redoutable buteur, le meilleur des Championnats 1961 et 62. Grâce à Nemec, son club, l'Austria de Vienne, vient d'ailleurs de réussir un triplé assez impressionnant en 1961, 62 et 63.

L'opinion des spécialistes et des techniciens est très partagée au sujet de Nemec. Certains ne voient en lui qu'un bulldozer aveugle, un gros pataud incapable de changer de rythme, maladroit, lent, paresseux et même indiscipliné, comme à Glasgow, contre l'Ecosse, lorsqu'il cracha sur l'arbitre et se fit expulser. Nemec, pourtant, est l'homme dangereux en Autriche. Il est capable, par sa vitalité, sa hargne et son tir redoutable, des plus grands exploits comme à Vienne cette année où il marqua les trois buts de la victoire autrichienne (3-1) contre la Tchécoslovaquie.

Dans la vie, Nemec est plus un grand gosse qu'un homme conscient de ses possibilités. A son entraîneur, Fruehwirth, qui le plaisantait sur sa peur de l'avion et lui disait qu'un footballeur doit être un homme fort, voire un héros, Nemec lui répondit : « Je ne tiens pas à être un héros et je préfère mourir dans mon lit plutôt qu'en avion. »

Nemec, qui n'a que 23 ans, est père d'un enfant et travaille comme linotypiste dans une imprimerie. Il aime la boxe mais possède beaucoup d'amis parmi les footballeurs autrichiens car il n'est pas méchant. En équipe nationale, Nemec joue en principe avant centre, mais il glisse parfois à l'aile droite quand son camarade de club Hans Buzek est sélectionné. Et, depuis le fameux Reims-Austria du Parc (5-0), Nemec garde une admiration sans bornes pour Kopa. « Pendant une semaine, je n'en ai pas dormi », avoue-t-il.

Ferry WIMMER.

CANTWELL (Eire) : L'HOMME ORCHESTRE

CANTWELL : un défenseur qui marque des buts.

Noel Cantwell, bel athlète, très brun et grand (1 m 82), est le capitaine de Manchester United et de l'Eire (Irlande du Sud). Bien qu'il occupe le poste d'arrière gauche dans son club (vainqueur de la Coupe la saison dernière), il joue maintenant avant centre pour son pays natal.

Né à Cork (la deuxième ville de l'Eire), il y a 29 ans, Cantwell commença sa carrière avec le club local, Cork Athletic. Puis, comme tous les meilleurs joueurs irlandais, il se rendit en Angleterre où il se fit un nom avec le maillot numéro 5 de West Ham United, à Londres.

En octobre 1954, durant l'absence de Martin qui joua deux fois contre la France, le jeune Cantwell — qui est aussi un international de cricket — fit ses débuts pour l'Eire contre le Luxembourg. Depuis, il a porté le maillot vert 25 fois, généralement au poste d'arrière gauche, mais récemment au centre de la ligne d'avants.

En 1961, Cantwell, après être monté en Division I avec West Ham, fut transféré à Manchester United pour 25.000 livres (350.000 F). Il était un des meilleurs arrières en Grande-Bretagne, mais au début de l'année dernière, les sélectionneurs irlandais, sans aucun avant centre de classe internationale, lui confièrent le rôle de meneur d'attaque contre l'Islande pour le match aller de la Coupe d'Europe des Nations, à Dublin. Et quelle réussite ! Solide, énergique et vigoureux, Cantwell marqua deux buts, et l'Eire gagna 4-2.

Les Irlandais sont décidés à vendre chèrement leurs chances contre l'Autriche, à Vienne, le 25 septembre, et à Dublin, le 13 octobre. N'oublions pas qu'il y a seize mois, quand l'Autriche était en forme, elle ne battit l'Eire que par 3-2, à Dalymount Park. Et qui réussit les deux buts irlandais ? Noel Cantwell. Cependant, le véritable jour de gloire pour le capitaine des « diables verts » fut en fin de la saison passée, quand il marqua le but qui donna à l'Eire sa première victoire sur les formidables Ecossais (1-0).

Eh bien ! la modeste équipe de l'Eire a trouvé enfin un avant centre, et autour de Cantwell il y a d'autres guerriers avec le même esprit combatif que lui. L'arrière central Charlie Hurley, de Sunderland, est un des meilleurs défenseurs en Europe, et l'ailier droit Johnny Giles (Manchester United) est aussi un joueur très impressionnant.

Oui, les hommes au trèfle seront de bons outsiders !

Dermot ASHMORE.

HOLLANDE-LUXEMBOURG

MOULIJN (Hollande) : LE GAUCHER DE CHARME

Le footballeur hollandais était, par tradition, il n'y a pas si longtemps de cela, un homme solide, rude, bâti à chaux et à sable, sans fantaisie et sans faiblesse. Son style copié sur son maître anglais était fait de force dans la frappe de balle, d'engagement et de réalisme. Seulement, cette image que l'on se fait encore du football hollandais est maintenant largement dépassée et elle tendra bientôt à disparaître complètement. Il n'est, pour s'en convaincre, que de regarder jouer Coen Moulijn, le frêle ailier de Feyenoord et de l'équipe nationale de Hollande.

Moulijn, en effet, tient autant du bulldozer que Stanley Rous du pape Pie XII. Il est petit, presque malingre, et son jeu n'est fait que de vivacité et de fantaisie. Sa vitesse de démarrage, sa vitesse de course, son contrôle de balle qui tient souvent de la magie, ses arrêts instantanés, ses attentes balle au pied, ses crochets et surtout sa lumineuse vision du jeu en font, quand il est en forme et qu'il le veut, l'un des deux ou trois meilleurs ailiers gauches d'Europe.

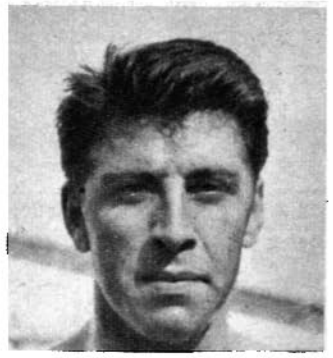
Car Coen Moulijn est gaucher, et en matière de football comme dans toute spécialité, on sait que les gauchers ont souvent du génie. Quand il est en forme donc, Moulijn peut être irrésistible et ce n'est pas Maryan, notre international du Stade, qui nous contredira. En effet, au cours du dernier Hollande-France à Rotterdam, Moulijn s'échappa sur l'aile gauche dans une course parfaitement rectiligne. Maryan réussit à le rejoindre à cinq mètres environ du poteau de corner et, dans un effort désespéré et à la limite de la régularité, tenta d'enrayer son action. Par miracle — un miracle qui se reproduit neuf fois sur dix dans ces instants décisifs — Moulijn parvint à centrer et à garder son équilibre. La France était battue, contre le cours du jeu, par un but à zéro.

Moulijn, ce garçon capable de faire la différence contre n'importe quel adversaire, a pourtant beaucoup de détracteurs. Footballeur de race, il a du pur-sang la fragilité et l'inconstance. Il peut, durant quatre-vingt-dix minutes, être inexistant et rentrer au vestiaire propre comme un sou neuf. Il peut, aussi, comme on l'a vu, gagner un match à lui tout seul.

Après une assez longue éclipse, Moulijn a retrouvé une grande partie de son talent. Il n'en a pas fallu plus pour que Feyenoord, son club, se retrouve en demi-finale de la Coupe d'Europe et que l'équipe nationale fasse sa meilleure saison depuis longtemps. Songez que les hommes d'Elek Schwartz ont, la saison dernière, battu la France et le Brésil et éliminé la Suisse de la Coupe d'Europe des Nations.

Footballeur semi-professionnel, Moulijn est patron d'un grand magasin de vêtements dans un quartier neuf de Rotterdam, ce qui lui permet de posséder une situation pratiquement équivalente à celle qu'il posséderait s'il avait été transféré en Italie ou en Espagne. Grâce à lui, grâce à d'autres joueurs de talent comme Van Wissen, le capitaine de PSV Eindhoven ou Pieters Graafland, le gardien de Feyenoord, l'équipe de Hollande est prête à défendre, avec becs et ongles, la place de choix qu'elle a conquise en Europe la saison dernière.

Jacques THIBERT.



CIRELLI (Luxembourg) : TOUJOURS LA TETE HAUTE

CIRELLI : un retour au bercail applaudi.

Luxembourg n'a pas la prétention — et ne l'aura jamais, on s'en doute — de gagner la Coupe du Monde ou la Coupe d'Europe des Nations. Mais il entre toujours dans ses intentions de faire de son mieux dans le concert international et de tirer de ces contacts les enseignements nécessaires pour une amélioration de son standing. Ses prétentions sont d'autant plus limitées que ses meilleurs joueurs, faisant l'objet des convoitises des clubs français et belges, partent souvent-fois pour d'autres horizons et ne sont plus disponibles pour l'équipe nationale ou peu...

Ainsi, dans le passé, un Willy Kemp opérant dans la proche ville de Metz, et Camille Libar faisant, à un moment donné, les beaux jours des Girondins de Bordeaux.

Ainsi, dans le présent encore, un Vic Nuremberg (un joueur qui couvre beaucoup de terrain et abat un travail considérable) dans les rangs de l'Ol. Lyon, un Schmitt fort percutant dans les rangs sochaliens, un Pilot très à la page dans le Standard de Liège, champion de Belgique. Pour ne citer que ceux-là. Et il y en a d'autres...

Grande a donc été la joie quand, il y a de cela à peine trois semaines, l'un des meilleurs joueurs ayant opéré sur les terrains luxembourgeois est retourné au pays.

Henri Cirelli (c'est de lui qu'il s'agit) avait pris la décision de passer professionnel et de signer un contrat pour le Beerschot d'Anvers, après la saison 61-62. Il y resta une saison, mais n'arriva pas à s'acclimater en cette dure terre flamande où l'on ne fait pas précisément du sentiment à l'égard de ceux qui ne parlent pas la langue des Rubens et des Bruegel.

Henri Cirelli est donc revenu au pays et a rallié son ancien club, l'Alliance Dudelange, où il sera entraîneur-joueur. Il sera ainsi parfaitement dans son élément, mais son objectif numéro 1 sera d'être de nouveau le meneur de jeu dans l'équipe nationale luxembourgeoise.

Deux fois vainqueur de la Coupe Prince Jean avec son équipe (juniors) en 1950 et 1953. Deux fois vainqueur de la Coupe de Luxembourg (seniors) en 1961 et 1962. Meilleur buteur du Championnat 1961-62 Trente-cinq fois international... il fera tout pour que le Luxembourg, exempt et qualifié d'office pour les huitièmes de finale, tombe la tête haute devant la Hollande.

Marcel FRICK.

DANEMARK-ALBANIE

ALBANIE :
UNE ELIMINATION PREMATUREE

L'Albanie n'est pas ouverte depuis longtemps au football international et elle poursuit lentement son apprentissage avec des moyens certes limités, mais avec de réelles possibilités. La Fédération, créée le 6 juin 1930, est affiliée à la F.I.F.A. depuis 1932. Elle contrôle 30 clubs et 14.500 joueurs alors que l'Albanie compte un million d'habitants et n'est guère plus grande que la Belgique.

Depuis la création de la Coupe d'Europe des clubs, les principaux clubs albanais ont fait connaissance avec le football européen (Tirana) et l'équipe nationale, même si elle n'a pas une balance de résultats positive — en 1962 elle comptait 7 victoires, 6 matches nuls et 10 défaites pour 23 matches — commence à prendre forme.

Les grands joueurs de son histoire sont Riza Lushta, Aristotel Samsuri, Besim Fagu, Loro Borici, Xhevdet Shaqiri, Muhamet Vila, Sllave Llambi, Skënder Jareci, Sulejman Maliqati, Gani Merja, Aleko Polika. D'autres s'épanouissent actuellement, mais l'équipe nationale d'Albanie, battue 0-4 en match aller de la Coupe d'Europe des Nations par le Danemark, est virtuellement éliminée d'une compétition à laquelle elle attachait beaucoup d'importance. On voit mal, en effet, les joueurs albanais refaire leur retard sur les danois au match retour. La leçon est dure, mais elle sera profitable.

MADSEN : un individualiste à tout crin.

MADSEN (Danemark) :
IL N'A PEUR DE PERSONNE

Le plus efficace et le plus dynamique joueur danois est sans aucun doute Ole Madsen, l'avant centre de Hellerup, petite équipe de Division II des environs de Copenhague. Découvert plutôt tardivement, Madsen a maintenant 28 ans et il est bien certain qu'il n'a pas connu la carrière qu'il aurait méritée. Il joua en effet jusqu'en 1957 dans une équipe de sixième zone avant d'être transféré à Hellerup.

Depuis, on le retrouve chaque année en équipe nationale, sauf en 1960 où, pris par ses occupations professionnelles, il ne put aller aux Jeux olympiques de Rome. Il était aussi barré à l'époque pour le poste d'avant centre par Harald Nielsen lui-même qui est devenu depuis la terreur de Bologne et le meilleur buteur 63 du calcio.

1962 a été la grande année de Ole Madsen. Le Danemark joua en effet neuf rencontres internationales et Madsen marqua au moins un but à chaque fois. Cette année, il fut blessé au printemps et ne put jouer en Hongrie (défaite 6-0) et non plus contre la Finlande (1-1). Il fit sa rentrée pour le tournoi préolympique contre la Roumanie mais fut à nouveau blessé après 20 excellentes minutes de jeu, ce qui entraîna la défaite de justesse du Danemark (2-0). Contre l'Albanie enfin, il se retrouva complètement et participa brillamment au triomphe de son équipe (4-0) en marquant un but et en démantelant avec ardeur la défense adverse pendant quatre-vingt-dix minutes. L'adversaire, bien sûr, n'était pas à la hauteur mais il fallait tout de même le battre.

Madsen a déjà joué 22 fois pour le Danemark et marqué 25 buts. C'est le type même de l'attaquant individualiste et, si cela lui réussit souvent, c'est pour cette raison que son transfert en Italie a échoué cette année. Petit, il est très vif, très rapide et il possède un véritable flair dans les dix-huit mètres adverses. Il est aussi l'homme des raids solitaires, ce qui l'expose à de nombreuses blessures et au courroux de ses équipiers. Très complet, il est aussi dangereux dans ses tirs de la tête que des deux pieds. Car Madsen est un terrible gagneur et, s'il est souvent blessé, il a tendance à jouer dur et à malmener les arrières centraux d'en face. C'est pourquoi les adversaires de Hellerup lui attribuent généreusement deux adversaires.

Footballeur complet, Madsen peut jouer également à l'aile droite, mais sa place de prédilection reste le poste d'avant centre. Grâce à lui, il reste au Danemark une petite chance de vaincre la Roumanie le 3 novembre prochain à Bucarest et de se qualifier pour le prochain tour du tournoi préolympique. En attendant, le Danemark est pratiquement certain de jouer les quarts de finale de la Coupe d'Europe des Nations avec son terrible Madsen, l'avant centre le plus dangereux d'Europe selon l'avis des Suédois.

Poul Prip ANDERSEN.

LA COUPE D'EUROPE DES NATIONS EN UN CLIN D'ŒIL

1/16 FINALE	ALLER		RETOUR		QUALIFIES 1/8 FINALE	1/8 FINALE	
ESPAGNE — ROUMANIE	1" novembre 62	6-0	25 novembre 62	1-3	ESPAGNE	BILBAO, 30 mai 1963	0-1
POLOGNE — IRLANDE NORD	10 octobre 62	0-2	28 novembre 62	0-2	IRLANDE NORD	BELFAST, 30 octobre 1963	
DANEMARK — MALTE	28 juin 1962	6-1	8 décembre 62	3-1	DANEMARK	COPENHAGUE, 29 juin 1963	4-0
GRECE — ALBANIE	FORFAIT DE LA GRECE				ALBANIE	TIRANA, 30 octobre 1963	
AUTRICHE	EXEMPT				AUTRICHE	VIENNE, 25 septembre 1963	
EIRE — ISLANDE	12 août 1962	4-2	2 septembre 62	1-1	EIRE	DUBLIN, 13 octobre 1963	
ALLEMAGNE EST — TCHECOSLOVAQUIE	21 novembre 62	2-1	23 mars 1963	1-1	ALLEMAGNE EST	BERLIN, 20 octobre 1963	
HONGRIE — GALLES	7 novembre 62	3-1	20 mars 1963	1-1	HONGRIE	BUDAPEST, 3 novembre 1963	
ITALIE — TURQUIE	2 décembre 62	6-0	27 mars 1963	1-0	ITALIE	ROME, 10 novembre 1963	
U.R.S.S	EXEMPT				U.R.S.S.	MOSCOU, 13 octobre 1963	
LUXEMBOURG	EXEMPT				LUXEMBOURG	ROTTERDAM, 30 octobre 1963	
HOLLANDE — SUISSE	11 novembre 62	3-1	31 mars 1963	1-1	HOLLANDE	AMSTERDAM, 11 septembre 1963	
NORVEGE — SUEDE	21 juin 1962	0-2	4 novembre 62	1-1	SUEDE	STOCKHOLM, 18 septembre 1963	
YOUGOSLAVIE — BELGIQUE	4 novembre 62	3-2	31 mars 1963	1-0	YOUGOSLAVIE	BELGRADE, 19 juin 1963	0-0
BULGARIE — PORTUGAL	7-11-62	3-1	16-12-62	1-3	23-1-63 1-0	BULGARIE	SOFIA, 29 septembre 1963
ANGLETERRE — FRANCE	3 octobre 62	1-1	27 février 63	2-5	FRANCE	PARIS, 27 octobre 1963	

L'AGE DE SES ARTERES

LONDRES. — Le dirigeant le plus âgé de la Football Association sera l'invité d'honneur de la rencontre Angleterre-Reste du monde qui aura lieu, à l'occasion du centenaire de la Football Association, le 23 octobre à Wembley. Il s'agit de M. Alfred Spring, de Bradford. Il est âgé de 95 ans. Il est dirigeant depuis 1906. Il est vice-président à vie de la F.A.

GARRINCHA EST FINI

RIO DE JANEIRO. — Garrincha, le fameux ailier aux jambes torses, a perdu presque toute sa popularité au Brésil. Son absence lors de la tournée européenne de l'équipe nationale, motivée par l'amour qu'il portait à une célèbre chanteuse, avait déjà diminué de moitié ses partisans. Son médiocre comportement dans le championnat de Rio fait maintenant le reste. Aujourd'hui le genou de Garrincha remplit les colonnes des journaux brésiliens, comme ce fut le cas en France avec la cheville de Kopa et la jambe de Fontaine. Les Brésiliens, en tout cas, sont convaincus que le règne de Garrincha s'est achevé au Chili où il avait donné un second titre mondial au Brésil.

LE RECORD DE CERVATO

ROME. — L'arrière international Sergio Cervato (Spal Ferrare), est le joueur italien qui a disputé le plus de matches du championnat d'Italie de Division I. Il en a joué 442 et devance le demi Bergamaschi (Sampdoria), 376, et le gardien Buffon (Internazionale), 374.

MAUVAISE AFFAIRE POUR MANFREDINI

ROME. — Pedro Manfredini, l'avant centre argentin de l'A.S. Roma a perdu 300 repas au cours de l'intersaison. C'était l'enjeu d'un pari qu'il avait fait avec dix de ses supporters. Il leur avait affirmé qu'il serait transféré dans un autre club. Eux étaient convaincus qu'il resterait à Rome. Ses dix vainqueurs mangeront donc deux fois par mois jusqu'à la fin de l'année 1964 avec Manfredini, soit trente fois chacun.

LE PALMARÈS INATTENDU DE L'ÉCOSSE :

ALLEMAGNE ET YOUGOSLAVIE NE L'ONT JAMAIS BATTUE

GLASGOW. — Pour beaucoup de Britanniques, l'équipe qui a les plus grandes chances de remporter en 1964 le huitième Championnat du Monde n'est pas l'Angleterre, le Brésil ou l'Italie : c'est l'Ecosse.

Champion britannique en 1962 et en 1963, l'Ecosse possède des joueurs de grande valeur, possédant de surcroît un orgueil et une force incomparables.

Les résultats obtenus depuis 1882 par l'Ecosse, lui sont favorables dans une proportion de 64,47 %, comme le montre son palmarès :

	M.	G.	N.	P.	P.-C.
Allemagne	3	3	0	0	8-3
Angleterre	80	33	19	28	144-143
Autriche	10	2	3	5	13-21
Belgique	4	2	1	1	10-4
Danemark	2	2	0	0	6-2
Eire	3	2	0	1	7-2
Espagne	3	2	0	1	11-8
Finlande	1	1	0	0	2-1
France	7	5	0	2	10-6
Hollande	2	2	0	0	5-2
Hongrie	5	1	2	2	10-12
Irlande du Nord	68	51	10	7	225-62
Italie	1	0	0	1	0-3
Luxembourg	1	1	0	0	6-0
Norvège	3	1	1	1	5-5
Paraguay	1	0	0	1	2-3
Pays de Galles ..	76	46	16	14	201-88
Pologne	2	1	0	1	4-4
Portugal	3	1	1	1	5-3
Suède	2	0	0	2	2-5
Suisse	6	1	0	1	15-9
Tchécoslovaquie .	5	3	0	2	13-11
Turquie	1	0	0	1	2-4
Uruguay	2	0	0	2	2-10
Yougoslavie	3	1	2	0	5-3
Total	**294**	**165**	**55**	**74**	**715-414**

De ce palmarès, il ressort que :

1° l'Ecosse a pris l'avantage sur ses trois rivaux britanniques, l'Angleterre, le Pays de Galles et l'Irlande du Nord ;

2° l'Ecosse a aussi un bilan positif vis-à-vis des autres nations (70 matches, 35 victoires, 10 nuls, 25 défaites) soit 57, 13 % de succès ;

3° l'Allemagne, la Hollande et la Yougoslavie ne sont jamais parvenus à la vaincre ;

4° l'Ecosse n'a jamais pu battre la Suède ni l'Uruguay ;

5° l'Autriche (10 fois) et la France (7 fois) sont les pays qu'elle a rencontrés le plus, après les nations britanniques.

L'Autriche, qui a beaucoup hérité des qualités du football écossais, a un bilan positif. La France, elle, a été dominée par l'Ecosse.

MUNOZ ET LE REAL OPTIMISTES

MADRID. — *Miguel Munoz, l'entraîneur du Real de Madrid est optimiste. Il est convaincu que le Real reprendra en 1964 la Coupe d'Europe des Clubs : « J'ai une bonne raison d'y croire, dit-il. Cette raison s'appelle Di Stefano. En ne jouant qu'un match sur trois la saison dernière, il a retrouvé l'appétit du football. Or, si Di Stefano veut... »*

LE GENIE C'EST PELE LA PERFECTION C'EST DI STEFANO

SAO PAULO. — Les journalistes brésiliens ont désigné les cinq joueurs les plus étonnants qu'ils aient vus : Pélé est le plus génial, Di Stefano le plus parfait, Garrincha le plus mystérieux, Rivera le plus élégant et Matthews le plus diabolique.

COUCOU REVOICI YACHINE

MOSCOU. — Le championnat soviétique 1963, qui semble placé sous le signe du superbéton, se joue entre deux gardiens de but : le fameux Yachine de Dynamo de Moscou et Baouja de l'Armée Rouge.

Les techniciens soviétiques s'inquiétent de voir l'Armée Rouge en aussi bonne position. Ils se souviennent en effet que ce club avait fait une tournée désastreuse en France, l'hiver dernier. Aussi se demandent-ils si la présence de l'Armée Rouge au premier rang du football soviétique n'est pas un signe évident de déclin.

Les prochains matches contre l'Italie, en Coupe des Nations, diront vraiment s'il en est ainsi.

LE PLUS PETIT STADE ALLEMAND AUSSI GRAND QUE LE PARC

BERLIN. — Les seize clubs, qui disputent le premier championnat d'Allemagne en poule unique, disposent de 890.000 places dans leurs stades, contre exactement la moitié (420.000) aux 18 clubs de la division I française.

Le club de Berlin Hertha BSC possède le stade le plus important (96.000) devant VFB Stuttgart (75.000), Hambourg SV (71.000) et FC Cologne (65.000). Les plus petits sont ceux de Werder Brème (37.500), d'Eintracht Francfort (37.000) et de FC Kaiserslautern (37.000) c'est-à-dire à peu près la contenance du Parc des Princes.

INTERESSEMENTS AUX BENEFICES

LIVERPOOL. — En entamant le championnat d'Angleterre, les joueurs d'Everton avaient l'assurance de toucher un supplément de salaire d'au moins 650 livres (10.000 F 63) chacun : leur président leur a promis deux livres par tête, pour chaque millier de spectateurs au-dessus de 35.000. Or il est rare qu'Everton joue devant moins de 50.000 personnes.

KOCSIS : PELÉ DEUX FOIS PLUS FORT QUE PUSKAS

BARCELONE. — Pour Sandor Kocsis, l'international hongrois du F.C. Barcelone, il n'y a pas de doute possible : « Après quinze ans de football, le meilleur joueur que j'aie vu, dit-il, est le Brésilien Pelé. Il est deux fois plus fort que Puskas et pourtant celui-ci m'a toujours étonné par le nombre de choses invraisemblables qu'il pouvait faire. »

LA NOUVELLE VAGUE DU CALCIO

MILAN. — *La revue italienne « Football » a formé ainsi l'équipe des meilleurs joueurs du « Calcio 1963 » : Vieri (Torino), Burgnich (Inter), Facchetti (Inter), Nielsen (Atalante), Maldini (Milan), Guarneri (Inter), Orlando (Rome), Rivera (Milan), Manfredini (Rome), Angelillo (Rome), Corso (Inter).*

Soit : quatre joueurs de l'Internazionale, trois de Rome, deux de Milan, un de Torino et un de l'Atalante de Bergame.

BOUTADE OU HOMMAGE !

ISTANBUL. — *Ernst Melchior, l'ex-international autrichien du F.C. Rouen, a dit aux joueurs de Besiktas, qu'il entraîne depuis quelques semaines : « Si les Français avaient votre enthousiasme, ou vous leur technique, il ne faudrait pas chercher ailleurs les meilleurs joueurs d'Europe. » Boutade ou hommage ?*

HELICOPTERE ET FOOTBALL

MOSCOU. — Les Russes ont découvert un moyen pratique pour empêcher les terrains d'être engorgés d'eau. Ils utilisent un hélicoptère volant le plus bas possible : l'hélice fait un vent suffisant pour assécher les flaques les plus profondes.

ON N'A RIEN INVENTE

RIO DE JANEIRO. — *Une enquête faite par le C.D.B., vient de révéler que le premier match de football disputé en nocturne au Brésil eut lieu en 1928.*

DANS UN AN

JOHANNESBURG. — « 75.000 F garantis pour contrat trois ans et primes résultats intéressantes en sus Afrique Sud. ». Telle est la petite annonce qu'a fait paraître Abe Abel, président du Johannesburg Brothers Club. Abe Abel, que ses joueurs ont surnommé le Saporta sud-africain, est resté un mois à Londres pour choisir les trois candidats valables. Résultat de cette expérience : dans un an.

PAUVRETE GALLOISE

WREXHAM. — L'équipe de Borough United F.C., le vainqueur de la Coupe du pays de Galles, n'a coûté que 700 francs à ses quatorze dirigeants (douze hommes et deux femmes). Ceux-ci ont dû passer leurs vacances à organiser des collectes et des tombolas pour trouver l'argent nécessaire à leur déplacement à Malte où leur équipe doit rencontrer le 15 septembre à La Valette, Sliema Wanderers en Coupe d'Europe des vainqueurs de Coupe.

TOUT LE FOOTBALL DU MONDE

PAR LOUIS NAVILLE

TECHNICIEN DE TRIBUNE

STOCKHOLM. — Nyberg, l'entraîneur de l'AIK Stockholm, refuse désormais de suivre les matches de son équipe du bord de la touche. Il prétend que du haut de la tribune il se rend beaucoup mieux compte de ce qui se passe sur le terrain. Pour donner des instructions à ses joueurs, il reste en contact radio avec son adjoint qui reste, lui, assis au bord de la touche : « C'est la formule de l'avenir », dit Nyberg. A juste titre, sans doute.

UN KOCSIS DE 21 ANS

BIRMINGHAM. — *Pour Joe Mercer, le manager d'Aston Villa, le football est d'abord un sport d'athlète. Pour remplacer son avant centre irlandais, l'international Derek Dougan transféré à Peterborough, il a engagé au prix fort Tony Hately de Nottingham County, 21 ans, 1 m 85 : « Ce Hately m'inspire autant de terreur que notre fameux avant centre Harry Hampton », dit, ravi, le vieux président d'Aston Villa. Il y a 50 ans, Hampton marquait 15 à 20 buts par saison en chargeant à l'épaule les gardiens adverses et autant de la tête. Hately, lui, marque surtout de la tête : « C'est notre Kocsis » dit, avec humour, Bernard Jay, de l' « Evening Standard ».*

ROTTERDAM EN TÊTE

ROTTERDAM. — Rotterdam est la véritable capitale du football hollandais. Ses deux clubs, Feyenoord et Sparta, sont ceux qui ont la plus nombreuse clientèle : 32.000 spectateurs de moyenne pour Feyenoord, 16.150 pour Sparta. ADO La Haye (14.000). Ajax Amsterdam (13.000), PSV Eindhoven, le champion 63 (11.600) viennent ensuite.

HOMMAGE AU BUTEUR

SYDNEY. — Ce sera le premier jubilé du football australien : pour remercier son avant centre Ron Lord, le meilleur buteur du championnat d'Australie depuis cinq ans, « Prague Club » de Sydney organisera un match à son profit au mois de septembre.

Ce jubilé rapportera à Ron Lord — 143 buts en cinq saisons — la coquette somme de 40 ou 50.000 francs.

CORNILI PLEBISCITE

LIEGE. — Encore une histoire flatteuse pour le football français : c'est à la demande de leurs joueurs que les dirigeants du F.C. Liège ont rappelé à la direction de leur équipe, l'entraîneur français Jean Cornili. Mieux encore : les joueurs liégeois ont raccourci leurs vacances d'une semaine pour le retrouver plus vite.

LE CANADA CONTRE LA FEDERATION ANGLAISE

TORONTO. — La Fédération Canadienne de Football a constaté au cours de l'été, une baisse de 40 % du nombre de ses spectateurs. Ce phénomène est dû à l'absence des habituelles vedettes du football anglais qui passaient leurs vacances à monnayer leur talent au Canada. « En interdisant à ses joueurs de jouer à l'étranger pendant l'été, la fédération anglaise risque de retarder l'émancipation du football dans un pays aussi important et étendu que le Canada », estiment les principaux dirigeants du football canadien, décidés à obtenir de leurs collègues britanniques un changement d'attitude pour l'année 1964.

COUPE DE GRANDE-BRETAGNE DES CLUBS

LONDRES. — M. Harold Wilson, le président du parti travailliste, est passionné de football. A son sujet, il a des idées originales. Il trouve par exemple que la Coupe de Ligue, organisée en Angleterre et en Ecosse est une farce : « Pourquoi, suggère-t-il, ne pas remplacer ces deux épreuves impopulaires par une Coupe de Grande-Bretagne ouverte aussi bien aux clubs anglais qu'aux clubs écossais ou irlandais ? ». La Football League et la Scottish League sont à ce point intéressées par cette idée, qu'elles envisagent de la faire disputer dès la saison 1964-65.

ACCORD CHEZ LES TROIS « GRANDS »

PORTO. — Les dirigeants du F.C. Porto ont proposé à ceux des trois grands clubs de Lisbonne (Sporting, Benfica et Belenenses), un pacte de non-agression. Ce pacte qui a pour but d'empêcher les surenchères sur les joueurs appartenant à l'un des quatre et aussi de s'entraider dans l'organisation des matches internationaux, a été conclu dans un hôtel de Lisbonne, sis Avenida da Liberdade.

DE PÈRE EN FILS

La famille Sokolov aura beaucoup donné au football bulgare. Après le père (photo de droite), ancien international aujourd'hui entraîneur, c'est le fils qui s'illustre dans l'attaque de Levski et qui vient de conquérir ses premiers galons d'international.

H.H. EST VRAIMENT LE PLUS FORT

MILAN. — Helenio Herrera, l'entraîneur de l'Internazionale de Milan, ne manque aucune occasion de démontrer que son club a fait une très bonne affaire en l'engageant en 1960. Chiffres à l'appui, il signale à ceux qui le critiquent encore que :

1° l'Internazionale (Champion d'Italie en 1963) a récolté en trois ans autant de points — 141 — que Milan A.C. (Champion 1962) et davantage que les autres clubs italiens : 123 à Rome, 121 à la Juventus (Champion 1961) et à la Fiorentina, 117 à Bologne, 103 à l'Atalanta de Bertina, 117 à Bologne, 103 à l'Atalanta de Bergame, 101 à la Sampdoria de Gênes, 100 à Torino, etc.

2° l'Internazionale est le véritable Champion d'Italie de l'ère H.H., grâce à son meilleur coefficient de buts. Au goal average, l'Inter a en effet pris l'avantage sur Milan A.C. : 186 buts pour, 90 contre, soit 2,066 au lieu de 201 buts, 103 contre soit 1,951.

3° l'Internazionale, dont le record de spectateurs était de 573.541 (saison 1958-59), a joué devant 797.770 spectateurs en 1960-61, 782.752 en 1961-62 et 792.837 en 1962-63, soit 2.373.359 en trois saisons, contre 1.971.015 à Milan A.C., 1.934.110 à Rome et 1.402.671 à la Juventus.

4° l'Internazionale a fait, en trois ans, une recette de 2.375.000.000 lires en championnat d'Italie et 1.150.000.000 lires pour les autres matches, soit environ 3 milliards et demi de lires (28 millions de F 1963).

5° l'Internazionale a dépensé deux fois moins d'argent que Milan, Rome ou la Juventus pour renforcer son équipe.

Conclusion que H.H. n'a pas osé faire : ce n'est pas par hasard qu'il est l'entraîneur le plus cher du monde...

RAPPAN ATTEND PARIS

MACOLIN. — **Avant de rencontrer la France le 11 novembre à Paris, l'équipe de Suisse fera un stage préparatoire à Macolin, à partir du 6 novembre. Karl Rappan, qui attend bientôt depuis deux ans une victoire des joueurs helvétiques, affirme que la Suisse renouvellera un bail avec le succès à Paris où elle réussit habituellement de brillants résultats.**

DIX MILLIARDS POUR UNE SAISON

ZURICH. — Les transferts de joueurs réalisés en Europe occidentale (Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Ecosse, Espagne, France, Hollande, Italie, Portugal, Suisse), au cours de l'intersaison, dépassent le chiffre fabuleux de dix milliards d'anciens francs.

De ces transferts, il faut retenir pays par pays :

Allemagne : les départs de Schutz, Schnellinger pour l'Italie éclipsent les retours de Rahn (Schalke) et de Geiger (Stuttgart).

Angleterre : la mutation de l'espoir Peter Thompson (intérieur de Preston North End) a établi le record intérieur de transferts : 60.000 livres (840.000 F).

Autriche : la venue d'Aguas (Benfica) à l'Austria de Vienne est le fait le plus marquant.

Belgique : aucun mouvement important de joueurs. Le Standard a cependant trouvé à Mannheim une perle : Bleser.

Ecosse : plus de trente joueurs ont été exportés en Angleterre. Les fameux Baxter (Rangers) et Ure (Dundee) le seront sans doute d'ici à la fin de l'année.

Espagne : aucune transaction importante n'a été effectuée.

France : trois joueurs de l'équipe de France ont changé de club : Bernard (Nimes à Saint-Etienne), Maryan (Sedan au Stade Français) et surtout Wisnieski (Lens à la Sampdoria de Gênes).

Hollande : Feyenoord, pour revenir à la Coupe d'Europe, a utilisé ses bénéfices pour acquérir un attaquant (Groot) et un défenseur (Haak). PSV Eindhoven a engagé un Suisse, pour briller dans l'épreuve européenne.

Italie : La venue du champion du monde Amarildo chez le champion d'Europe (Milan AC) est l'événement essentiel avec le transfert de Sormani et de Schutz à Rome, de Néné et Menichelli à la Juventus.

Portugal : Benfica a engagé Yauca, l'avant centre de Belenenses, pour 375.000 F (transfert record du Portugal).

Suisse : le retour de Norbert Eschmann à Lausanne Sports (175.000 F) est le fait essentiel.

L'AGE D'OR

STOKE. — Mme Ada Matthews, 76 ans, la mère de Stanley Matthews l'a révélé au maire de Stoke au cours de la réception organisée en l'honneur de son fils : « Votre nouveau citoyen d'honneur, a-t-elle dit à lord James Westwood, veut jouer au football jusqu'à 50 ans. » C'est sans doute dans cet espoir que les dirigeants de Stoke City ont agrandi leur stade de 10.000 places au cours de l'intersaison.

LE PRESIDENT ABUSIF

PLYMOUTH. — Ron Blendell, le président millionnaire de Plymouth Argyle (division II), a chargé son avocat de poursuivre en justice le gardien de but McLaren et l'arrière Fulton pour avoir révélé à la presse qu'il obligeait ses joueurs à signer un contrat leur interdisant d'accorder des interviews à la radio, à la télévision et aux journaux.

Il a également pris une autre décision impopulaire : cet été il n'a accordé que deux semaines de vacances à ses joueurs.

LA CHUTE DES ANGES DES SPURS

L'INTERVENTION DE L'ÉGLISE PROTESTANTE A ARRACHÉ LEURS AURÉOLES AUX "ANGES" DE TOTTENHAM ET LES A TRANSFORMÉS EN BOUCHERS !

UN REPORTAGE DE MAURICE SIMON

LONDRES. — Cela débuta à Gornik, il y a deux ans. Les Spurs de Tottenham étaient opposés à l'équipe locale dans la première manche d'une rencontre du tour préliminaire de la Coupe d'Europe des clubs champions. L'affaire fut chaude, le jeu forcené, l'humeur massacrante, et la politesse... de sortie. Les Polonais gagnèrent par quatre buts à deux. S'ils crurent que leur passage dans le tour suivant était du « tout cuit », ils commirent une erreur majeure. A Londres, les Spurs se déchaînèrent, l'affaire fut chaude, le jeu forcené (voir plus haut) et cette fois les Spurs remportèrent la seconde manche par un score « coup de massue » de huit buts à un, et passaient, bien entendu, au tour suivant.

En Pologne la presse se déchaîna, parla de brutalité, accusa les Spurs de divers crimes et méfaits, et dans un cas particulier les qualifia du titre de « bouchers ».

Le chapitre n'était cependant pas clos.

Touchés au vif par les accusations dont était l'objet l'équipe qu'ils vénèrent, trois supporters des Spurs décidèrent de passer à l'action dans le but d'effacer de la mémoire des hommes l'affront ainsi fait. La postérité a retenu les noms de ces fidèles. Ce sont ceux de Peter Kirby, représentant d'une agence de publicité, David Casey, musicien de jazz, et Michael Curley, lui également un spécialiste de la publicité.

Aux yeux de ces trois fidèles, les Spurs n'avaient jamais commis la moindre faute, ni ne s'étaient jamais montrés coupables de la plus légère brutalité. Pour eux, les Spurs étaient des... anges. Ils allaient prouver que c'était le cas.

C'est ainsi que naquirent les Anges des Spurs, les trois mêmes qui — au moment du retour à Londres de l'équipe gagnante de la Coupe d'Europe des vainqueurs de Coupe — se voyaient menacés de ce qui était tout proche de l'excommunication !

Tous les terrains d'Europe où est apparu Tottenham ont vu les trois « Anges » des Spurs, porteurs de longues robes faites d'une étoffe grossière et blanche, les pieds chaussés de rudes sandales, les mentons ceints de fausses barbes, et, au-dessus de leurs têtes garnies de perruques taillées à la mode biblique, des auréoles de carton doré.

Pendant deux saisons, les trois « Anges » s'en allèrent de terrain en terrain, marchant avec foi et dignité — le long des lignes de touche — avant le coup d'envoi, encourageant par leur présence et le port de panneaux aux inscriptions adéquates les supporters et les joueurs de Tottenham.

Jamais une plainte n'avait été élevée contre ces « Anges » jusqu'au jour où ils commirent l'insigne erreur de quitter leur normal habitat — c'est-à-dire les terrains de football — pour s'aventurer sur la voie publique.

L'occasion était, comme déjà évoqué, le retour triomphal des Spurs après leur victoire de Rotterdam. Il y avait là le maire de Tottenham, tous les membres de son conseil et toutes les personnalités possédant une importance quelconque dans le fort populaire et populeux faubourg de Tottenham. La fanfare des Spurs, dans son uniforme numéro un, tous cuivres fourbis, les jarrets tendus, soufflait dans ses instruments le chant de guerre des Spurs — « John Brown's Body » — jusqu'à l'indigestion (un statisticien a compté plus de cent exécutions de cet air qui tient surtout d'un hymne).

Bien entendu, les « Anges » étaient présents, derrière la fanfare, et devant le coach porteur de ceux qui sont la gloire de Tottenham, les Spurs.

Les « Anges » tenaient à la main leurs placards traditionnels, sur lesquels on pouvait lire : « Réjouissez-vous et soyez fiers », « Louez le nom des... Spurs », et « Bénis soient leurs noms ». Dans le cortège, d'autres admirateurs portaient des inscriptions : « Adorez-les parce qu'ils sont glorieux », « Ils régneront pour toujours ».

« Blasphème ! » s'exclama le Révérend Clifford Hill, de l'Eglise Congréganiste, qui, avec colère, regardait passer le cortège et, avec horreur, lisait les parodies de citations de la Bible.

En beaucoup moins de temps qu'il n'en faut à Jimmy Greaves pour marquer un but, le Révérend Hill avait convoqué quatorze autres prêtres représentant à peu près autant de variétés d'Eglises. « L'un de ces supporters est déguisé de façon à ressembler au Christ et deux autres à des anges. Tous portent des costumes bibliques de fantaisie. C'est un outrage aux chrétiens », clama le Révérend Hill, et immédiatement des lettres — écrites dans des termes sévères — étaient adressées au ministre de l'Intérieur, à la fédération de football, aux dirigeants du club Tottenham, au club de ses supporters et au Conseil municipal.

La température montait à Tottenham. Les bien-pensants ne pouvaient envisager que les coupables échappent à une juste punition. Quant au Révérend Hill, il annonçait dans un sermon que si les « Anges » portaient encore leurs inscriptions blasphématoires, ils « leur interdirait l'entrée de son église ». « S'il le faut, proclama le Révérend, je débanderai moi-même le prochain cortège des supporters des Spurs. »

Fort penauds étaient les « Anges ». « Nous regrettons si nous avons blessé les sentiments de quelqu'un. Si nous nous appelons nous-mêmes les « Anges des Spurs », c'est parce que nous nous considérons comme étant leurs anges gardiens. La preuve, c'est qu'en deux ans, les Spurs n'ont pas perdu une seule fois lorsque nous étions présents. »

Mais le calme est revenu dans le turbulent faubourg de Tottenham. Les « Anges » ont annoncé qu'ils ne seraient plus jamais des « Anges ». Les plaintes ont été retirées. Barbes, robes, sandales et auréoles ont été mises au grenier, pour faire place à un nouvel uniforme comprenant jaquettes, chapeaux haute-forme et... tabliers rayés.

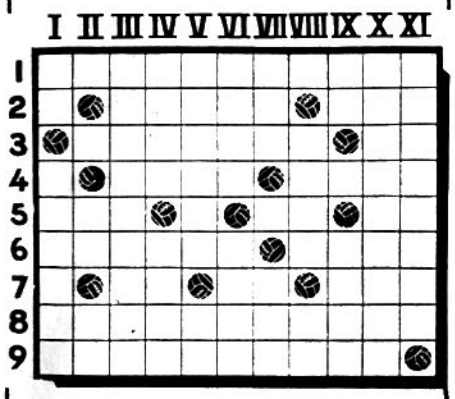
Pourquoi des tabliers rayés ?

Parce qu'en Angleterre c'est le signe distinctif des... bouchers.

Quand je vous disais que cela avait commencé à Gornik !

On ne tue pas facilement l'enthousiasme d'un supporter, surtout s'il a été un « Ange » des Spurs !

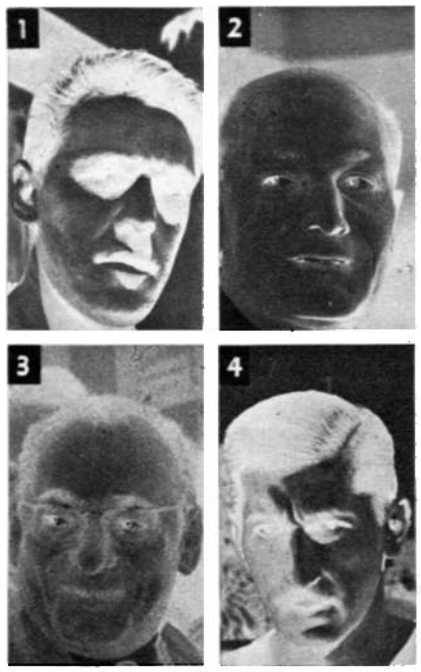
MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT. — 1. Remporta le « Tournoi de Paris » en 1957 (3 mots). — 2. Bref commentaire d'un mauvais match ; partie du nom d'un inter racingman. — 3. La situation du football français n'en manque pas ; donné par l'entraîneur à son équipe. — 4. La même chose ; partie du nom d'un club banlieusard. — 5. Particule ; le Brésil en a trouvé plus d'un dans sa tournée européenne ; la moitié d'un pivot brésilien. — 6. Pas très acérés, ceux des « coqs » de France ! ; celui de l'arbitre est primordial (anagr.). — 7. Sigle d'une excellente activité sportive ; toujours en tête ; dieu outre-Manche. — 8. « Béton » par-delà les Alpes. — 9. Louable chez le joueur quand il s'agit de marquer des buts.

VERTICALEMENT. — I. A déçu aux U.S.A. (sigle) ; avec la Coupe d'Europe des Clubs, cela en ferait un fameux pour l'A.S.M. — II. Qualifie en football, une tête exceptionnelle ; se divise irrégulièrement par douze. — III. Wisnieski fut sa « bête noire » lors de France-Angleterre. — IV. Buteur de l'A.S. Brestoise ; le joueur le fait en renouvelant son contrat. — V. Qualifie un match équilibré ; coordonne. — VI. Ses bois le défendent ; un Sénégalais à Aix. — VII. De bas en haut : Springett doit l'apprécier en France ; fait du bruit si on le double et si on le frappe. — VIII. Un crochet qui sonne... comme un Monégasque ; démonstratif. — IX. Précède Monaco... sans l'avoir battu ; son avant centre a trouvé preneur durant la période des transferts (sigle). — X. Cossou l'a été au cours de France-Belgique. — XI. A qualifié Botafogo pour la finale du Tournoi de Paris.

QUE DISENT-ILS ? Nos lecteurs ont participé en grand nombre au « jeu de la bulle » qui mettait en présence Di Stefano et Kopa d'un côté, Herrera et Sivori de l'autre. M. Jacques de Rive (2, rue Pierre-Loti à Brunoy, S.-et-O.), nous a adressé le dialogue suivant pour Herrera-Sivori. Herrera : « Cela te plairait-il de jouer à l'Inter ? » Sivori : « Non, je préfère le poste d'avant centre. »
M. Alfred Isch (Armes, Nièvre), fait parler Di Stefano à la manière de Montherlant. Di Stefano à Kopa : « L'ailier est un enfant perdu. »
Ce mois-ci, nous vous proposons cette photo de Georges Verriest massé par Louis Hainaut. A vous de jouer !

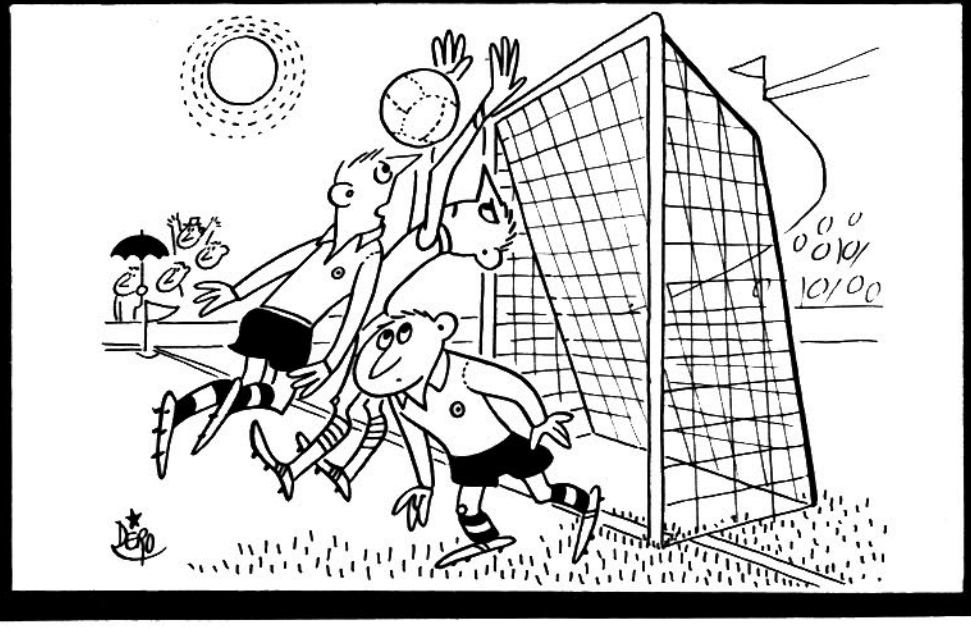


PILE OU FACE ?

Ces quatre personnalités du football français ont caché leurs traits, reproduits négativement. Etes-vous capable, en vingt secondes, de mettre un nom sous chacun des « portraits » ?

LE JEU DES ANOMALIES

Cinq anomalies se sont glissées dans ce dessin de notre ami Dero. A vous de les découvrir... avec beaucoup de patience.



QUATRE EN UN Cette phase de jeu a la particularité de se dérouler avec quatre ballons. Suivant la position des joueurs, leur attitude ou même leur regard, essayez de localiser le vrai ballon parmi les quatre de la photo.

SOLUTION DES JEUX

PILE OU FACE

Il s'agit : 1. de Bourbotte (Lille, ex-Strasbourg) ; 2. de l'arbitre M. Schwinte ; 3. du président Ivonnais M. Mailliet ; 4. du Canonnois Muro.

LE JEU DES ANOMALIES

1) Le soleil brille et un spectateur est armé d'un parapluie.

2) Le drapeau de corner et celui de la tribune ne flottent pas dans le même sens.

3) Le joueur de gauche porte son maillot à l'envers.

4) Le support gauche des filets n'a pas la forme habituelle.

5) La ligne de but décroche au niveau du poteau droit.

MOTS CROISÉS

HORIZONTALEMENT. — 1. Vasco de Gama. — 2. Pouh ; Sam (Van Sam). — 3. Gravité ; la. — 4. Item ; Star. — 5. Ion ; os ; Di (Dias). — 6. Ergots ; eont (rôle). — 7. EP ; ét ; god. — 8. Cattenaccio. — 9. Entêtement.

VERTICALEMENT. — I. VA ; tierce. — II. Or ; an. — III. Springett. — IV. Coat ; opte. — V. Ouvert ; et. — VI. Daim ; Séné. — VII. Thé ; ram. — VIII. Esse (Hess) ; ce. — IX. AS ; OGCN. — X. Madarois. — XI. Amerildo.

QUATRE EN UN

Le vrai ballon de la phase de jeu est celui qui est en l'air et effleure le bras de Bourgeois, l'avant centre de Reims.

I.N.P., 66, rue Kléber, LEVALLOIS.